



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07578662 8



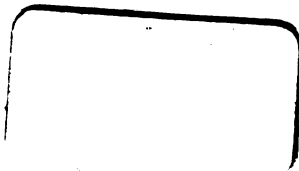
TO THE MEMORY OF
LIEUT.-COL. JOHN SHAW BILLINGS
M.D., D.C.L., LL.D.

FIRST DIRECTOR OF
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
WHO BY HIS FORESIGHT ENERGY AND
ADMINISTRATIVE ABILITY
MADE EFFECTIVE

ITS FAR-REACHING INFLUENCE

"HE IS NOT DEAD WHO GIVETH LIFE TO KNOWLEDGE"

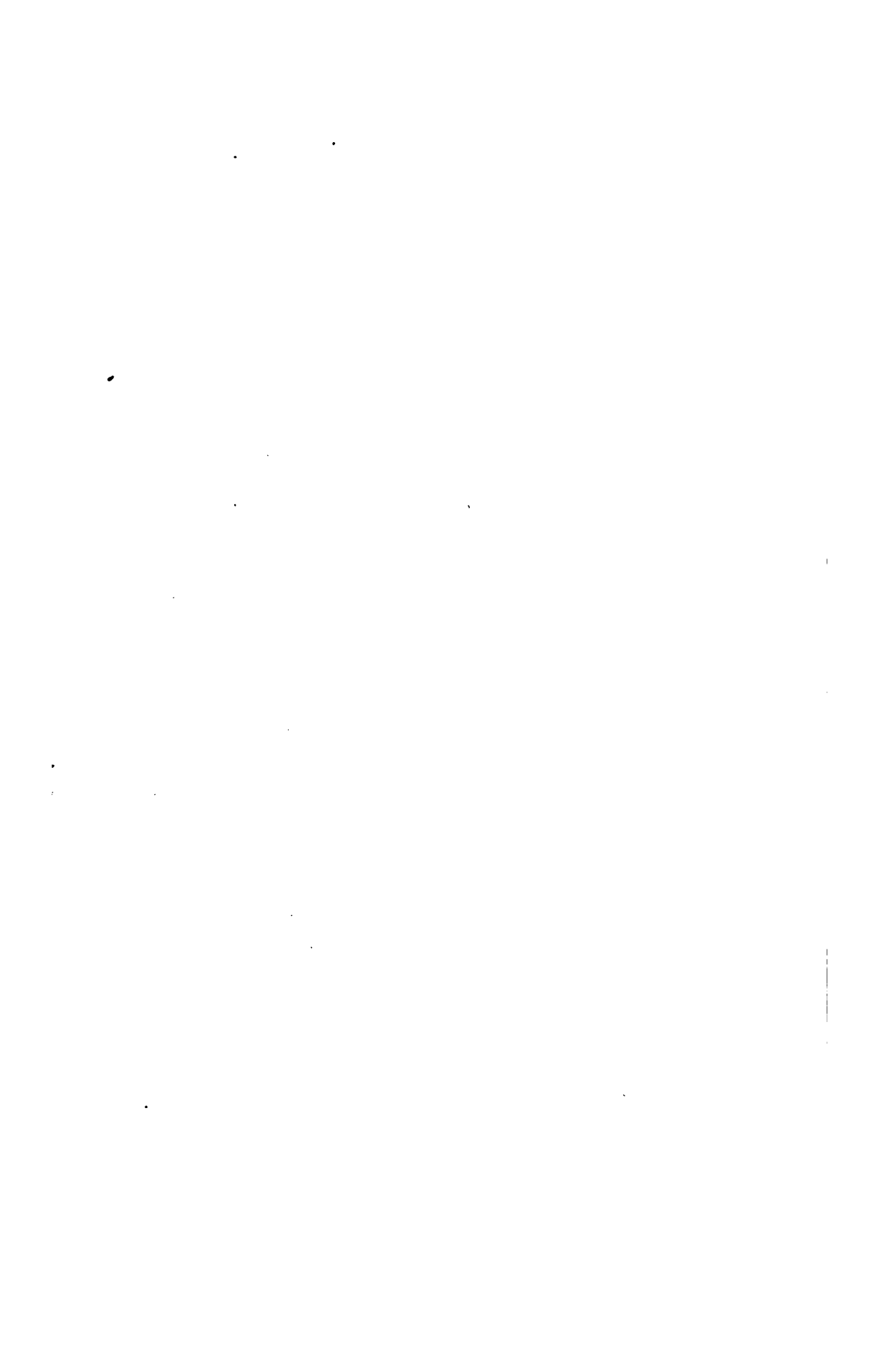
JOHN SHAW BILLINGS MEMORIAL FUND
FOUNDED BY ANNA PALMER DRAPER



Mont. - 1. von - A. 114







ROBERT DE MONTESQUIOU

LE CHEF
DES ODEURS SUAVES

ÉDITION DÉFINITIVE

AVEC

PORTRAIT DE L'AUTEUR

LE CHEF
DES ODEURS SUAVES

v 3

La présente Édition comprend :

- I. LES HORTENSIAS BLEUS (DÉCEMBRE 1906)*.
- II. LES CHAUVES-SOURIS (MAI 1907).
- III. LE CHEF DES ODEURS SUAVES (NOVEMBRE 1907).
- IV. LE PARCOURS DU RÊVE AU SOUVENIR.
- V. LES PAONS.
- VI. LES PERLES ROUGES.
- VII. LES PRIÈRES DE TOUS.

* Date de la réimpression.

Premier

ROBERT DE MONTESQUIOU

**LE CHEF
DES ODEURS SUAVES**

ÉDITION DÉFINITIVE

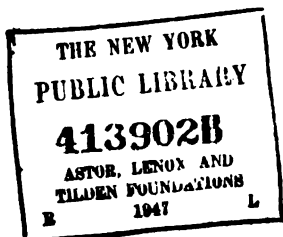
AVEC

PORTRAIT DE L'AUTEUR

D'APRÈS UNE PEINTURE DE LASZLO

1907

15 /



Il a été tiré, de cet Ouvrage :
12 Exemplaires, sur papier du Japon,
numérotés et signés par l'Auteur ;
et 500 Exemplaires numérotés, sur papier d'alfa
réservés aux Souscripteurs de l'Édition complète.

EXEMPLAIRE N° 067

Tous droits réservés, pour tous pays.

LE CHEF DES ODEURS SUAVES

Hortus conclusus et fons signatus.

LE CANTIQUE.

A l'âge où l'on doute trop peu des autres, et pas non plus assez de soi, j'avais cru pouvoir extraire de mes œuvres poétiques en cours de publication, toutes les pièces ayant, de près ou de loin, quelque rapport avec les Fleurs, naturelles ou factices, afin d'en composer un recueil, digne d'être offert à une « Reine d'art, de beauté, d'esprit sage. »

Il ne me semblait pas impossible, alors, de publier, en double, chacun des fragments constitutifs de ce Florilège, dans le volume pour lequel je l'avais tout d'abord imaginé.

Tel est le point de départ de ce Livre.

Je compris vite que ce serait abuser de la patience du Lecteur, même bienveillant, que de lui présenter deux fois les mêmes poésies ; et je n'ai répété aucune d'elles dans mes autres Poèmes, même quand elles

Blancheteau 21 Oct 1926 Tome 1-6 L'Édition Fund.

avaient été destinées à leur servir de préface, ou de prélude.

Au choix premier de ce groupement botaniste, nombre de morceaux se sont ajoutés, et l'ensemble a formé LE CHEF DES ODEURS SUAVES, dont, comme on le sait, le titre fut emprunté à la *Salammbô* de Flaubert.

Ce Livre, le voilà, tel quel, émondé, sinon de toutes, du moins de beaucoup de ses superfétations, et rajeuni, à la façon de mes autres Poèmes, sans pourtant, je le répète, différer de son plan initial, ni de sa décoration primitive.

..

Le Cantique Floral que je me suis appliqué à rimer, à rythmer, dans ces pages, je ne veux pas essayer de le reproduire en prose : je me suis promis d'éviter les trop longues préfaces, et, d'ailleurs, cette paraphrase a été, sous ce titre : LE JARDIN, exécutée par moi, dans la sixième des conférences que j'ai faites en Amérique. Ainsi que je l'ai écrit dans la Préface des CHAUVES-SOURIS, ces textes seront publiés et commenteront alors minutieusement chacun des sept ouvrages qui les inspirent.

En attendant, l'application que j'ai consacrée au

sujet, à défaut même d'autre mérite, dirait assez dans quelle mesure il m'est cher, le subtil rôle qu'il aura joué dans mes jours, non moins que la permanente influence, le fort et délicat ascendant, l'incessante emprise qu'il aura exercés sur mes rêves.

A tel point qu'un lecteur qui poursuivrait, jusqu'à la pièce XCIV, la lecture de cet ouvrage, pourrait s'étonner de me voir consacrer à un arbuste une litanie de vingt-cinq strophes.

A ce lecteur-là, je rappellerai le personnage consulaire, dont l'Antiquité nous apprend qu'il chérit un arbre jusqu'à l'arroser avec du vin.

Puisse la libation de mes vers sembler douce à l'éérable blanc, et d'agréable odeur à leur titulaire!

Un second arbuste m'est, parmi d'autres, encore bien cher. Comme un regret de l'avoir offensé me reste de ma dernière rencontre avec lui; le remords d'avoir payé d'un acte irréfléchi, d'un coupable élan, son amitié magnifique. J'en ferai le récit expiatoire.

C'était dans ma propriété d'Artagnan, où je revenais après une assez longue absence. Un *lagestræmia* m'y faisait accueil. Vous connaissez cet arbuste étonnant dont, par extraordinaire, le nom scientifique résonne poétiquement aussi. C'est un feu d'artifice de corymbes roses, desquels les innombrables fleurettes se ruchent, et se plissent, comme mille petits volants pris à la jupe de Titania, ou de ses sœurs fées.

Ma joie devint si vive, à l'aspect de cette plante,

que mon allégresse ne fut pas lucide. Elle interpréta mal le traitement dont il convenait de remercier le végétal merveilleux, pour sa bienvenue enchantée.

Au lieu de le laisser intact, comme il se devait, je crus devoir en emporter un souvenir, et je détachai un bouquet du faisceau des branches pourprées.

Mais, à peine eus-je accompli ce geste imprudent, que j'éprouvai la sensation infiniment pénible d'avoir amputé l'affable et l'ineffable *lagestræmia*, du plus touchant des rameaux dont il agitait, pour moi, le mouchoir rose du revoir.

*
* *

J'emprunterai seulement aujourd'hui à la conférence dont j'ai parlé, quelques passages significatifs, choisis parmi ceux qui me semblent le mieux aptes à définir, sans trop de longueur, la matière du Poème, d'abord; puis, la façon dont je l'interprète :

Ce serait un jeu, à la fois charmant et instructif, entre personnes un peu lettrées, et de nationalités différentes, que de rechercher (simplement au cours de la mémoire, car plus d'application risquerait d'alourdir l'essai en le prolongeant) de rechercher, dis-je, parmi les auteurs de chaque pays, les textes où reparait la fleur, qui les colore, les parfume et les vivifie.

L'Antiquité en est fertile. Je cite au hasard : Homère faisant se rencontrer les morts élus sur la prairie d'asphodèles; Anacréon et ses beaux vers sur la rose (Leconte de Lisle nous les a magnifiquement transmis); Hésiode, plein des senteurs de

la terre et des fleurs plus humbles ; Virgile, tout imprégné d'aromes et bourdonnant d'abeilles, avec des vers tels que celui-ci :

Pro molli violâ, pro purpureo narcisso.

Et cet autre, sur le miel :

Tantus amor florum et generandi gloria mellis !

Ovide, dont *Les Cosmétiques* sont tout saturés d'essences ; Ausone, de qui le Livre est embaumé par une ode à la fleur de Cypris ; Saadi-le-Persan qui nous représente le rossignol amoureux de cette même rose. Puis, Dante, faisant se tenir toute l'Assemblée des Élus, en une gigantesque Rose blanche ; Lope de Vega, l'auteur des *Sonetos a la Rosa*. Et, dans notre littérature : Ronsard, de qui les abeilles sont des « avettes », et qui, pour mettre fin aux résistances de sa belle Mignonne, lui fait craindre l'injure du temps et remarquer l'éclat passager des pétales qui s'effeuillent.

Ce sont ces mêmes pétales qui servent à Victor Hugo, dans sa *Rose de l'Infante*, pour présager aux mains d'un enfant, la défaite de l'Armada, parmi les Jardins de l'Escorial.

Oh ! le souffle immense de Flore sur l'Œuvre du maître de Guernesey ! Il est presque aussi vaste que celui de Thétis. Comme il sait faire pénétrer avec intensité, dans notre souvenir, « l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard » ; ou ce frais parfum sorti d'une touffe d'Orient, sous les ténèbres de Galgala ; puis, nous émouvoir en s'écriant, de son amour, qui est aussi le nôtre :

J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Balzac, plus philosophe, et de poésie plus exacte, ne craint pas de hausser le modeste, disons le vulgaire langage des fleurs, jusqu'à une expression exquise, vraiment passionnée et tout à fait rare, quand il lui donne, dans *LE LYS DE LA VALLÉE*, à traduire en bouquets savants, en déclarations muettes, mais colorées et odorantes, l'amour de son héros pour son héroïne.

Baudelaire a écrit *LES FLEURS DU MAL*, livre immortel, au

cours duquel il nous décrit la « valse mélancolique » et le « vertige langoureux » des sons, unis aux parfums, dans le crépuscule.

Verlaine, lui, a su transposer, en ses *FÊTES GALANTES*, les guirlandes de Watteau, les bouquets à Chloris et ces bouquets non moins séduisants, que les canuts font courir dans les tissus, au long des jupes et des corsages. Je dirai la grâce de ces moissons feintes.

Pour ne pas risquer de m'éterniser en une dissertation si captivante et inépuisable, je ne veux plus citer qu'une poétesse qui m'est chère entre toutes, Marcelline Desbordes-Valmore. *FLEURS ET PLEURS*, n'est-ce pas le titre de tendre assonnance, et tout plein de rosée, qu'elle a donné à l'un de ses émouvants ouvrages ? Et c'est encore elle qui a écrit ce vers révélateur :

Il semble que les fleurs alimentent ma vie.

Je m'en voudrais de ne pas mentionner, parmi les grands écrivains ayant abordé et traité ce thème floral, avec une pénétrante compréhension, une délicate ingéniosité, l'illustre prosateur de LA MONTAGNE, dont il consacre des pages inspirées, à étudier ce qu'il appelle expressivement les « troubles de la sève » les « amours des plantes » et les « rêves de l'âme végétale. » Que de peintures délicates et de notations ravissantes, laissant bien loin derrière elles ce que pourront écrire, sur le sujet, même les plus subtils !

Voilà pour la matière. L'interprétation maintenant.

Rue des Fleurs Claires, Rue des Fleurs Obscures, ces deux noms cueillis dans une vieille ville d'Italie, ont ouvert, dans le jardin de mon Livre, deux voies naturelles et symboliques.

La première, outre qu'elle se borde réellement de calices, frais, lumineux et gais, offre une allégorie de la jeunesse ; le Printemps, ce Prince Charmant des Saisons, y prélude avec ses ailes et ses voix, ses fêtes et ses flûtes, ses lis et ses lyres.

La seconde, cernée de violettes et de soucis, d'ancolies et de cinéraires, s'achemine où vont les feuilles mortes.

Oui, c'est bien le nom dont il convient de désigner la carrière

des jeunes ans, toute houleuse de blanches floraisons; tout assombri de calices de deuil, le défilé des dernières heures : *Rue des Fleurs Claires, Rue des Fleurs Obscures.*

Mais ce sont les deux extrémités, les deux issues de la Vie et du Livre. Entre elles se nouent d'intermédiaires guirlandes, les reliant de plus ou moins loin; à travers des bocages amoureux et des autels de parfums, se jouent des JEUX FLORAUX, offrant, cette fois, aux vainqueurs, non plus la solennelle et pontificale Rose d'Or, pleine de gouttelettes diamantées; mais de plus modestes bijoux, pourtant ciselés en forme de fleurs, pareils à ceux que, chaque année, distribue aux gagnants de ces poétiques tournois, la Cité de Clémence Isaure.



Ces intermédiaires guirlandes, ces bocages amoureux et ces autels de parfums sont au nombre de neuf, outre les deux voies que j'ai dites, ce qui porte à onze les divisions de ce Livre, séparées elles-mêmes par douze Jeux Floraux sur des sujets divers, mais toujours reliés.

Ces divisions, elles ont pour titres et pour objets : FLORAMYES, les fleurs-femmes; LA RUE DES FLEURS CLAIRES, dont je viens de préciser le parcours; les CALICES, parmi lesquels se confondent les coupelles des tulipes et les vaisseaux céramiques, métalliques ou cristallins, qui les reçoivent dans leur transparence colorée ou leur opacité ciselée; les FLEURS DES ALPES, au-dessus desquelles des papillons palpitants paraissent être des pâquerettes, ayant réussi à détacher du sol

leurs messages d'amour; la ROSERAIE, dont les pétales s'effeuillent, depuis le triclinium d'Elagabal jusqu'au reposoir de la Fête-Dieu, et dont les épines s'acèrent parmi les baumes qui, sur l'AUTEL DES PARFUMS, se macèrent; un BOUQUET D'ARBRES, dont les feuillages portent des oracles tracés, comme aux rameaux de chênes de l'Épire; une FLEURETTE d'amourette; un FLORILÈGE où se groupent « d'étranges fleurs » qui le transforment en une « étagère », de celles que Baudelaire charge de charmer le dernier soupir des amants.

Puis, la Flore d'Orient qui, sous le titre de ZOHOUR, autrement dit : les Fleurs, en Arabe, exprime des relents ambrés de pastilles et de sachets.

Enfin, la RUE DES FLEURS OBSCURES, laquelle, entre deux haies de bouquets à mesure plus sombres, nous voit tomber aux pieds du Jardinier Céleste, occupé à faire éclore l'immense Rose enflammée que le visionnaire Dante nous dit être le Paradis.

*
*
*

Comme j'en avais le devoir et le droit, j'ai terminé la préface des CHAUVES-SOURIS par un hommage à Leconte de Lisle, puisque le Maître avait bien voulu honorer de son patronage altier, l'envol de ces oiseaux mystérieux.

C'est une heureuse fortune que celle qui me crée

aujourd'hui le même devoir et le même droit, à l'égard de Verlaine, en couronnant cette préface du CHEF DES ODEURS SUAVES par le sonnet qu'il avait composé pour la première édition de ce Poème :

AU COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU.

*Le Poète infini qui, doublant et triplant
Les nuances, sonda jusques à nos scrupules,
Crevant les mauvais arguments, comme ces bulles
De savon, qu'il suffit de détruire en soufflant,*

*Le voici composant, d'un geste sobre et lent,
Un bouquet frais, cueilli lors des deux crépuscules
Tombant, dahlias, lys, tulipes, campanules
Et toutes fleurs au Monde, et par delà, relent*

*Mystique qu'il fallait pour compléter la fête
Parfumée où le Mage exquis nous conviait
Et dont nous jouissons d'un frisson inquiet.*

*J'admire le Penseur subtil et l'âpre esthète
Des pensers voletant comme chauves-souris,
Mais j'aime le fin enchanteur aux sorts fleuris.*

PAUL VERLAINE.

Ce n'est pas tout. Et pour remercier le doux Maître de la balsamique bénédiction qu'il étendit au-dessus de ces pages, je choisis deux vers de Lui, empruntés

à la même pièce : puis je les sépare, les inscrivant, l'un, en tête de la première, l'autre, en tête de la dernière des poésies qui composent ce volume. D'abord, pour en faire comme les deux parties du fermoir de ce collier floral. Ensuite, afin d'embellir d'un même geste, et l'offrande que je fais de ce Poème, à Celle qu'il encense, et la gerbe qui réserve au Pauvre Lélian ces parcelles de son parfum.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

A

ELISABETH DE CARAMAN-CHIMAY

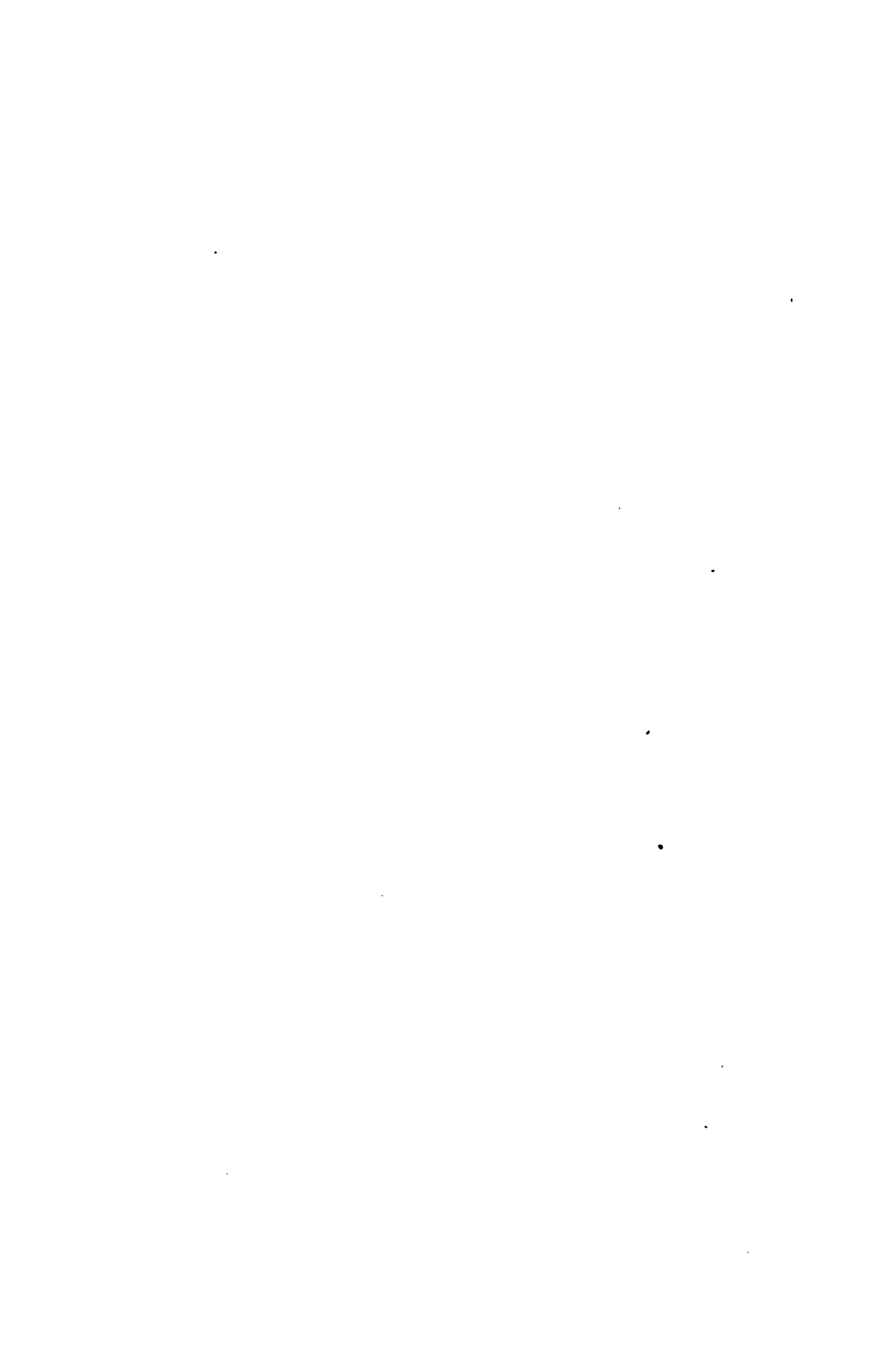
COMTESSE GREFFULHE

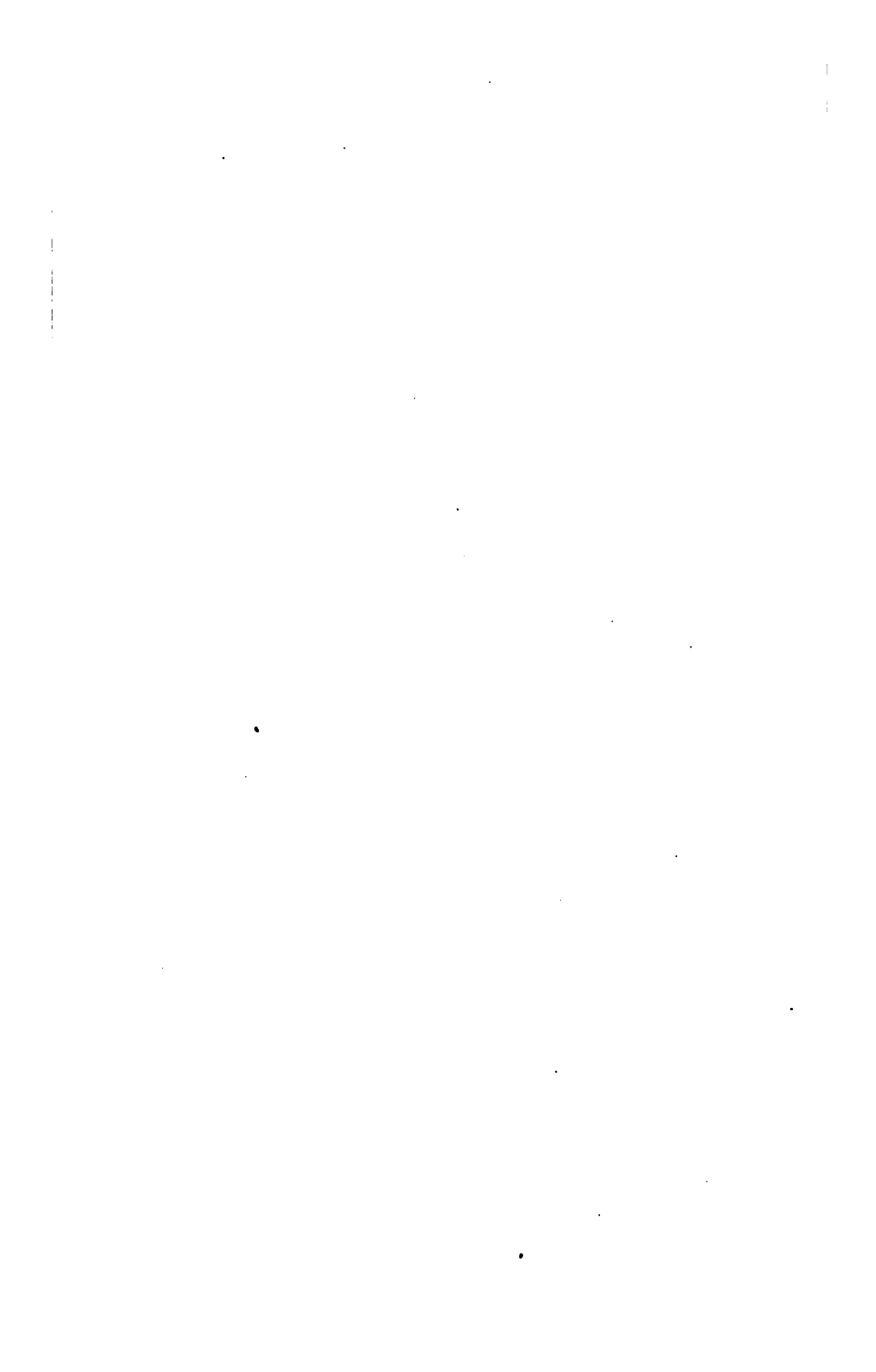
Être admirés pourrait suffire à de beaux yeux.
Les vôtres ont voulu rayonner et connaître ;
Et, tout ce que d'élu peut contenir un Être,
Vous le donnez à voir, en vos jours, sous les cieux.

Votre temps restera nuancé de vos grâces ;
Sans parler d'elles, on ne peut parler de Lui ;
Où l'art aura brillé, subsisteront vos traces ;
Où vous aurez paru, son prestige aura lui.

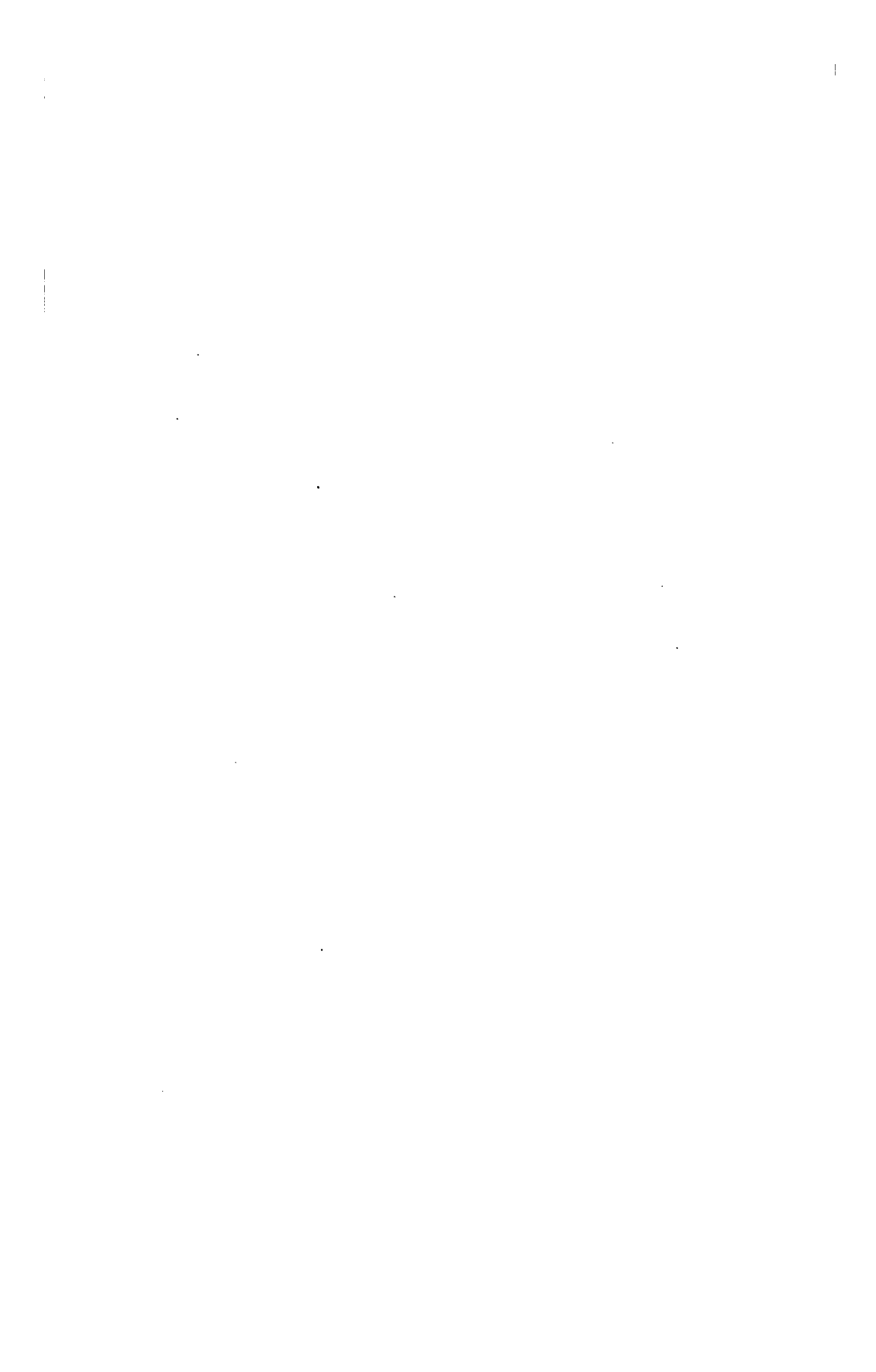
Élégance, Beauté, Musique, Poésie,
Tout ce qui fait la vie influente et choisie,
Vous le donnez à voir, sous les cieux, en vos jours ;

Et, de l'Age présent, si quelques fleurs certaines
Survivent, il les faut dire ELISABETHAINES,
Si l'on veut leur promettre un printemps pour toujours !





FLEUR DÉVOTE



FLEUR DÉVOTE

I

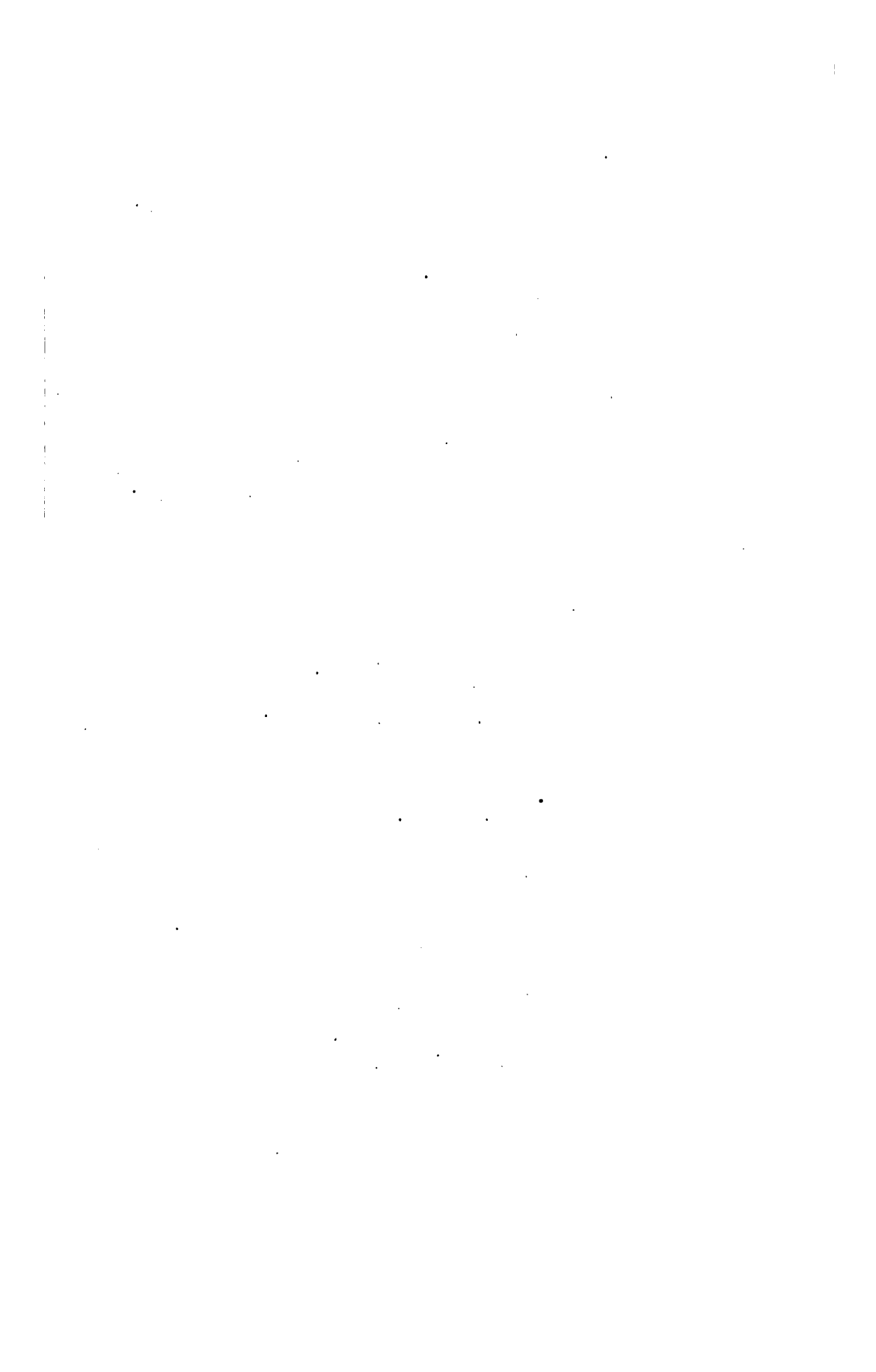
ECCE ROSA MYSTICA

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.
VERLAINE.

A la Reine qui fut la plus sage en l'année,
Le Souverain Pontife offre *la Rose d'or* ;
Ta poudre, ô diamant, s'y voit disséminée
Comme si, du matin, le pleur y plût encor.

Son cœur en mosaïque écrit le nom du Maître
Qui la donne, et le nom de Celle qu'il élut,
Pour attester au Monde et mieux faire apparaître
Les mérites qu'en Elle éminemment on lut.

Vous êtes reine d'art, de beauté, d'esprit sage,
Je suis pape du rêve, et je vous offre ici
La rose où sont des pleurs comme sur un visage
Et que dora l'or vif et brûlant du souci !



JEU FLORAL PREMIER

JEU FLORAL PREMIER

II

INVITE

Et ceux-là, étant partis, rencontrèrent les
Lotophages qui se nourrissent d'une fleur.
— Et les Lotophages ne leur firent aucun mal ;
mais leur offrirent le Lotos à manger. Et, dès
qu'ils eurent mangé le doux Lotos, ils ne
songèrent plus ni au message ni au retour ;
mais, pleins d'oubli, ils voulaient rester avec
les Lotophages, et manger du Lotos.

HOMÈRE.

D'autres vivent d'effrois, de luttes, de ravages,
Chasseurs aventureux qui courent la douleur ;
Nous, éternellement, restons les *Lothophages*,
Peuples heureux qui se nourrissent d'une fleur.

Ne faisons aucun mal à ceux que nos rivages
Gardent ; mais, leur offrant les *Lotos* déliés,
Qu'ils demeurent, sans fin, parmi les Lotophages,
A s'enivrer du goût qu'ont les maux oubliés !



I

FLORAMYES

III

ENFLEURAGE

Sur les vierges feuillets où mes vers vont éclore,
Chaque matin, je pose un feuillage ou des fleurs ;
Ils y versent un peu des larmes de l'aurore
Afin d'atténuer l'amertume des pleurs.

En avril, c'est la tige à la naissante pousse ;
En été, c'est le lis, agréable à l'autel ;
L'automne a le rameau de feuille blonde ou rousse,
Et l'hiver, le regard des roses de Noël.

Ainsi, toujours unis au cours de la nature,
Mes poèmes, en eux, sentent germer son fruit,
Et mon art, pénétré de sèves, se sature
D'un reflet du plein ciel, d'un écho du vrai bruit.

Une odeur de verveine, en sa trame, insufflée,
Ou le parfum vivace et poivré de l'œillet
Y rencontre l'adieu de l'humble giroflée
Qui baise en se brisant la main qui la cueillait.

Au myosotis bleu qui mire dans les sources
Ses constellations de fleurettes d'azur
Il emprunte la voix cristalline des courses
Que font sur les cailloux les ondes au cœur pur.

Aux pruniers il a pris leur âme japonaise,
Aux hortensias bleus, leur pâle étrangeté;
Aux tulipes, leur pourpre, aux tournesols, leur braise;
Aux iris, leur tristesse, aux roses, leur gâté.

Et, chaque soir, la fleur qui féconda la page,
Sentant mourir sa part de vivant coloris,
Se réjouit de voir, en nouvel équipage,
Refleurir, en mes chants, ce qui lui fut repris :

La force, la vertu, la grâce, le dictame,
Tout ce qui fut divin, tout ce qui fut pervers ;
Et, pour remercier, elle exhale son âme
Dans l'hémistiche ému de mon suprême vers.

Des souffles de la Terre et du Ciel, visitée,
Qui lui distillent charme, éloquence et vigueur
Ma strophe bourdonnante est fille d'Aristée
Et l'abeille du rythme exulte dans son cœur.

IV

BENESUAVES BENESUADÆ

La beauté de la fleur enthousiasme, exhorte.
Un auteur philosophe, à l'âme douce et forte,
Aime, sur son pupitre, avoir, quand il écrit,
Cette présence calme et qui, lorsqu'il s'aigrit,
Le parfume, le pacifie et rassérène
Par la seule splendeur ou candeur souveraine.
Ainsi l'a bien compris le mystique Dürer,
Lorsque, dans le portrait qui doit sans fin durer,
De l'Érasme appuyé sur sa docte écritoire,
Il a fait s'alléger, près du lacrymatoire
De l'encrier, dans lequel l'ombre se fait pleur,
La consolation fragile de la fleur.

V

SIMPLES

Décor de Parsifal, deuxième acte, féerie
De fleurs, où le cactus énorme se marie
Aux roses pourpre, aux œillets vifs, aux rouges lis,
Aux jasmins qui, de les frôler, sont moins pâlis.

Les filles-fleurs apparaissent, parmi ce rêve,
Végétales beautés, femmes qu'il faut cueillir,
Soumises à Klingsor, qui mélange à leur sève
Les philtres, les parfums, le rire et le soupir.

Mais, lorsque Parsifal a vaincu leur poursuite,
Le clair décor se fane, et sèche en peu d'instant;
La flore se flétrit et la femme est en fuite;
L'automne, d'un seul coup, remplace le printemps.

VI

FILLES - FLEURS

Fille-Fleur de Wagner, que vit d'abord Grandville,
Que Walter Crane imite en un album subtil,
Votre jupe-pétale, en ce livre, défile,
Votre jambe s'effile et retombe en pistil.

Fleur-femme, Femme-fleur ; laquelle est, le plus, l'autre ?
Le papillon commence où cesse l'amoureux ;
Le scarabée heureux dans la rose se vautre ;
La Floramye attire un chevalier peureux.

Quand le jour est tombé, les fleurs deviennent femmes ;
Les femmes se font fleurs, à l'aurore du jour :
Belles-de-jour, Belles-de-nuit, pleines de flammes,
Les unes, de soleil et, les autres, d'amour.

Du curieux Grandville une *fleur animée*
Paraît un être hybride, humain et végétal ;
Sa taille est une tige, et sa branche palmée
Semble un bras dont la main tient un pleur de cristal.

De Crane, c'est un bal costumé de fleurettes,
Une procession de lis féminisés,
De flores-dames, de fillettes-pâquerettes,
De chevaliers-muguets, de seigneurs irisés.

Mais tout cela n'est point l'exacte Floramye,
Ta fille vraie, ô Ver ! ta fleur vraie, ô printemps !
Celle que, pour sa gerbe, on veut, et pour sa mie,
Telle, ô rêve ! qu'éternellement tu l'attends.

Deux peintres seulement ont entrevu la robe
De féminine fleur de la femme-jardin ;
Du corps qui, sous la plante artiste, se dérobe,
D'un beau parterre devenu vertugadin.

Botticelli, dans sa vernale Allégorie,
A la tunique où le mois de mai s'est tissé ;
Étoffe qui serait, par le soleil, flétrie,
Si le soleil s'était, dans la toile, glissé.

Plate-bande seyante, ambulante et vivante
De jasmins au passé, d'œillets au plumetis,
De bouquets peints, de toute une flore savante
Où, des oiselets seuls, manque le cliquetis.

Et, pour ce point, je veux encor donner la palme
Au rare Zuccherò qui peint Elisabeth,
Dans Hampton Court, Diane à côté d'un cerf calme,
La reine aux fols parfums de musc et de zibeth.

Peintre qui, sur l'étoffe encore plus fleurie
Que la tienne, ô Florentine *Primavera*,
Fait se percher l'oiseau dont le vol se marie
Aux roses du tissu que rien ne flétrira.

VII

CHIFFES

EXTRÊME ORIENTALE

Les robes Japonaises
Sont de douces genèses,
Jouvence dont Léthé
S'est complété.

Je renais et j'oublie
Quand pour moi se déplie
Leur Orient tissé,
Rapetissé ;

Leur horizon de crêpes
Tantôt comme des guêpes,
Ou des chauves-souris
Dorés et gris.

Leur campagne brodée
Que n'a point corrodée
La pluie ou le soleil,
Creil ni Créteil.

Leur région de soies
Où vibrent mille joies
D'insectes d'or lamés,
 Dans l'air pâmés.

∴

On m'en voit idolâtre :
Telle naît violâtre,
Qui se meurt dans un sûr
 Accès d'azur ;

Et quand je suis morose
Je regarde la rose
Qui m'ouvre ad libitum
 Son frais Pœstum.

C'est toute une province
Où mon ennui s'évince
Dans les massifs divins
 D'un vrai Provins ;

Où mon regret funeste
Retrouve une Præneste
Embaumant ses défunts
 Dans les parfums.



Auprès, sont des glycines
Versant en des piscines
Leurs cascades de fleurs
Aux lilas pleurs ;

Des carpes et des grues,
Écailles apparues,
Plumetis et passés,
Vols effacés !

Poissons, oiseaux qui passent,
Nageoires qui s'effacent,
Passés et plumetis,
Duvets partis !

Tout ce qui vit et rêve
Prélude, puis s'achève
Dans quelques mètres teints
De clairs satins.

Ce qui vole y tournoie,
Ce qui nage, s'y noie ;
Terre et cieux d'un Nippon
Tout en crépon.

Création finie
D'où seule fut bannie,
En toute dignité,
L'humanité !



Suit une robe rose
Où l'insecte morose,
L'araignée, a tendu
Son piège indu.

Dessous, fleurit l'extase
Des bouquets, dans un vase
Dont paraissent sertis
Les kounotis,

Par la maille soignée
Des toiles d'araignée
Qui plombe leur corail
Comme un vitrail.



Mais la robe chinoise
Ose bien chercher noise
A ces divins chiffons
Doux et profonds ;

A ces tissus célestes
Où quelquefois tu restes,
Clair de lune oublié,
Puis replié !

Et m'offrir une soie
Où la ronde tournoie
De mille millions
De papillons !

VIII

PEAU D'ANE

Il est dit que Peau-d'Ane eut, sous sa robe brune,
Trois habits éclatants :
L'un, couleur de Soleil, l'autre, couleur de Lune,
Le tiers, couleur du Temps.

Je vois bien le premier, tout en or que parsème
Plus d'un rubis vermeil,
Et duquel un millier de papillons essaimé
Sur un rai de soleil.

L'autre est en drap d'argent, tout brodé de turquoises
Et de sombres iris,
Que viennent visiter de leurs ombres chinoises
Mille chauves-souris.

Mais la couleur de la dernière, je suppose,
Fut gorge de pigeon ;
Dans sa trame, le bleu contrariait le rose,
Et plus que de raison.

Il s'y mêlait un peu du vert de l'Espérance
Du jaune du Souci ;
Et la peau de Bottom, avec indifférence,
Recouvrait tout ceci.

IX

Monsieur Chevreul dont on fêta le centenaire
Dont la plupart de ceux qui l'acclamaient beaucoup
Ignoraient la valeur du valétudinaire,
Scientifiquement a démontré le goût !

Ce que, de tous les temps, ressentaient les artistes :
Le rose près du vert, en un accord joyeux ;
Le jaune près du bleu, dans une note triste,
Douceur irréfléchie, ou bien douleur des yeux,

Se vit vérifier par A plus B , dans l'ombre
D'un cabinet chimique, au nom des Gobelins
Dont le Maître-Savant, sans plus de tache sombre,
Enchevêtra les fils, entremêla les lins ;

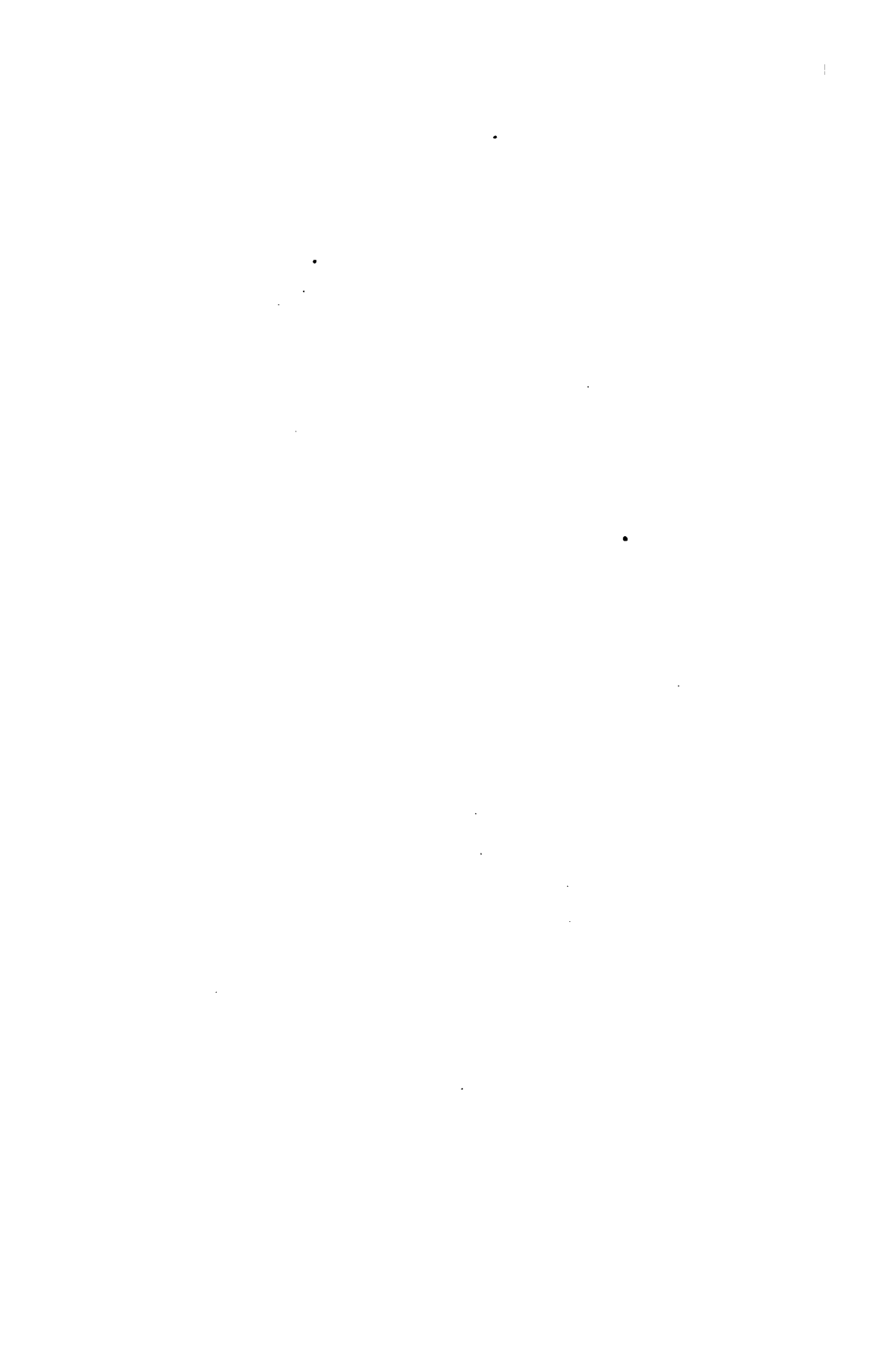
Connaissant ce par quoi la limite s'altère
Des couleurs, et les tons, par elles rayonnés,
Qui font qu'une nuance éclate ou s'oblitére
Et que les coloris sont additionnés.

Mais un côté naïf et charmant de la chose,
Ce fut le sérieux avec lequel Chevreul
Fit l'application de son apothéose
Aux parterres de joie, aux parures de deuil ;

Les exemples qu'il donne, au cours de son beau livre,
Des fleurs qu'il ne faut pas mêler à telle fleur,
Des pâleurs, des rougeurs dont le teint se délivre
En triant, avec goût, les rubans, leur valeur.

Or, j'aime à contempler ce sévère chimiste,
Près du creuset pensif, jugeant de son devoir
D'avertir la Beauté de ce qui lui résiste,
Et faisant profiter Vénus de son savoir !

JEU FLORAL II



JEU FLORAL II

X

ADAPTATION

Le beau berceau Persan, de cuivre ciselé
N'ayant que faire chez mon célibat, je l'ai
Changé d'usage, mais fort peu, car il recèle
Des paupières toujours ; à cette heure, pour celle,
Vivante, des enfants, la paupière des fleurs.
C'est une jardinière où dorment les couleurs
Des calices lassés, où leur odeur s'éveille ;
Où, le matin, je vois s'entr'ouvrir la merveille
De leurs yeux caressants comme un regard d'amour :
Et les *Belles-de-nuit* se font *Belles-de-jour*...
Où, le soir, sous le chant de mes mornes berceuses,
Je fais se transposer leurs âmes paresseuses
Dont l'haleine me souffle un regret qui me nuit :
Et les *Belles-de-jour* se font *Belles-de-nuit*.



II

RUE DES FLEURS CLAIRES

XI

Printemps, le
Prince
Charmant, en
Char,
Bientôt
Vient :

Voici les
Voix
Et les
Ailes !

Nature
N'a
Plus qu'un doux
Flux
D'amours et
D'âmes...

Voici les
Mois
Faits de
Fêtes.

Foison de
Foi,
Baisers de
Paix,
Horizons
D'or,

Voici les
Mois
Gros de
Roses !

L'amour dans
La
Pénombre à
Peine
Réveillé
Rêve...

Voici les
Bois,
Pleins de
Plaintes,

**Sentir,
Chanter,
Lis et
Lyres !**

XII

Une débauche de blancheur.
GAUTIER.

Oh ! que de fois j'en veux aux fleurs ! Comme je tance
Les syringas, jusqu'à les mettre en pénitence
Pour leur faire avouer les aromes troublants
Traîtreusement soufflés par leurs calices blancs,
Et la complicité neigeuse des troènes
Qui me font oublier mes rancunes, mes haines.

J'enferme les bouquets dans le cabinet noir ;
Et si je viens les libérer, avec le soir,
Quand leurs enivresments suaves se confessent,
A leurs exqu岸ités qui, faute d'air, s'affaissent
En un repentir pâle où mon courroux se fond,
Je pardonne, car ils ne savent ce qu'ils font !

D'autres fois, furieux, ils exhalent leurs rages
D'intoxications en parfumés orages,
En imprécations de muettes odeurs ;
Et, quand je viens rouvrir la porte à leurs candeurs,
Croyant leur griserie, à la fin, étouffée,
Ils me jettent, au front, leurs âmes, par bouffée !

XIII

CANDIDES

Florum prima ver nuntiantium, viola alba.
PLINE.

Roses blanches et lilas blancs,
Et violettes blanches,
Sont anémiés et troublants :
J'en veux graver des planches.

Ils n'ont de teinté que leurs noms ;
D'eux seuls ils se colorent ;
Tandis que, sous leurs blancs linons,
Leurs parfums s'évaporent.

Les paons blancs, pareils à ces fleurs,
Sur ma pelouse glissent,
Cependant qu'avec leurs couleurs
Leurs yeux s'évanouissent.

à HELLEU.

XIV

PAVONES

SESQUIPEDALIA VERBA

Ces deux abverbes joints font admirablement.
MOLIÈRE.

Le paon, fainéamment, sur le gazon se joue
Et, merveilleusement,
Écarquille les yeux allumés sur sa roue
Miraculeusement.

Le paon, nonchalamment, sur le gazon, s'allonge
Et, magnifiquement,
Son plumage doré, dans le parterre plonge
Son souple firmament.

Au coucher du soleil, il danse une pavane
Majestueusement ;
C'est un soleil couchant, lui-même, qui se fane
Que son ajustement.

Puis le soir qui descend souffle comme des lampes
Ces yeux et ces azurs ;
Sur les branches du cèdre, ainsi que sur des rampes,
Ils reposent, obscurs.

Cependant qu'au-dessus de leur lumière lasse
Dont sommeille le feu,
Les constellations, paons des nuits, dans l'espace,
Font la roue, au ciel bleu.



Mais je veux dire un paon plus extraordinaire,
Soleil décoloré,
Paon au regard privé de son bleu lumineux,
Paon blanc, paon éploré ;

Paon, privé de rayons, privé de pierreries,
Sans doute, paon puni,
Paon, peut-être, enchanté, comme dans les féeries,
Et, pour un temps, terni.

Paon, qu'on dirait avoir dormi, dans la nuit claire
Où tombe le grésil
Ou bien avoir veillé, dans la nuit printanière,
Sous un pommier d'avril.

XV

Transiit pulchrefaciendo.

Paon, l'oiseau Paon est mort et le dieu Pan le pleure...
Tout à l'heure il jouait dans les fleurs, et rouait ;
On le vit s'affaïsser tout à coup, tout à l'heure,
Et s'effacer, du trépas superbe jouet.

Ses yeux se sont éteints, mais non ceux de sa traine ;
Il rayonnait, vivant, il rayonne, défunt ;
Il enseigne à mourir d'une façon sereine ;
Ses pairs n'ont pas pour lui pris de crêpes d'emprunt.

Il a passé faisant le bel, faisant la roue,
Le Paon se meurt, le Paon est mort, d'ombre effleuré.
Sur son col de saphirs, descend son bec de proue ;
Paon, l'oiseau Paon est mort, le dieu Pan l'a pleuré !

XVI

MISSA EST

Le jardin dit la messe : un lis a mis la nappe,
Un lilas la contourne, un liseron y rit.
Cactus, fournis le cierge, acacia, la grappe
Où le vin des parfums s'exalte pour le rit.

Le gazon se dispose où l'herbe est arrosée
D'eau bénite d'aurore, et de manne d'amour ;
La rose blanche verse un vin blanc de rosée,
L'Eucharistie émerge au calice du jour.

Le massif s'extasie, avec toute sa flore,
Toute sa pourpre, son azur et ses candeurs ;
Et l'oremus des lis longuement s'évapore
Pour la première communion des odeurs.

XVII

MISÉREUX

Comme un passereau solitaire,
Jadis, non loin de Lesneven,
N'ayant pour chevet que la terre,
Vécut un mendiant divin.

Toujours pieds nus et misérable,
A sa manière, il solfait
Le nom de la Vierge adorable
En laquelle il se confiait.

Il menait, près d'une fontaine,
A l'ombre d'un arbre tortu,
L'existence très incertaine
Dont se composait sa vertu.

Quémendant au long de la route
Son pain qu'il trempait dans ces eaux,
Il n'assaisonnait cette croûte
Que de la chanson des oiseaux.

En l'honneur de la Vierge insigne,
Marmottant un rythme breton,
Dans cette fontaine, humain cygne,
Il se plongeait jusqu'au menton ;

Ou, tel qu'un rossignol nocturne,
Sur sa branche, ce paria,
Sous son feuillage taciturne,
Chantait un *Ave Maria*.

Quand il gelait à pierre fendre
Même, dans son arbre il montait ;
Et, de loin, on pouvait l'entendre
Se réchauffer à son motet.

Il se balançait dans le givre,
Et son hymne suivait ce vol...
Et cette manière de vivre
L'avait fait surnommer *le Fol*.

∴

De quarante ans, passés de même,
En chantant il subit le poids ;
Et la maladie elle-même
Ne put le reprendre à son bois.

Lors on tient que la Sainte Vierge
Qui ne manque jamais aux siens,
Le visitait avec un cierge
Et des anges musiciens.

Et cette venue angélique
Récréait merveilleusement
Les affres du pauvre simplique,
Qui chanta jusqu'en s'endormant !

Il chanta la fin de sa vie,
Et la fonte de son hiver,
Comme une colombe ravie
De voir le Printemps rarriver.

Même on dit que ses traits sordides
Et par la misère avilis,
Devinrent vermeils et splendides
Autant qu'une rose et qu'un lis !

*
* *

Lorsque son nom et sa mémoire
Semblaient sombrés sous le tombeau,
Le Ciel y fit germer la gloire
D'un lilium, entre tous, beau.

Or, cette fleur — et ce mystère
Confusionnait le moqueur !
Portait, en or, le caractère
Ave Maria, dans son cœur.

Ce lis fut plus de six semaines
Avant de devenir caduc ;
On vint le voir de cent domaines...
Et, par les officiers du duc,

Puis par les ecclésiastiques,
Fut avisé qu'on fouirait
Autour de ses tiges mystiques
Pour savoir d'où ce lis fleurait.

Bref, on trouva que cette tige
Sortait de la bouche du fou...
D'où lui résulta ce prestige.
— Et Don Jan de Langouëznou

Abbé de Landévénec, prêtre
Que ce miracle remuait,
Mit en latin et fit paraître,
Cette histoire du *Folgoët*.

XVIII

VIGILE

Gli gigli.
DANTE.

Le lis était debout dans son vase d'albâtre
Moins blanc que le pétale éclatant au-dessus ;
Marie était auprès, assise devant l'âtre,
Filant le lin futur des linges de Jésus.

Une solennité suprême l'environne,
Quelque chose de grand, de simple et de muet ;
Car, du légat divin, le feu de la couronne
Étincelait dans l'ombre, et l'aile remuait.

Elle ne connaît rien du drame que dérobe
L'étoffe qu'Elle apprête aux célestes desseins...
Et déjà cependant on peut voir, de la robe
Du messager céleste, éclore les dessins.

Elle ne connaît rien, du linceul, ni du lange
Que deviendra demain la candeur de son fil...
Et, dans l'ombre, pourtant, on voit déjà de l'ange
Des salutations s'azurer le profil.

Elle ne connaît rien de l'âme qui défaille
Sous un faix surhumain d'ineffable douleur...
Elle ne connaît rien du lin qu'elle travaille
Sinon qu'elle le file à côté d'une fleur.

Or c'est le Lis divin de son âme de Vierge
Que toujours auprès d'Elle ont placé les Memlings;
Le Lis au pistil d'or allumé comme un cierge,
Éclairant l'Ouvrière et ses augustes lins.

Et quand, dans la maison, la nuit était venue
Qui fait sembler les fils dans l'ombre plus pâlis,
Pour le but ignoré de la tâche inconnue,
La Vierge encor filait aux lueurs de son Lis.

— Mais, ce soir-là, Marie, occupée à ses toiles,
Près de la fleur fidèle et qui s'épanouit,
Vit ses pétales blancs *devenir des étoiles*,
En un si fort parfum, qu'Elle s'évanouit !

XIX

STELLA MYSTICA

La Vierge de Botticelli
Est la seule vraiment divine ;
Elle est émaciée, et fine,
En son air grave et recueilli.

Sous la transparence des voiles
D'un brouillard qui s'arrange en plis,
Elle est l'Étoile des Étoiles
Qui fleurit sur le Lis des Lis.

Cette Vierge de grande race,
Que nul autre peintre ne vit,
Qui jamais ne rit et n'embrasse,
C'est bien la Fille de David.

Ses yeux sont baissés en extase
Quand elle touche à son Jésus
Et s'imprègne comme un pur vase
De ses frissons au loin perçus.

A distance elle communie
De cet incorporel baiser,
Car sa tâche n'est point finie,
C'est plus tard qu'il faut se briser.

Et — telle une trop frêle buire
Qu'un trop fort parfum fêle et fend,
On verrait fuir son âme, et luire,
Si son front frôlait son Enfant !

XX

LUCIFERS

Les étoiles des lis ont éclairé la plaine,
Les pétales de l'astre ont éclos dans la nuit ;
De constellations de fleurs la route est pleine,
Et, de moissons de feux, la voûte brûle et luit.

Les anges ont baissé leurs yeux sur les prairies,
Les hommes ont levé leurs yeux vers les azurs ;
Et l'échange s'est vu des blanches confréries
De l'étoile éthérée et du pétale pur.

Les pétales se sont envolés vers les voûtes,
Les étoiles se sont éprises des humains ;
Et des anges aux cieux se sont trompés de routes,
Et des hommes en bas ont trouvé leurs chemins.

XXI

RÉPLIQUE

Sic vos non vobis.

VIRGILE.

O cygnes, flocons pétris,
O lis, flocons embaumés,
Vous vous êtes déplumés,
Vous vous êtes défleuris.

Les cygnes au geste mol
Ont perdu leurs plumes blanches ;
Les lis, dans un parfum fol,
Ont neigé des avalanches
De pétales, sur le sol.

O lis, flocons embaumés,
O cygnes, flocons pétris,
Vous vous êtes défleuris,
Vous vous êtes déplumés.

Les pétales étalés
Semblent des plumes de cygnes ;
Les plumages envolés
Sont des pétales insignes :
Leurs blancs vols se sont mêlés,

O cygnes, flocons flétris,
O lis, flocons enflammés,
Vous vous êtes déplumés,
Vous vous êtes défleuris.

Ces vêtements sans couleurs
Tourbillonnent dans les brumes :
Les lis, ces cygnes des fleurs,
Les cygnes, ces lis des plumes,
Ne connaissent plus les leurs...

O lis, flocons embaumés,
Vous vous êtes déplumés !
O cygnes, flocons pétris,
Vous vous êtes défleuris !

XXII

BOUQUET

MILLIA LILIA

Feu d'artifice pétrifié qui éclate
en blanches fusées dans le ciel.

GAUTIER.

Feu d'artifice de pierre !
Feu d'artifice de lait !
L'aube, entr'ouvrant la paupière
Sur ce *Dôme* s'éveillait.

Feu d'artifice de marbres !
Feu d'artifice de lis !
De lis grands comme des arbres,
De lis sculptés et polis.

Feu d'artifice de neige !
O ce Dôme de Milan
Dont la tourterelle beige
Est le délicat milan !

Tes quatre mille statues
Et les six cents millions
Que tu coûtas, te sont dues
Et dus, sans rébellions.

Feu d'artifice de saintes
Et de saints, aux corps jolis,
Retombent sur tes enceintes
En mille et cent mille lis.

O Mont Blanc des cathédrales,
L'ascensionniste pris
Au glacier de tes spirales
Revient épris et surpris.

Feu d'artifice de vierges
Et d'anges aux traits pâlis,
Reluisant comme des cierges,
En mille milliers de lis !

Inimaginable temple
Qu'à *Mariæ nascenti*
Dédia, de son geste ample,
Jean Galeas Visconti,

Livrant toutes ses carrières
Dites de *Candoglia*,
Pour qu'en forme de prières
Fût ce *Date lilia*.

Que de nefs ! que de pilastres,
Colonnes et chapiteaux,
Allant étonner les astres
De rinceaux et d'écriteaux !

Les plus vastes basiliques
Te le cèdent en grandeur ;
Catholiques, pentétiques,
Pyramides et rondeurs.

Clocher, flèche, tour et crypte,
Minarets et *pro aris* ;
Comme Chéphren, en Égypte,
Notre-Dame, dans Paris.

Feu d'artifice de pierre,
Feu d'artifice de lait,
L'aube entr'ouvrant la paupière
Sur ce toit s'émerveillait.

Feu d'artifice d'extase,
De trèfles et de treillis,
Sous l'aurore qui l'embrace,
Mille millions de lis !

XXIII

FLEURS D'ARTIFICE

Jets de flammèches
Que des flèches
D'un bois obscur
Font éclore en l'air pur...
Jet d'eau qui bombe
Et retombe
En sursauts pris
A l'écharpe d'Iris...
O ciel nocturne,
Penche l'urne
Du firmament
Scintillant et dormant...
Lilas de Perse,
Sur nous verse
Les rais frileux
De tes calices bleus !

Les fleurs des feux d'artifice,
Comme les fleurs des jets d'eau,
Ont les splendides offices
De décorer le rideau
De la nuit qui s'enténébre,
Ou du lumineux azur ;
De la rendre moins funèbre,
Et de le tendre plus pur.

Fusées,
Aisées,
Élancez-vous vers le ciel !
Jets d'ondes,
Des blondes
Campagnes de l'éther rapportez-nous le miel !

Et cette même améthyste
Qu'emprisonne Ruggieri
Pour faire sembler moins triste
Le bleu, par l'ombre flétri,
Est par Phœbus irisée
Dans le jet d'eau radieux
Dont la liquide fusée
Ose éclabousser les dieux !

O gerbes
Superbes
De gouttelettes et d'or,
Liquides,
Limpides,
Rejoignez des champs bleus le filant messidor !

Lilas de Perse
Sur nous verse
Le faible feu
De ton délice bleu !

Belle chandelle romaine
Dont, par les cycles obscurs,
La parabole promène
Rubis saignants, saphirs mûrs,
Émeraudes prairiales,
Topazes aux tons d'épis,
Escarboucles liliales,
Bleuets aux tons de lapis !

Vos pierres
Lumières,
Sont de toutes les couleurs...
Les canges
Des anges
Y fendent, en flottant, des flammes et des fleurs !

Lilas de Perse,
Sur nous verse
Les rais moelleux
De tes calices bleus !

Noble colonne aquatique,
Jet d'eau que mire un bassin,
Désennuyant le portique
Des cieux, de ton blanc dessin,
Fusée aux tons d'avalanche
Qui, parmi les blancs essaims,
Arrose la rose blanche
Où Le Dante a vu les saints !

Guirlandes
De landes
Et de steppes d'infinis ;
Couronnes,
Aurones,
Cachez-vous des parfums, abritez-vous des nids !

Lilas de Perse,
Sur nous verse
Le pâle feu
De ton délice bleu !

Des nids d'alcyons célestes,
Au cœur des buissons ardents
Où d'éblouissants buprestes
S'ensommeillent au dedans
Des roses incendiées
Et des lis irradiés
Dont les fleurs sont dédiées
Aux espaces, par milliers.

O gemmes,
O gammes,
D'odeurs et de coloris,
Fleurs-femmes,
Fleurs-flammes,
Comme des papillons, des sylphes y sont pris !

Lilas de Perse,
Sur nous verse
Les rais mielleux
De tes calices bleus !

Et les astres se mélangent
A l'astre artificiel ;
Les lilas d'en bas échangent
L'odeur des lilas du ciel ;
Les uns, les autres, prolongent,
Jets d'ondes et jets d'odeurs,
Les extases où nous plongent
Ces tournoyantes ardeurs !

Fleurs d'ombres,
Feux sombres
Bouquets des nuits sans sommeil !
Fleurs claires,
Solaires
Pulvérulences d'eau dans des rais de soleil !

Averse d'astres !
Des désastres
De nos minuits
Arrose les ennuis !
Gerbe d'étoiles,
Des longs voiles
De la nuit-sœur
Irise la noirceur !
Gerbe en rosée,
Sois posée
En jets hardis
Sur nos brûlants midis !
Lilas de Perse,
Sur nous verse
Les rais frileux
De tes calices bleus !

XXIV

EXHORTATION

Aimons les hortensias,
Les blancs, les bleus et les roses ;
Foule, tu t'extasias
Assez longtemps sur les roses.

Les hortensias sont fins,
Chinois et Premier Empire,
Avec des retraits divins
De fleur qui ne se respire.

D'outremers et carmins las
Ce sont des miscellanées
Qui fondent en des lilas
De fleurs d'avance fanées.

Ce sont mourants en trois bonds,
Agonisants en trois tomes :
Les roses sont moribonds,
Les bleus, morts, les blancs, fantômes !

XXV

Le bleu est la chimère des horticulteurs.
GAUTIER.

Certes, il est si peu de fleurs bleues !
La Reine a raison de les aimer
Et, Ruy-Blas, de parcourir des lieues
Pour les lui cueillir et l'en charmer.

Myosotis, bourraches, nigelles,
Les fleurs de lin, qui semblent des yeux
De Chérubines ou d'Archangèles,
Les delphiniums délicieux,

Les bleuets et cette gentiane
Qui, de la montagne, est le saphir ;
Et l'hortensia, plus diaphane
Qui, parmi mon rêve, aime à bleuir.

XXVI

LOGGIA

Cette nigelle de Damas qui m'est offerte,
Et dont le charme est pur,
Me montre, incarcérée en une prison verte,
Une étoile d'azur.

Un délicat réseau de vivant filigrane
Nous présente, au travers
Des barreaux de sa cage, un astre qui se fane,
Bleu, dans ses rayons verts.

Et l'insecte en saphir qui, sur la fleur, se pose
Croirait voir, au temps chaud,
Un bleu papillon, pour le viol d'une rose,
Mis dans ce vert cachot.

XXVII

HONEYSUCKLE

La grimpante fleur qui plait à mon œil
C'est le chèvrefeuil ;
Celle qu'il convient que j'aime et je cueille,
C'est le chèvrefeuille.

Elfe baladin gros comme un bouvreuil,
De ce chèvrefeuil
Prends la fleur en forme de cor, et veuille
Que ce chèvrefeuille

Sonne la diane, au bois plein d'orgueil
De son chèvrefeuil,
Et rentre mon rêve, en moi qui l'accueille,
Sous ce chèvrefeuille.

XXVIII

Les Cyclamens qui simulent
Une mitre de prélat
Se rassemblent et pullulent
Dans mes vases pleins d'éclat.

Les Cyclamens qui paraissent
Des bandeaux de souverains,
Parmi leurs feuilles, se dressent
Et cherchent des fronts chagrins.

Les Cyclamens qui nous semblent
Des petits bonnets de fous
Au bout de leurs tiges tremblent
Et nous disent : l'êtes-vous ?

XXIX

Un ruban gris qui serpentait dans l'herbe,
De résédas nouant l'humide gerbe.

VALMORE.

Où réside du Réséda
Le charme aimable et presque unique ;
Est-ce de sa verte tunique
Que la douceur nous posséda ?

Est-ce dans cet effluve intime
Tout pénétré d'honnêteté,
Fait de modestie et d'estime,
De faiblesse et de netteté ?

Foin d'écœurants jasmins, et rances,
D'héliotropes vanillés ;
Des gardénias pleins d'outrances,
Jalousement échenillés ;

De la tubéreuse cynique !
Leur outrecuidance céda
Au charme aimable et presque unique
Qui réside en ce Réséda ;

Et qui doit lui venir, peut-être,
D'avoir, aux Noces de Cana,
Été désigné par le Maître
Pour le présent qu'Il y donna.

XXX

FLORENNEMYES

Une curiosité florale :

Il y a en ce moment 30.000 orchidées en fleurs dans les serres du château de Blenheim.

Le duc de Malborough, qui est le propriétaire de cette collection unique, ne veut la laisser voir à personne, et ce, au grand désespoir des horticulteurs anglais.

PRESSE.

Les Orchidées
Sont décidées
A rompre avec les habitudes ;
D'être bizarres
Drôles et rares
Elles se sont fait des études.

Les orchidées
Ont les idées
Les plus folles pour leurs toilettes ;
Les unes, fauves,
Les autres, mauves,
Blanches, jaunes et violettes.

Les orchidées
Ne sont guidées .
Que par la seule fantaisie
Qui, dans leur âme,
A mis la flamme,
La folie et la poésie.

XXXI

BOÎTES BÊTES

La conchyliologie les ennuya.
BOUVARD ET PÉCUCHEZ.

Cet objet en coquillages
M'exaspère, et me ravit,
Qui, souvent, dans les villages,
Sur les commodes, sévit.

Les fins d'existence ternes
Du serviteur retiré
Font leurs délices paternes
De cet art, que je dirai.

On le rapportait de Nantes
Du Croisic ou de Honfleur,
Et ces choses étonnantes
Avaient l'air de quelque fleur

Bizarre et mystérieuse,
Prise aux cheveux d'un Triton,
Et dont la foule rieuse
Ne saisit plus bien le ton.

Comme une extase réflexe
Reprise à mes premiers ans
Me ramène un goût perplexe
Pour ces coffrets trop luisants,

Bâtis de *véniennes*,
D'*olives*, de *grains de riz*,
Et dont les grâces anciennes
Ne provoquent plus que ris.

Souvent un miroir décore,
En l'enlaidissant encor,
De cette boîte pécore
L'intérieur qui n'est qu'or.

L'extérieur, escarboucles ;
Et, pour mettre un peu de gris,
Près des volutes en boucles,
Les moules couleur d'iris.

Et coquilles, sur coquille !
Des Océans tout entiers
Dont la superbe écarquille
Les yeux des petits rentiers.

Je rêve, pour palinodie
De cet art par trop dénigré,
Un kiosque où le vent psalmodie
Dans maints *Casques* au dos tigré.

Un kiosque, tel qu'à Saint Antoine
L'offre la Reine de Saba,
Dans la Tentation du moine
Que Flaubert mène à son sabbat.

Un kiosque parqueté d'écaille
Et de coquilles lambrissé ;
Et de coquillages, où qu'aille
Le regard, partout hérissé.

Un kiosque fait de mille conques,
Depuis la *tridaone* jusqu'aux
Interprétations quelconques
De toutes nacres, tous burgaus.

Une demeure éolienne
Aux reflets d'ambre et de métal
Où l'on écouterait qui vienne,
De cent côtés, *le bruit vital*.

Un vrai mur ayant des oreilles,
Des oreilles qui parleraient,
Et des oreilles non pareilles
Que des iris zèbrent et raient.

Un lieu coiffé de madrépore,
Comme d'écaille parqueté,
Où l'on sente que s'évapore
L'esprit de la mer ameuté.

Pareil à ce chant qu'on désire
Des sirènes, et que tu crains,
Ulysse, qui l'endors de cire
Dans l'oreille de tes marins.

Un palais qui réhabilite
Le coquillage réprouvé;
Un palais où le cœur palpite
De tout l'Océan retrouvé.

Océanides épousailles !
Un palais où l'on s'est assis
Pour assister aux fiançailles
De Galatée avec Acis.

Un doux palais de porcelaines
Et que, pour rêver, eût aimé,
Avec ses pierres de pleurs pleines,
L'étrange *Pierre Hourcastremé*. *

* Qui « mangea presque toute sa fortune à s'acheter des coquilles » au dire de Gustave Flaubert.

XXXII

CE QUE DIT LA BOUCHE D'AMBRE

Vous me l'avez conté... comment donc l'oublierais-je,
Si je le tiens de vous,
Admirable Vénus aux contours de Corrège
Qui rendez les yeux fous ?

Vous me l'avez conté : toute petite fille
Un objet, entre mille, émerveillait vos yeux ;
Une conque banale, une simple coquille,
Fruit maritime, ordinaire, mais précieux,

Qui tentait votre esprit, votre main, votre oreille,
Surtout, quand, votre geste ouvert pour le toucher,
Vous entendiez la voix énorme et nonpareille
De l'Océan lointain qui semble s'approcher.

Votre espoir y puisait le reflet des marées ;
Votre ardeur, les afflux ; vos lèvres, le corail ;
Et, votre teint poli, des douceurs chamarrées
De nacre et de satin ; vos prunelles, l'émail.

Et c'était inouï, la confession sainte
De l'âme de la vague en l'âme de l'enfant ;
Grondement et murmure, harmonieuse plainte
Où comme un cœur, parfois, se lamente et se fend ;

Un appel de noyé demeuré dans la fente
De la coquille, un vol de mouettes oublié,
Longuement savourés par la petite infante
Sentant le flot d'azur, en elle, déplié,

Le mystère des rocs, le secret des naufrages,
Les amours du ciel bleu pour l'atlantique vert,
Les langueurs d'accalmie et les fureurs d'orages,
Aveu prodigieux à la fillette offert !

Or, ces jours-là, l'enfant narrait des choses folles
Et charmantes, confusion de récits bleus
Et verts, où l'on sentait vibrer des brises molles
Et de rudes embruns, cent contes fabuleux

Qui faisaient brusquement s'inquiéter la mère,
Laquelle s'écriait : « Mensonges, tout cela ! »
— O Femme, retirez cette parole amère ;
L'Océan ne ment point, dont l'enfant vous parla,

Qui, des eaux, vous redit l'étrange confidence,
La révélation énorme des typhons
Ou le chuchotement de Téthys qui cadence
Pour ce cerveau léger ses pas les plus profonds.

Mais la petite fille, injustement punie,
Se tait, gardant pour soi les mystères cachés,
Des palais qu'elle sait, des cités que l'on nie,
Dont les ondins furent vers elle détachés.

Ils la font dédaigneuse aux terrestres monarques,
Ces jolis rois de l'eau vers lesquels son désir
L'emporte, qui lui fait imaginer des barques
Sur lesquelles ces beaux fiancés vont venir.

Non, tu n'as pas menti disant ce que te disent
Les paroles de la porcelaine des mers
Dont les baisers qui, sur tes tempes, s'agatisent
En ton être ont versé leurs secrets doux-amers.

A la parole de la conque, sois fidèle,
Cœur privilégié, car tu n'as pas menti !
Et la première voix qui te vint alors d'elle
Fut la plus véridique à ton rêve apprenti.

Écoute-la toujours la voix élue et blonde
Qui mit dans ta mémoire un son navré, nacré ;
Et qui t'a, de bonne heure, enseigné sur le monde
Un aperçu hautain, mélodique et sacré.

Écoute-la toujours la voix mystérieuse
Qui t'apprit à pleurer du sel même des flots ;
Qui, du rire des néréïdes, fait rieuse
Ta purpurine bouche inhabile aux sanglots.

Écoute-le toujours le chant du coquillage
Que tes tendresses, ont, à l'aube, recueilli,
Chant que ne terniront la fatigue ni l'âge
Et dont le souvenir jamais n'aura vieilli.

Lui qui t'a formulé, par rare privilège,
Au lever de ta vie, un son nacré, navré,
Le verbe merveilleux dont tout chagrin s'allège
La voix de la Nature; et qui, seule, dit vrai!

Vous me l'avez conté, comment donc l'oublierais-je,
Si je le tiens de vous,
Admirable Vénus aux couleurs de Corrège
Qui rendez les cœurs fous!

XXXIII

CŒLENTÉRE

*Sic et corallum qui primum contigit auras
Tempore durescit, mollis fuit herba sub undis.*
OVIDE.

La végétation de la flore marine
Fut délicatement décrite par Loti ;
Ramification vivante et purpurine
Où le poisson d'argent glisse, ou reste blotti.

Le corail est-il fleur ? — Tel le croit hématite ;
Dioscoride, arbuste ; Ovide, herbe des eaux ;
Et le polype aux airs de rouge clématite
Enchevêtre sous l'onde un monde d'arbrisseaux.

Marsigli, le premier, lui voit l'âme animale ;
Peyssonnel de Marseille (enfin, Malherbe vint !)
Démêle, des coraux, la femelle et le mâle...
C'en est fait de la fleur dont mon cœur se souvint.

Tournefort, à son tour, le nomme *Litophyte* ;
Un Ong de la Poitiers lui trouve un suc laiteux ;
Boccone de Palerme intervient ; et, bien vite,
Guisoni le compare à des cristaux schisteux.

Et, pourtant, à jamais, coraux, vous serez plante,
Dans l'esprit du poète et dans l'amour du fol.
Épanouissez-vous, efflorescence lente,
Corail, dur parmi l'air et, sous la vague, mol.

Vous êtes, pour toujours, les roses d'Amphitrite,
Les œillets de Thétis, les bouquets de Triton ;
Et Gustave Moreau défeuillera le rite
Des pétales sanglants de votre marguerite,
Sur Galatée aux cheveux d'or, pour seul khiton.

XXXIV

NYPHE *

Un rossignol enchanté est perché sur un rouge arbre de corail dans le silencieux océan, et chante une chanson sur l'amour de mes aïeux ; les perles regardent du fond de leurs coquilles ; les merveilleuses fleurs marines frissonnent de tendresse ; les prudents collimaçons, avec leur petite tour de porcelaine sur le dos, arrivent en rampant ; les jaunes étoiles de la mer et les mollusques s'agitent et s'étendent ; et tout cela fourmille, remue et écoute.

HEINE.

Sur l'éblouissement splendide dont la flore
 Marine, aux anguleux bocages en corail,
 Compose la rousseur éparse, de vitrail
 Où sa blancheur fluide incessamment s'éplore ;

Entre mille couleurs chatoyantes, sérail
 De tons près d'éclater, de gemmes près d'éclorre,
 De fleurs près de vibrer, dont le vif attirail
 Redouble de sa chair la splendeur incolore...

O l'inexpérience aimable du danger !
 Ruisselante, lactée, astrale, et vers qui grimpe
 Un frisson violet de fleurs comme une guimpe,

Galatée sommeille, en un rêve étranger,
 Sous l'adoration triste dont l'enveloppe
 L'unique fixité songeuse du Cyclope.

* La Galatée de Gustave Moreau.

A M. William RITTER.

XXXV

DATE DAHLIA

En fait de fleurs en coquillages
Je parlerai du dahlia
Qui, pour ses mille maquillages,
Mérite un *date lilia*.

Fleur solennelle, fleur bourgeoise,
Folle de régularité ;
Chef coiffé comme une cauchoise
Et, comme une ruche, traité.

Fleur pompeuse, fleur pomponnée
Comme une bouffette à souliers,
Et qui paraît enjuponnée
Comme les portraits oubliés.

O mosaïque d'alvéoles,
De cellules et de godrons,
Qui s'arrangent en auréoles
De cornets multiples et ronds.

O fraises, chéruques, rhingraves
Où, de son grand panier percé,
Le vieux chef des odeurs suaves
En passant, Dieu, n'a rien versé.

O fleur guindée et fleur gainée
Qu'on dirait prise d'un frontail
Enrubanné de haquenée ;
Fleur qui se perd dans le détail.

Tatillonne, méticuleuse,
Avaricieuse, d'abord ;
Puis rigide, puis anguleuse,
Sans parfum, de fond, ni de bord.

Méticuleuse et tatillonne
Fleur dédaigneuse des sillons
Où se danse la *papillonne*
Ravissante, des papillons.

Vieille fille rèche et revèche,
Aux airs gauches et somptueux,
Où nulle douceur ne se pêche
Dans les tuyautés tortueux.

Sans grâces ni désinvoltures,
Toi qui passes tes jours vieillots,
A compter, de tes garnitures,
Les interminables tuyaux.

Calculée et géométrique,
Fleur où rien n'a périclité ;
Fleur cocasse, fleur excentrique
A force d'imbécillité.

Fleur en qui rien ne s'édulcore,
Comme en un livre de Caro ;
O Fleur table-de-Pythagore
Par le bon Dieu mise au carreau.

Si de ta disgrâce tu souffres,
Si du néant ton cœur est las.
Il te reste tes jaunes souffres,
Et tes violets de prélats.

Fleur-polype, fleur-madrépore,
Si tu n'as point d'odorants pleurs,
Si rien de toi ne s'évapore,
Console-toi dans tes couleurs.

Réjouis-toi de ta garance,
De tes pourpres, de tes carmins,
De tes groseilles par outrance,
Tes cerises à pleines mains.

Marron, nankin, chamois et buffle ;
Orange, citron, abricot,
Canari, crème, ocre où s'insuffle
Un capucine rococo.

Safran, paille, cuivre, jonquille,
 Minium, saumon, cramoisi ;
 Écarlate qui s'écarquille
 Autour d'un magenta moisi.

Café, brique, pêche, œillet, beurre,
 Vermillon, argent, or et noir,
 Depuis *Rosine* qui s'épeure,
 Jusqu'à *Rigault* couleur du soir.

Que tu sois *Elisa Domunge*
 Ou *Deutsche Goldmeteor*,
Alynatony brun d'éponge,
 Ou *Monsieur Pruvès* jaune d'or ;

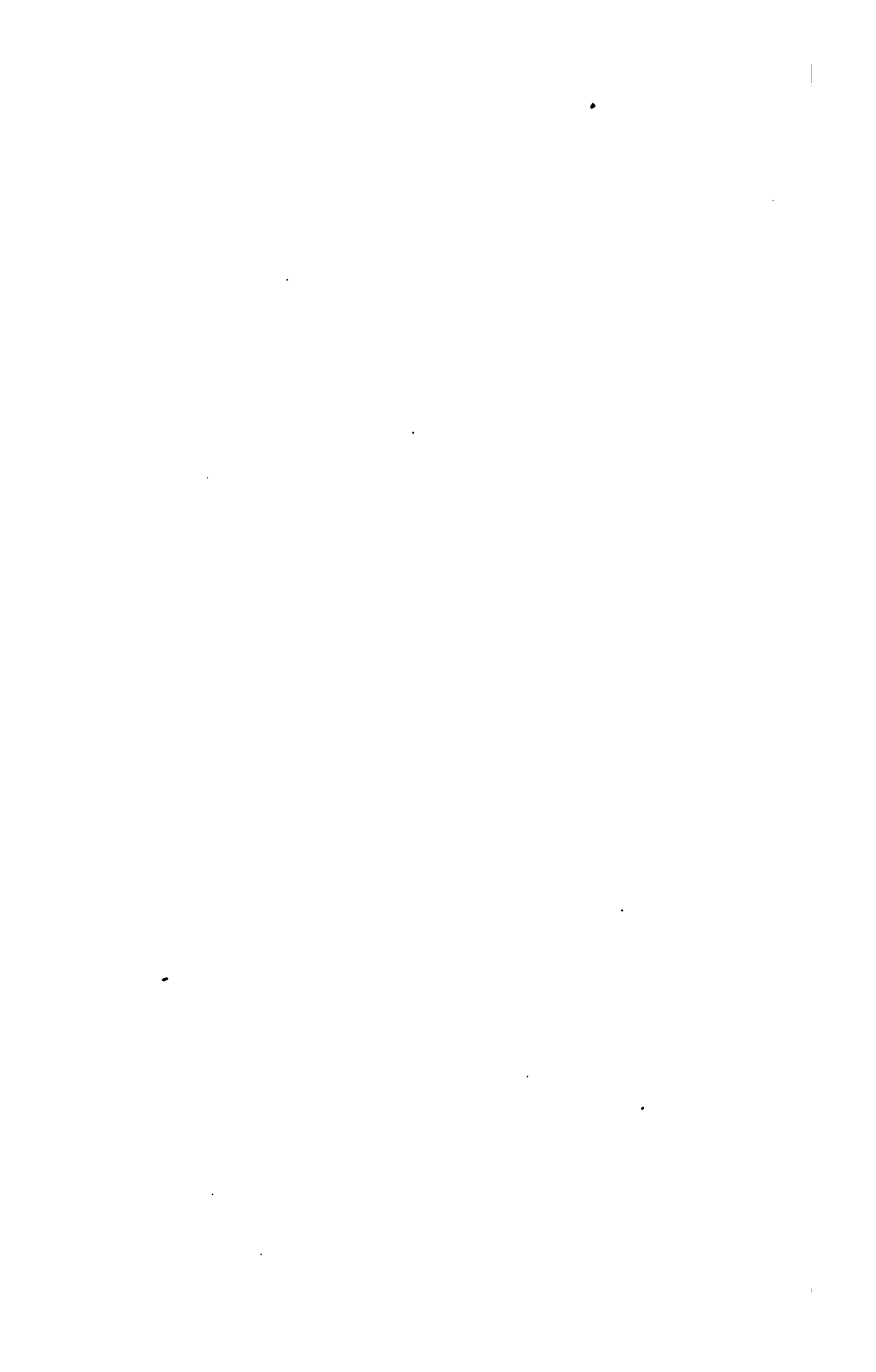
Professeur Lambin, Assemblée
De Versailles ou *Président*
Van Hièche ; Jeanne d'Arc, troublée,
 Ou *Deuil de Béranger*, prudent.

Lavé, glacé, sablé, chiné
 Panaché, recouvert, ombré,
 Onglé, rubané, marginé
 Avivé, reflété, marbré.

Cerné, bordé, frisé, pointé,
 Éclairé, nuancé, carné ;
 Frisé, liseré, velouté,
 Granité, strié, cocciné !



JEU FLORAL III



JEU FLORAL III

XXXVI

HORTICULTURE

Nouveaux venus, laissez la nature tranquille !
V. H.

Pendant qu'un Floréal artificiel mime
Des roses de chapeau d'un intérêt minime,
Le Printemps véritable emploie un pur rayon
De Soleil — n'en déplaise au vieux chef de rayon,
A mainte incestueuse union anormale
Qui, du pollen femelle à la poussière mâle,
Enfante un germinal pervers, éclosion
Folle, démesurée, une interversion
De tailles, de couleurs, d'aromes et de formes ;
Pelargoniums nains, coquelicots énormes,
Muscaris monstrueux — sans parler de l'enfer
Que tord, sous les châssis, cette flore de fer
Qu'on nomme plante grasse, engeances enlaidies
Fleurissant des bouquets comme de maladies,
Des cierges épineux, élancés ou tordus,
Qui semblent célébrer des cultes défendus.

XXXVII

PRIÈRE CONTRE MONSIEUR DOUMIC

Pourquoi ne donne-t-on pas toujours
de jolis noms aux fleurs ?

RENAN.

Mon amour des énumérations verbeuses,
Féru de Rabelais qui s'y livra souvent,
Traçait naguère ici les syllabes affreuses
Des noms d'horribles fleurs, que remporta le vent.

Or un Monsieur Doumic prit assez mal les choses,
Sans voir que mon sourire aimait son sérieux ;
Qu'il est d'autres massifs que les massifs de roses
Et que « tout genre est bon hors le genre ennuyeux. »

Seigneur qui haïssez le pédant réfractaire,
Mais qui goûtez mes vers, étant très bon public,
Faites qu'ils soient longtemps adorés sur la Terre,
Quand on ne saura plus qui fut Monsieur Doumic !

III

CALICES

Lapidæ hydris.

SANT-JEAN.



à GANDARA.

XXXVIII

PUR DON

Une femme en un vase arrange des tulipes
Qui paraissent l'aimer
Et, vers son front, haussant leur délicates lippes,
Pour elle, s'enflammer.

Les cheveux sont dorés et la femme est fleurie ;
Les tulipes sont d'or :
Échange lumineux qui, sur un point, varie,
Un point subtil : *odor !*

Odor di femina, mystérieux cinname !
La Tulipe en veut un ;
Et, se penchant, la Belle épanche de son âme
Pour que la noble fleur ait un peu de parfum.

XXXIX

BULBES

Les Tulipes incendiaires
Mettent à feu, mettent à sang,
Toutes les buires, les aiguières
De l'appartement languissant.

Elles couronnent de leurs flammes
La corolle pâle d'un bol
Et, de l'or lamé de leurs lames,
Brandissent l'embrassement fol.

J'aime les luttes insensées
De leurs vases vivants portés
Par les fleurs décontenancées
Des kaolins déconcertés.

Elles infusent aux tristesses
Des obscurités du boudoir,
Des afflux sans délicatesse
Dont se réveille ce dortoir ;

Dortoir du ton et de la chose
Où l'âme exquise des objets
S'applique à demeurer morose,
Loin des projets et des sujets.

Les tentures anémiées,
Les ors morts, les miroirs taris
Sentent des ondes remuées
Émouvoir leurs cadres marris ;

Et la chute muette et haute
Des pétales sur les tapis,
Semble la rouge Pentecôte
De leur paisible bleu lapis.

..

Les Tulipes sanglantes
Aux pétales polis,
Corolles rutilantes
Et calices pâlis,

Sont, les unes, pareilles
Aux brebis qu'on peut voir,
Sous les aubes vermeilles,
Remonter du lavoir.

Les autres sont pourprés
Comme un troupeau marchant
Sous les splendeurs ombrées
D'un beau soleil couchant.

Dans les vases, les pintes,
En un ordre savant,
Groupant les gerbes peintes
De leur vase vivant,

Elles sont un ciboire
Au décor recherché ;
Ma tristesse y vient boire
Un rêve panaché.

Et son Eucharistie
Ne prend point d'air fâché
Ni ne m'excommunie,
Même quand j'ai péché.

..

Les Tulipes, fleurs enflammées,
Tisons d'or, grenats écrasés,
Éclorent les âmes lamées
De leurs panaches embrasés.

Elles sont fauves, rutilantes,
Hors des porcelaines dardant
Les langues fraîches et sanglantes
De leur vivant buisson ardent.

Et l'eau pure où je tiens captive
Leur gerbe de feux et de sang,
Plus follement encore active
Cet incendie éblouissant.

∴

La Tulipe est une potiche
Chinoise ; en ses flancs cramoisis,
De l'amour dont mon cœur est riche,
Je distille les pleurs choisis.

La Tulipe est une belle urne ;
Lacrymatoire d'or penché
Où je recueille, taciturne,
Le sang de mon cœur épanché.

Et cette blanche et rouge averse
Que pleuvent mes rêves défunts
Dans ses flancs inodores verse
Le double jet de ses parfums.



Les iris irisés, les roses peu moroses
Ne me plaisent point tant que la Tulipe, fleur
Déserte, que nulle âme aromale n'arrose,
Pour que j'y puisse en paix épancher tout mon pleur.

A Flava la rêveuse, à la fauve Fulvie,
Ainsi j'ai préféré la Belle sans humour
En qui rien ne se mêle à mon âme ravie
Et qui n'est que le vase où pleure mon amour.



La Tulipe, en somme, est un vase ;
Ses pétales sont des parois
Qui fleurissent avec emphase
Leurs ciboires dorés et droits.

Si la nature, en leurs flancs lisses,
Ne versa nul baume et nul vin,
C'est qu'elle garde leurs calices
Pour un office plus divin.

Car, dans l'inodore étamine
De leurs gobelets enflammés,
Je vous recueille, pur Flamme,
Pleurs de ceux qu'on n'a pas aimés !

XL

ARCÉNCIELÉS

Et on en avait vu qui risquaient leur vie
pour l'inconcevable plaisir d'y boire.

FLAUBERT.

Dans les opacités des verres de Venise,
Leur transparence ou leur diaphanéité,
Parfois une couleur adorable agonise,
Dont on dirait le sang pur d'une déité
Qui, sous la cristalline épaisseur s'éternise,
Ou du lait de Junon, pris au chemin lacté.
Cette veine sanglante, azurée, opaline,
Qui circule et se noue aux anses en anneau,
Sous le verre, luit comme en une mousseline,
Ou comme le reflet du soleil dans une eau
Et, des vases murrhins énumérés dans Pline,
Nous amène à ces doux vases de Murano.

*
* *

Il est des brocs Persans et de Vénitiennes
Buires d'un ton si fin, et de si délicates
Vitrifications de gemmes et d'agates,

Qu'on les pourrait donner pour des musiciennes;
Tant se meurt faiblement, d'une syncope pâle,
L'évanouissement de l'âme purpurine
Du verre, ponctué de sable aventurine,
Ou donnant au poète, à travers la vitrine,
L'impression de boire, enfin, dans une opale !

• •

Sur un flot de turquoise ayant un lit d'opale,
(Turquoise, cela va sans dire, transparente...)
Coule un rien de couleur, une lame amaranthe
Faisant paraître le bleu pâle encor plus pâle.
Puis l'or aventurine, allume et solemnise
Égrenant sur le tout sa poudre vaine et fine,
Cette aventure rare, adorable et divine
Qui, cela va sans dire, est ton verre, ô Venise !

*
* *

Quand Flava sera morte et, lorsque les séances
Au cimetière et dans l'église seront closes,
Épargnez-moi les pleurs et les condoléances...
Je n'admettrai que les consolations roses

Et violettes de mes verres de Venise,
Dont la délicatesse intime s'infinise,
Et dont il semble que toujours une autre fibre,
Sans jamais se fausser, à notre unisson vibre ;
Car, au rebours des gens et leurs faces à claques,
Le charme des objets, des émaux et des laques
A notre émotion actuelle se ploie,
Bénévole sur la tristesse et sur la joie.

XLI

ET IN PULVEREM

Callicrate, sculpteur, qui grava, dit-on,
des vers d'Homère sur un grain de millet
et fit un chariot d'ivoire qu'on cachait
sous l'aile d'une mouche.

HISTOIRE UNIVERSELLE.

Appliqué toujours plus à noter les svelteness,
Et les exquisités, et les délicatesses,
Si, de mon fin labeur, quelque jour, un fragment
Se retrouve, qu'il soit tel qu'un éclat charmant
De verre de Venise, aiguë grèle ou huire
Détruite, où la cassure en l'épaisseur fait luire
Comme l'arrêt laiteux d'un courant irisé,
Et qui rend précieux encor l'objet brisé.

XLII

SANTÉS

J'offre au verre où j'ai bu plus d'une ivresse abstème
Fait de forme simple et de seul coloris,
Les strophes où j'ai dit à sa coupe : je t'aime !
Par toi je fus dûment ivre et sobrement gris.

Ce verre, c'est la buire à Venise irisée,
C'est la tulipe vide, où j'ai versé l'odeur
D'une si forte amour que, l'une, s'est brisée,
Et que l'autre a perdu sa superbe roideur.

Et, dans le rêve, où j'ai mélangé, déviées,
Les corolles où mes pleurs se sont confiés,
Les verres m'ont semblé des fleurs vitrifiées,
Les fleurs m'ont paru des vases vivifiés.

Ainsi j'ai confondu dans les molles extases
Où cent fois m'a plongé ce géminé harem,
Près des caisses des fleurs, l'étagère des vases,
Ta Tulipe, ô Venise, et ta coupe, ô Haarlem !



**Pour des calices vrais j'ai poli ces folies ;
Pour de réels flacons j'ai soufflé ces fioles,
Et distillé dans l'art de leurs panses jolies
Des parfums plus voilés que des voix de violes.**

XLIII

MURRHINS

Un consulaire qui se servait de cette coupe,
il y a quelques années, se passionna tellement
pour elle qu'il en rongea le bord.

Le dommage n'a fait qu'en augmenter
le prix, et il n'y a pas aujourd'hui de vase
murrhin qui se cote plus haut.

PLINE.

Les vases sont émail, gemme, ivoire, métal,
Albâtre, marbre, bois, laque, bambou, cristal,
Kaolin, pétunsé, porcelaine, faïence,
En leurs rangs infinis que l'étagère agence.

Coupe, verre, godet, gobelet et hanap ;
Buire, aiguière, bouteille, et flacon, et potiches ;
Tantôt, sur la tablette, avançant comme un cap,
Ou rentrant comme un golfe ; un monde de fétiches,

De seigneurs et de dieux ; pots de tous les pays
De cent religions et de régions mille ;
Pots où toute la flore entière s'assimile.
Pichets aux becs pincés, aux rictus ébahis.

Les vases sont cristaux, gemmes, ivoire, émail,
Kaolin, pétunsé, faïence, porcelaine,
Laque, marbre, bambou, bois, albâtre, corail,
Et de tous les pays du mont ou de la plaine.

Car, en tous lieux où bise, et brises, ont soufflé
Sur quelque floral de fer ou bien de soie,
Un potier douloureux, comme un canut de joie,
Ont assorti leur art, aux forges, comme au lé.

Et des vases sont nés, eux-mêmes fleurs figées,
Superbes ou secrets, suaves et subtils ;
Des coupes ont éclos ; des buires érigées
Ont dirigé leur col sur l'élan des pistils.

Magnifiques, discrets, humbles ou pleins de fastes,
Modestes, somptueux, sérieux ou rieurs ;
Énormes, délicats, érotiques ou chastes,
Les vases ont montré leurs beaux extérieurs.

∴

Un vase de Kien-Long plein de chauves-souris,
Un vase d'un blanc bleu venu de Copenhague ;
Un vase au col si fin qu'on y glisse une bague.
Un vase vert, un vase rose, un vase gris.

Un vase où de la neige a pleuré sur la lune,
Où des passereaux nus passent sous des flocons ;
Des potiches et des buires et des flacons,
Lagène blonde, aiguière noire, amphore brune.

Un vase où la pieuvre étoile ses effrois ;
Un autre où plus d'un singe ameute sa grimace ;
Des rouges sang, des jaunes d'or, des lilas froids,
Des rugueux de crapaud, des luisants de limace.

Des vases aux contours d'insectes, de poissons,
D'oiseaux, de fleurs ; un vase ovoïde ou bursaire ;
Des vases, de l'été, figurant les moissons ;
Et d'autres, de l'hiver, acclimatant la serre.

La coupe offerte au nénuphar qui veut nager,
Le pitong mauve, où la pervenche s'assortisse ;
Le cornet pâle où la fleur de lis peut neiger,
Le bol d'azur où la fleur de lin se sertisse.

Céladons craquelés, et truités, et flambés,
Coquille d'œuf et bleu du ciel après la pluie ;
Cloisonnés aux émaux de cercles d'or nimbés,
Vases où tout l'iris de l'arc-en-ciel s'essuie.

Un bleu lacrymatoire où des pleurs sont restés,
Où fleurit un perce-neige, comme une larme
Oubliée et vivante encore, et des étés
Enamourés et morts prête à pleurer le charme.

O Sèvres pâte tendre, ô rose du Barry
Si bien approprié pour exalter la rose ;
Royal vase à briser en quelque jour marri
De délectation suavement morose.

Vases dont la nature a repris le secret,
Vases, vases murrhins pleins d'extase et de myrrhe,
Dont l'ardeur qu'ils versaient force que l'on admire
Celui qui les brisa, dans l'instant qu'il mourait.



Aux noces de Cana, vase où l'onde accepta,
Sous la main de Jésus, de couler purpurine ;
Vase où se recréait, veuve de Sarepta,
Intarissablement ton setier de farine.

Vase où la Madeleine enclôt la fleur du nard
Pour la répandre aux pieds de Celui qui nous sauve ;
Et que, de ses cheveux à l'or brûlant et fauve,
Elle essuie à jamais dans le temps et dans l'art.

Vase où Joseph d'Arimathie a recueilli
Le sang du Christ, et que montre un trésor de Gênes ;
Grâl d'émeraude en qui le Monde a recueilli
La passiflore dont se fleurirent nos chaînes.

Vase en lequel la Messe, à l'abri du Saint-Lieu
Renouvelle la sainte extase du Calvaire,
Calice de la fleur rouge et blanche, pur verre
Du jasmin de l'azyme et des roses du Dieu !

A Madame Émile GALLÉ.

XLIV

GALERIE

Gallé, prince du verre et prêtre du vitrail,
Régent du cristal clair où l'arc-en-ciel s'éploie ;
Qui vas pilant du spath et filant du corail
Pour mêler à des mots au creuset qui tournoie.

Bernard Palissy, Benvenuto Cellini
De cette malléable et ductile matière ;
Qui nous verses dans l'art de ton vase infini
Comme l'enivrement d'une extase dernière.

Il me plaît que ton rêve en verre chante ici,
Toujours mystérieux, qu'il soit suave ou grave ;
Rose comme une fleur et, comme un feu, roussi,
Où la sentence d'or qui serpente, se grave.

Un vague souvenir du songe des Chinois
Qui fuit sur le flacon menu des tabatières,
A tes vases divers de robe et de minois
Compose toute une âme et tout un vestiaire.

Un odontoglossum, un cypripedium
Répand sur ton cristal sa grâce ou sa colère ;
Il semble que ce vase aux tons d'iridium
Soit l'œuvre d'Edgar Poe ou bien de Baudelaire.

Tu charges un verset d'exprimer ta douleur,
Tu charges une fleur de revêtir ton rêve ;
Et la fleur et le rêve, et le rêve et la fleur
Versent dans ton cristal la pensée et la sève.

Tu produis de l'onix, ou du jade, pareil
A ceux que nous fournit l'effort de la nature ;
Puis, tu mêles ensuite à cette pierre dure
Comme des pleurs de lune ou des feux de soleil.

Benvenuto Cellini, Bernard Palissy
De cette malléable et ductile matière,
Comme l'enivrement d'une extase dernière
Il me plaît que ton rêve en verre pleure ici.

*
* *

Un vase de Gallé plein de paillettes fauves,
Baillant comme un orchis ;
Un autre parcouru de crépuscules mauves :
L'un cruel, l'autre exquis.

Le premier, bouche d'ombre où s'exerce un mystère,
Un encensoir du mal,
Semble plein d'un secret qui s'obstine à se taire
Dans un rêve animal.

Bouche d'ambre, vaisseau d'améthyste pâlie,
L'autre est un encensoir
Qui s'ouvre pour fêter sa matière assouplie
Et pour le seul plaisir de se fermer, le soir.

JEU FLORAL IV



JEU FLORAL IV

XLV

PRIMA DONNA

Viens, que je berce encore
Tes rêves de printemps ;
Les flots en font éclore
Qui nous calment longtemps !

VALMORE.

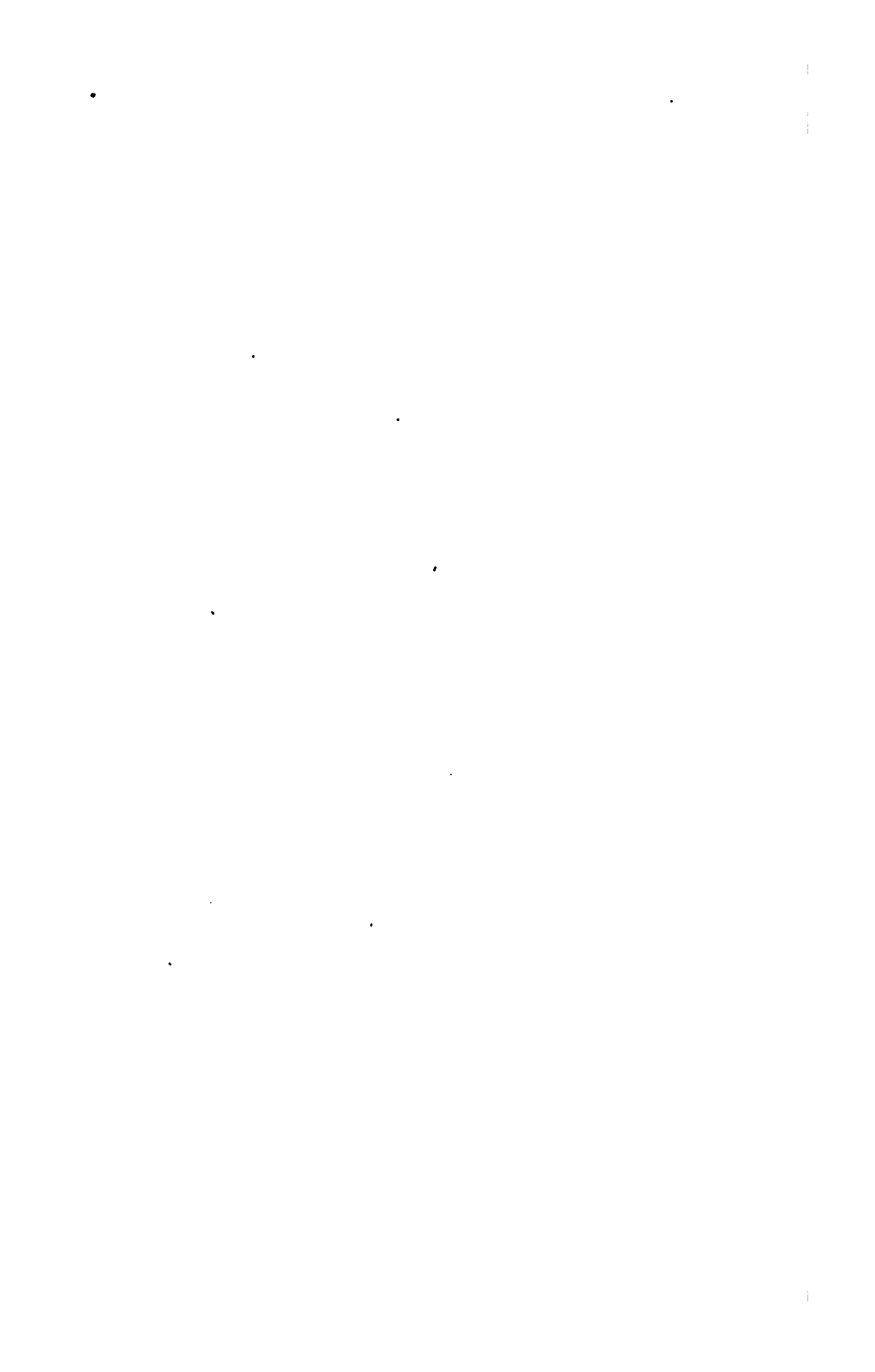
Il aimait tant la Mer — c'était sa seule Amie !
Qu'il allait dans les prés, par les jours d'accalmie,
Cueillir de grands bouquets de roses et d'iris,
Pour les jeter aux flots, alors qu'ils sont superbes,
Quand la tempête en fleurs s'épanouit en gerbes
D'écume, où l'on entend déferler de longs cris.

Il affectionnait la vague, cette artiste,
Et comique et tragique, et gaie ensemble et triste,
Qui sait à l'infini varier ses hoquets ;
Et, par-dessus le roc, dont le phare est la rampe,
Il lançait à l'actrice orgueilleuse, ou qui rampe,
Le tribut singulier des étranges bouquets.

Mais, plutôt à ces morts que gardent les naufrages,
Et que la houle berce à jamais dans ses rages,
Il dardait le tribut embaumé de ces fleurs ;
Pour que l'hôte brisé de la tombe mouvante
D'un pétale vivant, encore un jour, s'évente
Au fond du lit salé du sépulcre de pleurs.

IV

ALPEN FLORA



XLVI

MONTIS STELLA

L'œil étalt dans la tombe et regardait Caïn.
V. H.

Petite fleur éternelle,
Petite étoile en flanelle
Que le pays des chalets
Se taille dans les gilets

De ses vieux pics asthmatiques,
Épiques bien moins qu'étiques,
Dont les os percent la peau
Sous le blanc de leur chapeau ;

J'ai compris par quel mystère
Tu préfères à la terre,
Pâle grain de sénevé,
Les champs blêmes du névé :

Par quelle simple rouerie
Ton étoile s'est fleurie
Anémique tournesol,
Plus près du ciel que du sol.

Ce n'est pas pour qu'une étrange
Anglaise en complet orange,
Aille d'un maigre crayon
Portraiturer ton rayon ;

Ce n'est pas pour que son mâle,
Dès l'aube, pour ton front pâle,
Quitte son sommier Tucker,
Et vête un knickerbocker,

Gravisse la pente abrupte
Où ton albâtre se sculpte,
Et te rapporte, étoilé,
Sur son chapeau vert-voilé.

..

Non, c'est dans un but plus mince
Que le Bon Dieu, ce bon prince,
Te fait pousser dans les nids
Des ouragans infinis.

La Suisse, bonne bourgeoise,
N'allume ta fleur grégeoise
Et ne tisse ton Utrecht
Que dans un but plus direct.

Pourtant l'excursionniste,
Le touriste, l'Alpiniste,
Lui bat un brin le rappel
En portant à son chapel

Le fin cheveu blanc de l'Alpe,
Cet Edelweiss dont il scalpe
Les crânes des pics chenus
Faits à mesure plus nus.

Car, à la fin, on en parle,
On cite un Ernest, un Charle
Qui l'ont touché, qui l'ont vu,
Ce végétal imprévu.

Et ceux qui grimpent à peine
Veulent voir s'il est d'ébène,
Ou de nacre, tatoué :
Ainsi le tour est joué.

Et le perce-neige perce,
Il tombe dans le commerce ;
Ainsi se remplit enfin
Le *propositum* divin :

La fleur arrondit la caisse :
La fleur bat la grosse caisse
Pour le pays immortel
De Lavater et de Tell.



Le voyageur que fascine
Cette insistance assassine
Achète tous les aspects
(Pour qu'on lui laisse la paix !)

De l'Edelweiss : blagues, bourses,
Les uns, grands comme des ourses ;
Les autres, minusculets,
Plumetis, passé, filets.

En coraux, comme en ivoire ;
En nacre, en ébène voire,
Pour qu'à jamais de la fleur
On ignore la couleur.

Edelweiss-bijouteries,
Edelweiss-filouteries,
Boucles d'oreilles, boutons,
Edelweiss sur tous les tons.

Bracelet, collier, épingle ;
De tous les côtés nous cingle,
A grains partout retrouvés,
La grêle de l'Edelweiss.

Edelweiss à crier grâce,
Qui harcèle, qui harasse
Et dont l'éternel décor
Embête — et fait plus encor !

Et moi, par sagesse, étude,
Raison, prudence, habitude,
J'ai pris l'Edelweiss — toujours !
Pour le patron de mon ours. *

* Cette pièce devait servir de préface à mon petit poème sur l'Engadine.

XLVII

CEILLETS ET YEUX

Lorsque vous aurez oublié
Pour une terre plus badine
Le vieux manuscrit replié
Des mémoires de l'Engadine,

Trouvez ici, dans les feuillets
Des réminiscences rouvertes,
Le regard bleu de ses eaux vertes
Et l'œillade de ses œillets.



Les œillets aux feuilles lisses
Sur moi dardent sans égards,
Leurs pétales en coulisses
Et l'odeur de leurs regards.

Et je ne suis guère en garde
Contre le cumul fripon
De cette fleur qui regarde,
Et dont le regard sent bon.



N'oublions pas les œillets roses,
Et souvenons-nous des lacs bleus,
Cela fait les fronts moins frileux,
Cela rend les cœurs moins moroses.

La vie a des jours nébuleux :
Rappelons-nous donc les lacs bleus,
Souvenons-nous des œillets roses ;
Et, sous la tristesse des choses,

Rêvons à des métempsychoses,
Où dans un pays fabuleux,
Nous cueillerons les œillets bleus
Qui poussent au bord des lacs roses.

XLVIII

TINTINNABULA

Ces fruits dont le goût trompe et déplace les sens.
BAUDELAIRE.

Les cloches et les clochettes
Des vaches et des vachettes
Sont comme des fleurs de sons
Dans les prés et les buissons.

Ce sont des roses de cuivre
Qu'à leur musique on peut suivre
Qui sort en pollen subtil
De leur battant pour pistil.

De leur calice sonore
Leur voix pure s'évapore ;
Et, voluptueusement,
L'oreille la va humant,

Comme un parfum mélodiste,
Hybride, trompeur, artiste,
Par la fleur de bruit rendu
Par l'odorat entendu !

Une émanation claire
De romance que l'on flaire,
Un baume que va chantant
Le pistil de leur battant.

Un dictame qu'on écoute,
Perle à perle, goutte à goutte,
Comme un encens soupiré
Et comme un *lied* respiré.

Mon extase vous recueille
Note à note, feuille à feuille,
Bouquets de sonorités,
Aromes ébruités !

XLIX

FLOS ALIGER

Des œillets et des arnicas
Près des torrents aux voix coureuses
Qui, tels que des harmonicas,
Chantent leurs romances vitreuses.

Marguerites, myosotis,
Votre pétale qui se sème
Va dire à ceux qui sont partis :
« *Ne m'oubliez pas !* » — « *je vous aime !* »

Gazons verts et fauves sillons
Où l'on pille à cueillette folle,
Des fleurs pleines de papillons,
Vivant pétale qui s'envole.



Sur les pics les plus défleuris
Le myosotis ose encore
Épanouir son bleu souris
Dont le blanc névé se décore.

Où plus ne parviennent nuls pas,
Où les anges font seuls des sommes,
Il dit son *ne m'oubliez pas*,
Pour qu'ils se souviennent des hommes.



Marguerites, myosotis,
Votre pétale qui se sème
Va dire à ceux qui sont partis :
« *Ne m'oubliez pas!* » — « *je vous aime!* »

Blanc et bleu, leur vol, dans l'azur,
Vers l'Héro gentille ou splendide,
Met son ambassade d'azur
Et son embrassade candide.

Quand vous faites vers nos amours
Ces absences sentimentales,
Les papillons, pour quelques jours,
Viennent suppléer vos pétales.

Posés sur vos cœurs effeuillés,
Myosotis et pâquerettes,
Ils attendent que vous veuillez
Bien rassurer nos amourettes.

Donc, sans que les bons vieux sillons
Se doutent, en rien, de la chose,
S'épanouit des papillons
La substitution éclore.

Et, par les sentiers, je souris,
Lorsque je vois ces fleurs ailées
Que font les papillons fleuris
Quand les fleurs se sont envolées !

L

PHÉNIX

Les filets à papillons
Ont des prétentions lestes ;
D'avance ils disent : « Pillons
Et scarabée, et buprestes. »

Sans aucun autre garant
Qu'un bonnet de gaze verte,
De tout cet essaim errant
Ils préméditent la perte.

Dès que les cieux sont moins noirs,
Aux prés on voit qui pullule,
Leur cortège d'éteignoirs
A souffler la libellule.

Il leur faut tout ce qui luit,
Il leur chaut tout ce qui vibre
Dans l'ivresse qui bruit
De planer et d'être libre :

Papillonnes, papillons,
Damoiseaux et demoiselles...
Ils disent : « Nous ne grillons
Que de leur ravir leurs ailes.

« Ajoutez bête à bon Dieu,
Cigales et sauterelles,
Nous leur demandons fort peu ;
Rien que leur voler leurs ailes.

« Et nous les enfermerons
En de symétriques boîtes
Dans les *nirvanas* en ronds
De beaux paradis d'ouates.

« Cuirasses et corselets
Les antennes, les élytres,
Aux cloches de nos filets
Prestigieux, ont des titres.

« Cirons, mouches et grillons,
Sauterelles et cigales :
De volatiles rayons
Nous nous sentons des fringales. »

Mais la cloche se piqua
Bientôt de n'être posée
Que sur l'humide mica
Des gouttes de la rosée.

On crie encor : « Cerfs-volants,
Buprestes et scarabée ! »
— Mais la cloche aux verts élans,
Sur la fleur seule est tombée.

Et ses retours sont aigris
En ne rapportant du prisme
Qu'à peine quelques cri-cris
Livrés par leur rhumatisme !

LI

ASYLE

Où se cache le papillon
Dans les heures de grande pluie ;
Et par quel miracle s'essuie
Son azur ou son vermillon ?

L'eau tombe à flots pressés et lourds
Appesantissant les pétales
Même des roses de velours
Et les cloches des digitales.

Pauvres papillons affolés
Il n'en doit plus demeurer trace...
— Mais la tempête se harasse,
Et les voilà vite envolés !

LII

ORBI ET HERBÆ

Papillon, le pape des fleurs,
S'en va donner son indulgence
A ces dévotes de couleurs
Dont la plate-bande s'agence.

Papillon, le pape, couvert
De sa plus scintillante chape,
Vole vers l'autel du pré vert
Où la rosée a mis sa nappe.

Là, pousse la sélection
Du plus exquis Généralife
Qui, pour la bénédiction,
Se courbe devant le pontife.

Aussitôt, pour les apaiser,
Plus généreux que son émule,
Aux roses il donne à baiser
Sa patte qui n'a point de mule.

Il bénit le pur chapelet
Des mugnets aux pâles dizaines,
Car ce rosaire blanc lui plait
Par ses Aœ de saveurs saines.

Il se pose sur les cactus,
Les tulipes et les bruyères ;
Car les couleurs sont des vertus
Si les parfums sont des prières.

Et l'azur et le vermillon,
Et la plante grimpante ou grasse
Pour toi sont en état de grâce,
O pape des fleurs, Papillon !

LIII

HIVER INVERSE

Si nombreux sont les papillons
Qui s'envolent de ces bruyères
Qu'ils nous forment des pavillons
Et flottent comme des prières.

Ils semblent des flocons d'en bas
Qui, dans les célestes enceintes,
Vont aller étouffer les pas
Des élus, des saints et des saintes.

Les anges, voyant ces essaims
Qui montent vers le blanc chorège,
Croisent leurs plumes sur leurs seins,
Et se disent entre eux : « Il neige ! »

LIV

VIVUS DIVÆ

LETTRE

Je mets le vol d'un papillon
Vivant, sous l'enveloppe rose ;
J'ajoute un cachet vermillon
Avec l'adresse d'une rose.

Tout cela vous portera-t-il
Quelque peu des choses ailées
Qui, vers vous, de mon cœur subtil
Sont, sous cet aspect, envolées ?

L'insecte vivra-t-il encor
Quand vous ouvrirez la missive ;
Et, dans vos cheveux, son décor
Vous rendra-t-il parfois pensive ?

Sur le papier couleur de feu
Dans la route sempiternelle
Aura-t-il écrit quelque aveu
Avec l'or pensant de son aile ?

Entendez-vous son léger cœur
Battre encore ; et sa petite âme
Exhalée en vos mains, Madame,
Vous cause-t-elle une langueur ?

Et quand sa dépouille mortelle,
Épanouie à votre front,
Embellit votre chapeau rond
Ou votre fanchon de dentelle,

Sa métempsychose d'azur
Promise aux éternités brèves,
Se rouvre-t-elle dans l'air pur
Du bleu paradis de vos rêves ?

LV

INTUS

MADRIGAL

Un papillon éventré
Par des épines moroses
Montra, quand on fut entré
Dans son petit cœur, des roses.

Peut-être que les parfums
Des fleurs aux hantises fortes
Dans nos souvenirs défunts
Refleurissent ces fleurs mortes.

Dans mon grand cœur transpercé
Par des épines sans trêves,
Vous trouverez, ô Circé
Quand on l'ouvrira, vos rêves !

LVI

MAINTIENS

ENVOI DE FLEURS

Les Papillons qui sont las
Se reposent
Aux lilas
Qui sont à périr plus longs
Et s'opposent,
Papillons,
A déchoir sous vos yeux blonds.

Les Lilas, sous vos pailions,
S'embellissent,
Papillons
Qui trop vite êtes moins las...
Et pâlissent
Les lilas
Qui plissent leurs falbalas.

Tels, Papillons et Lilas
Sur qui règnent
Vos rayons,
Quand vos regards en sont las,
Tels hélas !
Tels s'éteignent
Et Lilas et Papillons !

LVII

REGARDS PERDUS

Si quelquefois un rayon bleu
Court sur ce feuillet diaphane,
C'est que j'y fais sécher un peu
Du regard de la gentiane ;

Si la perle d'un ancien pleur
Par cet œil d'azur est couvée,
C'est que j'y fais fondre la fleur
Des neiges d'antan, retrouvée.

∴

Plus qu'en apercevant sur le sol un saphir
Se réjouit celui qui voit la gentiane
Sous les cils du gazon, comme un œil de Diane ;
Avec, en sa prunelle, une perle d'Ophir,
Un pleur de la rosée où boit le vert Asfir.



Les gentilles gentianes,
Chastes comme des Dianes,
Se ferment d'un air moqueur
Sitôt qu'on touche à leur cœur.

De loin on voit leurs étoiles,
Dans le pré, briller sans voiles ;
Mais, sitôt qu'on les atteint,
Leur rayonnement s'éteint.

Il faut les laisser dans l'herbe
Darder leur azur superbe .
Si l'on veut jouir un peu
Du regard de leur œil bleu.

Ainsi l'illusion brève,
L'espoir, le désir, le rêve.
Gentianes de l'esprit,
Périssent dès qu'on les prit.



Petites étoiles bleues,
Gentianes, mes amies,
Je ferais bien mille lieues
Pour vous trouver endormies

Dans les vivants cils de l'herbe,
Paupière verte qui couvre
L'azur du regard superbe
De votre œil pur qui s'entr'ouvre.



La gentiane est un œil bleu
Dont la prunelle dévoilée
Dans l'herbe verte met un peu
D'adoration étoilée ;

Et plus d'un touriste a péri
En des excursions fatales,
Pour cueillir ce regard fleuri
Sous les clins d'yeux de ses pétales.



O bleus pers et bleus purs,
Chrysoprases, azurs !

Le bleu des gentianes
Sur le bleu pers des lacs
Me prend dans les lianes
D'un subtil entrelacs.

Et, des heures, je reste
Devant les camaïeux
De ce duel céleste
Qui triomphe des cieux.

O pers et purs périls,
Turquoises et bérils !

∴

Le bleu du bleuet n'est qu'un bleu sinistre,
Le bleu de l'azur n'est qu'un bleu céleste
Près de ton bleu dur comme un son de sistre,
Gentiane, fleur-étoile-bupreste !

LVIII

VOLITATION ANGÉLIQUE

Pour recueillir les sanglots purs,
Lorsque les Anges des azurs
S'en viennent sur la Terre vile,
Il leur faut, pour poser leurs pieds,
Des territoires expiés,
Loin des bassesses de la ville.

Ils descendent sur un sommet
Où, cette nuit-là, le ciel met
Une couche de neige fine
Qui tisse un candide tapis
Où de leurs plumes de lapis
S'arrête la halte divine.

Et la gentiane aux yeux bleus
Qu'au lendemain nos doigts frileux
S'en vont récolter avec zèles,
Est le plumage refléuri
Qu'en s'enfuyant le vol chéri
A laissé tombé de ses ailes !

LIX

FLEUR SUPRÊME

Lorsque nous eûmes dépassé
De notre pas jamais lassé
La région où les fleurs croissent,
Pour les pâles sommets neigeux
Où les ouragans sont chez eux
Et dans les tempêtes croassent ;

Plus de gentiane aux yeux bleus,
Plus aucuns Edelweiss frileux,
Rien que de la neige pure et fine...
Si fraîche, que, sans défaillir,
Vous avez dit ; “ j’en veux *cueillir*...”
— Fleur virginale, fleur divine !

Vous en prites dans votre main ;
Mais la rose sans lendemain
Près du flocon est surannée,
Dont la candeur qui m’éblouit,
Comme un lis qui s’évanouit,
En s’évaporant, s’est fanée !

JEU FLORAL V



à M. Octave MIRBEAU.

JEU FLORAL V

LX

MIRABILIA

Res mirabilis.
ANTIENNE.

Une chose admirable, est-ce pas Mirabeau,
Le colosse soufflant du feu par la narine,
Dompté par une fleur d'azur ou purpurine,
Et qu'il n'a même pas, hélas ! sur son tombeau !

Mirabeau travaillant assisté de fleurettes ;
Ce Polyphème épris de ces Galatées ;
De ses fauves amours, entre ces amourettes,
Se reposant, parmi l'aster, les althéas.

L'orateur monstrueux qui ne pouvait produire
Ses mots tonitruants, ses discours orageux,
Qu'à la condition, près de lui, de voir luire
Le calice embaumé, le pétale neigeux.

En apprêtant à boire un calice de lie
Aux christs désabusés du calvaire royal,
Il lui fallait l'aveu de la rose jolie
Et le conseil du lis au pur parler loyal.

La rose disait : " sang ! " — et le lis criait : " grâce ! "
D'où l'hésitation incessante, ô tribun !
La lutte sous laquelle un géant se harasse,
Empêchant à jamais son visage d'être un.

Tel il meurt, d'hésitante et farouche souffrance,
Se rêvant couronné de rose, où se mêla
Le respect du beau lis, Lys d'Autriche et de France,
Le Lys majestueux dont la tête roula...
La fleur décapitée — et d'où le sang coula !

LXI

TAPISSERIE

L'action de lever le bras, en temps égaux,
berçait ma pensée, et communiquait à mon
âme où grondait l'orage, la paix du flux et
du reflux, en réglant ainsi ses émotions.
Chaque point avait la confidence de mes
secrets, comprenez-vous ?

LE LYS DANS LA VALLÉE.

Ils ont dit leur secret les sphynx de ta bergère,*
Leur secret de douleurs ;
O Marie-Antoinette, il pleut, reine bergère,
Il pleut, il pleut des pleurs !

Et revoici ton nom évoqué par des choses
Déliçates, toujours ;
Des entrelacs dorés de chiffres et de roses...
Tels préludaient tes jours !

Entre des bibelots d'extase et d'étagère,
De toutes les couleurs...
O Marie-Antoinette, orgueilleuse et légère,
Quand il pleuvait des fleurs !

* En face des meubles de Marie-Antoinette est tendue une vaste tapisserie au bas de laquelle on lit l'inscription suivante : « Tapisserie faite par S. M. Marie-Antoinette, reine de France, et Madame Elisabeth pendant les deux dernières années de leur vie. »

Exposition des Arts de la Femme. — Catalogue.

L'allégorie écrite aux objets qui nous virent,
 Modelés sur nos cœurs,
 Nous expose, à côté, tes destins qui chavirent
 Dans plus que des langueurs.

Près des meubles-bijoux qui figurent ton style :
 Bergère, écran, sofa,
 Quel pleur, qu'une agonie angoisseuse distille,
 Aux laines s'étouffa

De ce tapis fond noir, que des soucis roussissent *
 Et que rosissent mal
 Des roses dont les cœurs en caillots s'apaisissent,
 Et sans rien d'aromal ;

Les étoiles sans feux de l'aster violâtre,
 Désespéré tapis
 Qui semble le rideau du terrible théâtre
 Où tes maux vont au pis.

C'est donc toi qui l'ourdis avec ta sœur, la sainte,
 La noble Élisabeth,
 La toile où, l'an après, de ses cheveux blancs ceinte,
 Ta corolle tombait,

* Il existe encore à Paris, chez M^{lle} Dubuquois, ouvrière en tapisserie, un tapis de pied fait par la reine et par Madame Elisabeth pour la grande pièce de son appartement du rez-de-chaussée des Tulleries. L'Impératrice Joséphine a vu et admiré ce tapis, en ordonnant de le conserver dans l'espoir de le faire parvenir un jour à Madame.

Entre les tristes fleurs du tapis qui se brode
Sur ce fond obscurci ;
De tout ce qui te lèse, et torture et corrode,
Chaque jour plus noirci.

Ils ont dit leur secret les sphynx de ta bergère,
Leur secret gémissant
O Marie-Antoinette, il pleut, reine bergère,
Il pleut ! il pleut du sang !

LXII

LES ÉLISABETH

J'ai dit Élisabeth, la Sainte de Hongrie,
Dont la charité change en rose l'aliment
Qu'elle portait au pauvre, et sur qui se récrie
Son époux qui l'admire et s'exalte en l'aimant.

J'ai dit Élisabeth, la Reine d'Angleterre,
Pleine de parfums forts, que le peintre Espagnol
Zucchero nous peignit, et pleine de mystère,
Sous sa robe fleurie où perche un rossignol.

J'ai dit Élisabeth, la Sœur de Louis Seize,
Brodant son tapis noir où son pleur vient courir,
Et brochant de vertus son âme qui s'apaise
Et consent à sourire, aux veilles de mourir.

Je dis l'Élisabeth, de ces trois reines, reine,
Celle par qui nos maux sont toujours adoucis;
Mieux que l'une brillante et, que l'autre, sereine,
Et qui change en rosiers les plus jaunes soucis !

V

ROSATINUM

Vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de rosistes quant au genre, et de *blanc-rosistes*, *jaune-rosistes*, *mousse-rosistes*, etc., quant aux espèces.

FOURIER.

LXIII

HONGRIE

CANTIQUE

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses,
DESBORDES-VALMORE.

Écoutez cet oracle :
Quand la fleur du miracle
De son manteau tombait,
Élisabeth

Pria : « que leur cinname
Embaume un jour une âme
Qu'ainsi qu'un beau chaînon
Ceindra mon nom. »

Vœu divin qui recrée
Toute une roseraie
Qui, dans votre bonté,
A remonté !



Le *Miracle des Roses*,
C'est vous qui l'avez fait.
En de suaves choses
Vous changez, en effet,
De douloureuses causes
C'est vous qui l'avez fait,
Le miracle des roses !

Le miracle des roses
C'est vous qui le ferez
Quand vous refleurirez
Dans les métamorphoses
Des arbustes sacrés :
C'est vous qui le ferez
Le miracle des roses !

Le miracle des roses
Vous le faites : c'est Vous,
D'où s'effeuillent vers nous
Les gestes et les poses
Qui mettent à genoux.
Le miracle des roses,
Vous le faites, c'est Vous !

LXIV

UTILE DULCI

On raconte que M. Gladstone répondait à des propriétaires anglais qui venaient se plaindre de la concurrence des blés d'Amérique : « Faites des roses. Les Américains ne vous enverront pas de roses. »

La rose est une fleur d'usage ;
 Donc, peu sage
 Qui s'en sert comme d'ornement ;
 Il en faut avoir des réserves,
 Roses esclaves, roses servies
 Qu'on effeuille dans le moment.

Il est juste qu'on en répande
 Une bande
 Sous les pas du prêtre offrant Dieu...
 Il en faut pour rougir les dalles,
 Étouffer le bruit des sandales,
 Parfumer le parvis d'un lieu.

Pour en faire des confitures,
 Des voitures
 Pleines ! — pleins aussi des bateaux,
 Pour en joncher une rivière
 Propre au bain d'un roi de Bavière
 Quelconque, au fond de ses châteaux !

Des cosmétiques, des essences,
Renaissances
Du Chef-des-odeurs d'Hamilcar ;
Mais, pour les jupes ou coiffures,
N'en déplaise aux vieilles gravures,
Foin et fi de ces roses ! car

Un arum, même sans arome,
Au cœur chrome,
Un iris, même sans souris,
Même une inodore tulipe
Vaut mieux, même qu'à Pausilippe,
Rosa-Rose, Flore-Chloris !

à *Mademoiselle BARTET*

LXV

SUB ROSÂ

Et, sur son front levé vers la céleste voûte,
L'homme sentit pleuvoir une première goutte.

LAMARTINE.

O sourire des invités d'Elagabale,
Sous le premier pétale, en rutilante pluie
Qui tombe du plafond, et qu'un baiser essuie
Sur l'épaule ou le front du convive qui balle !

« Un pétale... deux... trois... c'est charmant ! un encore !
Quatre, c'est ravissant, c'est divin, c'est suave,
Cette averse de rose embaumant, qui décore...
Honneur au Maître aimé qui ne veut rien de grave !

« Amour au Prêtre élu qui bannit le morose !
C'est merveilleux, manger, danser sous une ondée
De caresses de fleur, et d'essence de rose
Toute vivante, et par nul toucher corrodée !

« Mais à quoi bon souper encore ?... tous les vases
S'emplissent de l'exquis mets des gouttes fleuries...
Mais à quoi bon danser, les chairs, presque meurtries
De cette chute lente et trop pleine d'extases ?

« Dormons plutôt, étendons-nous aux couches molles
 Que font les flocons roux de la neige d'arome...
 Dormons... » — Tout alentour dorment les bruits de Rome!
 Comme une abeille sans susurrement, les fols*

Pétales viennent, vont, tombent, pleuvent, se posent...
 A peine un convié se distingue au travers ;
 Les airs les plus ridés, bon gré mal gré, se rosent,
 Tout juste l'on entend bourdonner quelques vers.

Les urnes et les plats, les places et la table
 Se déforment, s'ensevelissent... c'est affreux
 Et c'est délicieux, caressant, redoutable,
 Déluge lent, silencieux et langoureux.

Car les pétales, seuls, tombent, les cœurs demeurent,
 On ne sait où... peut-être où les cœurs de tyrans
 Veillent à préparer comment les sujets meurent
 En tels supplices neufs, aromatiques, grands !

« Maître ! Prince ! Seigneur ! assez ! » — les cris s'étouffent.
 « C'est charmant ! c'est exquis ! c'est divin ! mais assez ! »
 Quelques bouffons encor, aux tricliniums, pouffent ;
 Mais les gestes ramant, épars, sont convulsés.

Le Maître, le Seigneur, le Prince, l'Empereur
 A disparu ; seuls, au-dessus du flot des roses,
 Surnagent les rictus couronnés des Eros
 A demi suffoqués sous le monstrueux leurre.

* A partir de cette rime, il est aisé de suivre par quelle graduelle décroissance de sonorités une harmonie imitative a été tentée.

La peur, la peur hideuse écarquillant les cils,
Dans un sanglot hérissé un visage imbécile ;
Ta guirlande de rose, ô danseuse, rejoint
Cette guirlande immense et dont le sol est oint.

Et la neige odorante, et toujours, et toujours
Tombe, tombe, à milliers, millions, milliards
De pétales, où des paupières d'yeux hagards
Se confondent, sous l'avalanche de velours.

Et toujours ! et toujours ! et lourds, et gourds, et sourds
Coulent les pleurs des fleurs ; et, des nuits, et, des jours ;
Les intervalles près des voûtes se font courts,
Enlinceulés, les longs baisers, brèves amours !

Et ce ne sont plus que de parfumés remous
Ondés de tons carnés, cernés de carmins doux,
Comme de menus cœurs, comme à tout petits coups
Recouvrant des cœurs morts et des cadavres mous...

LXVI

MOGHOL

Un jour que Nourdjihan recevait Djihânguyr,
Entre mille moyens cherchés de l'alanguir.
On vit dans ses jardins un canal d'eau de rose.
L'Empereur y voguant aperçut une chose
Errante à sa surface, agrégat enbrumé
Qui, porté sur la rive, apparut parfumé
Plus que pas une odeur dans l'Inde, alors, connue.
Le sérail, pour le voir et respirer, afflue.
— L'art depuis l'extraya des roses de Kashmyr,
De Chyraz, de Kerman : on le voit s'affermir
Et se coaguler en huileuses essences
Au-dessus du *gulâb* qu'on expose aux présences
Des fraîcheurs de la nuit, sous le chant du bulbul...
— C'est l'essence de rose, et l'exquis *a'ther gul* !

LXVII

On a de la peine à s'imaginer que Robespierre
ait été un enfant porté par sa bonne, à qui sa
mère ait souri et dont on ait dit : « Le beau
petit garçon ! »

VIGNY.

O Robespierre, lauréat des *Rosati*,
L'Académie offrant pour son prix une rose !
Le vieux portrait qui le présente en cette pose,
Une rose à la main, n'a pâli, ni pâti.

Et quand le Dragon Roux se fût mordu la queue,
Quand tous se sont à la fin entredévorerés,
Quand Maximilien et Saint-Just abhorrés
Ont vu venir leur tour... lors, sous l'étoffe bleue
De son habit couleur du ciel, le Jacobin
Perfide (tel Marat, naguère, dans son bain,
Dont Charlotte lui fait presque une apothéose ;)
Lui, dans son bain de sang où rit l'ancienne rose,
De l'Océan de sang qu'il verse et regarda,
Meurt du coup dégoûtant du gendarme Merda !

LXVIII

RHODANTE

Heureuse la coupe où nage ta feuille !
LECONTE DE LISLE.

Clémence Isaure fit des legs considérables
Pour que l'on inondât de roses, son tombeau ;
Maria Médici les tint pour exécrables ;
Un Guise se pâmail d'en voir une au chapeau.

Saint Pierre, à Charlemagne, offre un drapeau de roses ;
Elagabal emplît d'eau de rose un vivier ;
Plusieurs hommes sont morts ou devenus moroses,
O suave parfum, pour t'oser défier !

On vit le lac Lucrin, aux fêtes de Baïes,
Couvert de roses ; et Sénèque s'insurgeait
Pour ces inventions des stoïques haïes ;
Tertullien ensuite écrit sur le sujet.

Antiochus, Verrès, Théorius, Antoine
Jugent la rose belle aux biens et bonne aux maux ;
Saladin en fait luire aux murs de calcédoine
Du temple ; et ce parfum charge cinq cents chameaux.

Lorsque l'enfant Ronsard allait vers son baptême
Sa nourrice le fit choir sur de telles fleurs ;
La femme qui portait l'eau de roses, doux chrême,
L'en baptisa d'avance en harmoniques pleurs.

Le poète, plus tard, reçoit d'une Marie
Un rosier en argent qui vaut deux mille écus ;
Mais ces flores, selon Clément d'Alexandrie,
Ne vont pas aux chrétiens, par l'épine vaincus.

Le Moyen Age écrit ton Roman, ô fleur-astre !
Auprès de Jean de Meung, Guillaume de Lorris ;
Contre celle d'York, la maison de Lancastre
Soutient la guerre des deux étendards fleuris.

Les Nancéiens dressaient pour Marie-Antoinette,
De passage en leur ville, allant vers le Dauphin,
Un lit semé de rose — ô vision trop nette
Du lit semé de ronce apprêté sur la fin !

L'ange tend une rose à Sainte Dorothee,
Harpocrate en reçoit une, de Cupidon ;
La dépouille d'Hector, de roses fut frottée ;
C'est la fleur du silence et le plus noble don.

Abdulkadri, voulant habiter Babylone,
Les anciens du pays, afin de lui laisser
Comprendre que leur sol de poètes foisonne
Et qu'il s'en retournât, sans pourtant se blesser,

Lui portent une coupe où jusqu'aux bords s'étale
L'onde... alors il y pose, et sans renverser rien,
D'une rose effeuillée, un délicat pétale,
Pour montrer que toujours un poète est un bien.

à la Comtesse J. de M.

LXIX

BERCEUSE ROSE

Rose, Rosine, Roseline,
Rosalinda,
Ma Muse fuyant la colline
Qui la guinda,
Sur sa lyre mi-mandoline
Elle inclina
Sa caresse la plus câline,
Pour vous chanter, enfant féline,
Roselina.

Roseline, Rose, Rosine,
Roselina,
Ma Muse que ton nom fascine
Le déclina ;
Tes yeux sont comme une piscine
Où se posa
L'azur des cieux, où se dessine
Comme un mirage de glycine,
Rose, Rosa.

Rosina, Rosine, Rosette,
 Rose, Rosa,
 Ma lyre, pour vous, en musette
 Se déguisa ;
 Je célèbre votre fossette,
 Vos cils de miel,
 Vos cheveux d'or et leur rosette,
 Vos lèvres qui font la causette
 Avec le ciel.

Roseline, Roselinette,
 Rosinetta,
 Votre âme, cette source nette,
 Ne refléta
 Que des vols de bergeronnette
 D'anges vermeils
 Qui, sur votre barcelonnette,
 Vont jouant de la clarinette
 Dans vos sommeils.

ENVOI

Rose, Rosette, Rosalinde
 Et Rosina,
 Tel, mon vers, au versant du Pinde,
 Vous dessina ;
 Et, sous votre œil jamais morose
 Que le seul pleur
 De la pure rosée arrose,
 J'ai décliné *Rosa, la Rose,*
 Pour vous, ô Fleur !

à LA MÊME.

LXX

PIRATERIE

Mademoiselle Roseline
A des robes de mousseline
Et des souliers de vernis bleu ;
Car elle est vouée à la Vierge ;
Son petit corps blanc est le cierge
Dont ses cheveux d'or sont le feu.

Mademoiselle Roseline,
Plus sérieuse que câline,
Hors du salon, en tapinois
Se glisse, s'étant décidée
A s'embarquer pour la Chaldée
Ou quelque rivage chinois.

Sur le tapis, mer vraiment rouge,
D'abord, elle oscille, elle bouge
Comme un brick encore amarré ;
Puis elle cingle, à quatre pattes,
Vers le pays des aromates
Ou de la reine Pomaré.

Elle navigue à perdre haleine :
Plus rien que la laine... la laine...
La laine rouge du tapis...
— Peut-être que la nostalgie
Du parquet, sur l'onde rougie,
La prend... elle est si loin !.. tant pis !

Elle s'évertue, elle vogue,
Caravelle, yole, pirogue ;
Ses pompons semblent des haubans ;
On la cherche : elle est à Golconde !
Car elle file à la seconde,
Pour le moins, vingt nœuds, de rubans !

Elle voyage à pleines voiles ;
Le vent s'engouffre dans les toiles
De ses volants tournés en rond ;
Le bord bleu du tapis s'efface...
Tout ce rêve est sur cette face,
Et tout ce désir, sous ce front,

D'atterrir, conquête adorée,
Près de cette chaise dorée
Qui semble une Terre de Feu ;
D'être le Colomb chimérique
De cette nouvelle Amérique,
Et d'y poser son soulier bleu !

Vers ces alléchantes amorces
Elle approche : les jambes torses
Des meubles font des archipels ;
— Mais, là-bas, on se préoccupe ;
On hèle la petite jupe
Qui ne répond pas aux appels.

Elle mouille en la crique étroite,
Jette l'ancre, puis se tient coite ;
Elle voudrait qu'on l'oubliât !
Malgré quelque peur de ses œuvres
Pourtant, car les glands, ces pieuvres,
Frôlent ce petit Gilliatt.

Sous les franges, cette liane,
Comme en les pots de Morgiane
Sont les voleurs d'Ali-Baba,
L'enfant se tient, peureuse et gaie...
— Mais, c'en est fait ! elle est traquée
Par sa maman, et son papa !

LXXI

VERBERA VERBI

Des ressouvenirs longs d'antiques poésies
Pieusement volés à leurs gardes moisies
Flottent en ma mémoire, et je sais de doux vers
Que, sous leurs vieux vélin, j'ai disputés aux vers.
Un distique exhumé dont le rythme martèle
Mon cerveau piétiné, languissant et fidèle ;
Un dactyle tombé, tel qu'une fleur aux flots,
Un spondée aux deux sons, comme deux lèvres, clos,
Par qui, sans cesse, en moi, parfument et résonne
Le *baiser* de Second et les *roses* d'Ausone !

LXXII

SEPTIÈME BAISER DE SECOND

Cent fois cent baisers,
Jamais apaisés,
Et mille fois mille !
Autant que de sel
Aux mers de Sicile
Et d'astres au ciel,
A tes pourpres joues,
A tes rouges moues,
A tes yeux parleurs
Je les porte en fleurs !

Mais, belle Nèere,
Quand ma lèvre adhère
A ton rose teint,
A tes roses lèvres,
A tes yeux de fièvres,
Mon regard n'atteint
Plus tes claires joues,
Tes yeux, ni tes moues....

Mon étreinte éteint
Ton ris qui disperse
(Comme Phœbus perce
Un nuage épais,
Et luit sur le monde
En sa course blonde
Par l'éther en paix)
Les pleurs de ma flamme,
Les soucis de l'âme.
Les soupirs rênés !

Quels combats sont nés
Des yeux à la bouche ?
Qui, près de ta couche,
Fût-ce l'un des dieux !
Puis-je voir qui t'aime,
Si ma lèvre même
Déteste mes yeux ?

LXXIII

PAPIER DE RIZ

ESTAMPE JAPONAISE

Trente-deux poissons d'argent
Sur un pétale de rose ;
C'est une nombreuse gent
Pour une petite chose.

Un appât qui n'a pour soi
Que l'arome ou la lumière
N'éveille pas tel émoi
Dans la foule coutumière.

Tant de monde dérangé
Par une fleur qui déferle.,.
Les bêtes ont bien changé
Depuis le coq et la perle !

LXXIV

Oh ! les viviers, au clair de lune,
Pleins des rêves de la nuit brune,
Avec la gent
D'argent
Nageant
Dans un songe de vif-argent.

J'y vois serpenter des lamproies
Qui semblent attendre leurs proies...

Entre la gent
D'argent
Nageant
Dans un crépuscule changeant.

Voici le crustacé baroque
Dont le test rugueux s'entre-choque...

Je vois la gent
D'argent
Nageant
Parmi le mirage bougeant.

Voici la fleur des coquillages
Aux arcenciels maquillages...

Je vois la gent
D'argent
Nageant,
S'arrangeant et se dérangeant.

L'irisation des nacures,
Les burgaus pleins de bigarrures...

J'y vois la gent
D'argent
Nageant,
S'érigeant et se dirigeant.

Les coraux et le madrépore,
Flore dont rien ne s'évapore...

J'y vois la gent
D'argent
Nageant,
S'étageant et se partageant.

Voici les presles et les algues
Qui s'éplorent parmi les vagues...

J'y vois la gent
D'argent
Nageant
Immobile, ici ; là, bougeant.

Voici les algues et les presles
Luttant d'arborescences frêles...

J'y vois la gent
D'argent
Nageant
Et s'azurant, et s'orangeant.

Les nymphœas de ces nymphées
Nénuphars, nélumbòs, sont fées....

J'y vois la gent
D'argent
Nageant,
Sous un saule au pleur affligeant.

Voici la massive tortue
Qui, sous sa maison, s'évertue...

Je vois la gent
D'argent
Nageant
S'engageant et se dégageant.

Voici toute la gent squammeuse,
Sous l'onde jamais écumeuse...

Je vois la gent
D'argent
Nageant
S'agrégeant, se désagrégeant.

Voici les antiques murènes
Qu'on nourrit d'esclaves, ces reines...

Je vois la gent
D'argent
Nageant
Dans un va-et-vient indulgent.

Et je vois la Lune elle-même
Projetant comme un poisson blême
Entre la gent
D'argent
Nageant,
De ses nuages émergeant,
Qui vont comme d'eau l'aspergeant,
Carpe d'or et de vif-argent !

LXXV

UNE PETITE FLEUR
DE SAINT FRANÇOIS

Fatigué de prêcher en vain aux hérétiques
Saint Antoine, une fois, s'adressait aux poissons :
« Poissons de l'océan, écoutez mes cantiques
Si ces cœurs endurcis ont repoussé leurs sons. »

A ces mots, les poissons accoururent en foule,
La tête hors de l'eau, vers le prédicateur
Tournés paisiblement, pacifiant leur houle,
Les plus menus devant, chacun à sa hauteur.

Quand ils furent rangés : « Poissons, mes petits frères,
Articula le Saint d'un accent solennel,
Bénissez le Seigneur qui, selon vos contraires,
Vous dispensa l'eau douce, ou vous mêla le sel.

« C'est lui qui vous ouvrit d'innombrables retraites
Où vous réfugier à l'heure des autans,
Et vous offrit ces eaux limpides et secrètes
Où vous vivez, où vous rêvez, clairs habitants !

« Vous qu'il excepta, seuls, des tourments du déluge
Par qui tout périssait, vous sauvant au milieu ;
Vous en lesquels Jonas rencontrait un refuge ;
Vous qui fûtes le cens et l'aliment d'un Dieu !

« Car c'est miracle, ouïr la divine parole,
Animaux sans raison, quand l'homme y fut rétif!.. »
— Sans cesse allait s'élargissant la banderole
De l'écouteur d'argent, toujours plus attentif.

A tel point que, touchés enfin, les hérétiques
S'agenouillaient au pied de l'orateur béni
Qui put congédier les poissons extatiques
Et séjourner encore un peu dans Rimini.

à *Georges RODENBACH.*

LXXVI

COLLABORATION

J'ai laissé s'envoler des feuilles de mon rêve
 Qui s'étaient faites vers...
Qu'une divinité flottante les enlève.
 Les biffe ou les achève,
 Ou griffonne au revers.

Ou bien qu'un Sylphe ailé les dédie à son Elfe :
 A Gibeline, Guelfe ;
Montaigu, Capulet dont en l'air, quand il siffle,
J'entends claquer au vol la si petite giffle.

Juliette, Roméo dont le frère Laurent
 A la folle liqueur
 N'est qu'un ciron errant ,
Car la rose est théâtre encor beaucoup trop grand
Pour l'acte du tombeau qui se joue en son cœur.

Et je serai très fier de contribuer, certe,
 A cette humble reprise
De Shakspeare, joué dans une rose verte,
Par les vers envolés que m'a volés la brise.

LXXVII

SPINÆ

Nous voyons, chaque jour, se passer sous nos yeux des choses extraordinaires, sans y prendre aucun intérêt; mais nous aimons à entendre raconter des faits obscurs qui sont déjà loin de nous.

CHATEAUBRIAND.

Triste Impératrice Eugénie
 Qu'autre part j'aurai définie,
 Mais qu'aujourd'hui je veux pleurer,
 Retournée en ce Saint-Cloud même
 Qui pâlit de la voir si blême
 Et qu'elle revient effleurer

Comme un revenant, un fantôme
 D'apparition, un atome
 De spectre, un peu de vision;
 Un caractère de Shakspeare,
 Oublié, qui plus ne respire
 A force d'indécision.

Plein de roses, l'été, le chante
 Le Poète — à présent le hante
 La ronce, l'épine à foison...,
 Plein de ronces, l'hiver! lui crie
 La corde d'airain et, meurtrie,
 Tu glanes la dure moisson.

La moisson des souvenirs roses
Que la mort a rendus moroses
Et que la mémoire refait,
Un instant, s'empourprer encore
Avant que tout ce qui décore
Ce désordre, ait fui tout à fait.

Hâte-toi, la minute est mûre !
On entend déjà le murmure
Du froid commissaire-priseur ;
Viens vite humer le calice,
Suprême horreur, dernier délice
De l'ancien souvenir berceur,

Saint-Cloud se plaint qu'on lui retire
Sa ruine, car elle attire,
Tous les ans, bien des étrangers ;
Quelques-uns s'y glissent par fraude
Et certaine autre veuve y rôde
Qui ne s'en tire sans danger.

Qu'on ajoute plutôt des ombres
Pour donner, entre les décombres,
L'illusion d'un revenant,
Par ces chambres où plus ne bouffe,
En fait de robes, que la touffe
D'un arbre éclos là maintenant.

De mornes conciliabules
Comme de gardes somnambules,
Courtisans métamorphosés,
Tel, en chêne, tel, en érable,
Au cœur, aujourd'hui, plus durable,
Aux moins insincères baisers.

Nul revenant. La revenante,
La voici, c'est Elle, étonnante
Illusion du clair passé !
Elle, pâle, décolorée,
Belle, décemment éplorée,
L'Impératrice au pas lassé.

Elle reparcourt galeries
Et salons et, des Tuileries,
S'en vient à son palais d'été ;
Belle-au-bois-dormant réveillée,
Durant vingt ans ensommeillée,
Qui rentre au palais enchanté.

Que tes Dames sont transformées,
En saules, en trembles, charmées
Par le magicien Malheur !
L'une pleure ses larmes vertes
Et l'autre, au penser de nos pertes,
Tremble d'une ancienne douleur.

Et ces arbustes la saluent...
Et des souvenirs qui la tuent,
Sans vouloir la laisser mourir,
Accourent, abondent, affluent,
Caressent, reprochent et huent,
Et font sourire, et font souffrir.

Entre ces disputes des arbres
Et l'attendrissement des marbres,
Sous le ciel ouvert des plafonds,
Elle arrive, infinie angoisse !
A l'enclos où son cœur se froisse
De ses frissons les plus profonds.

Jardinet où jouait le Prince,
Napoléon Quatre qu'évince,
Ainsi que Napoléon Deux,
La Mort, qui biffe certain nombre
Et fait naître un chiffre pair sombre
Sous un chiffre impair lumineux.

Voiei les massifs minuscules,
Les bassinets, les édicules
Appropriés aux menus pas ;
Tout cela, déformé, s'étire...
L'arbre a grandi, l'on ne sait dire
Ce qu'il semble dire tout bas.

Celui-ci, l'enfant l'a lui-même
Planté ! Cet autre est ce qu'on sème
De la desserte d'un goûter ;
Un noyau de pêche, qui pousse
Et donne des fruits, quand la douce
Main n'est plus là, pour récolter.

Alors, c'en est trop ! l'Exilée,
Revenue, âme désolée,
Veuve d'époux, vide d'enfant,
Main sans sceptre, front sans couronne,
Devant tout ce qui l'environne
Du clair lointain, cœur qui se fend !

Ayant expié toute faute,
Refait elle-même son hôte
Que ne reçoivent que des glas ;
L'âme pleine de funérailles,
Pleines de honte, les entrailles,
La chair pleine de coutelas,

Succombe, Mère Dououreuse
Dont le Stabat ici se creuse,
O Mater unigeniti !
Elle tombe dans les épines,
Et les douleurs qui sont divines
Oignent son front appesanti.

Son front où se croisaient les chrêmes
Et s'étoilaient les diadèmes,
Mais mieux couronné, cette fois ;
Couronné d'épines plus dures
Puisque ce furent les mains pures
D'un fils mort qui taillaient leur bois !

Alors, par un miracle étrange,
Elle se lève, se dérange
Pour quitter le calvaire obscur ;
Mais le rosier qui l'avoisine
L'étreint, l'enserme, l'assassine
D'un baiser caressant et dur.

Une branche comme un bras frêle
Et puissant la saisit, sur elle
Se pose et veut la retenir ;
Elle se débat... la couronne
Des rouges piquants l'environne
Et la contraint à revenir.

Mystérieux détail spirite,
Secrètes lois, arcane rite,
Quelle main fut dans ces rameaux ;
Quelle ardeur fut dans cette étreinte,
Quel sacre fut dans cette empreinte,
Dans ce chuchotement, quels mots ?

Silence ! où le penser s'achève,
La divination du rêve
Commence, et cette Mère est là :
Quelle Mère ! quelle madone !
A qui le Sol enfin pardonne
Sous les épines que voilà !

LXXVIII

Les roses sont au pied de la Vierge Marie :
Lourdes l'a bien prouvé, Bernadette l'a vu ;
Deux de ces blanches fleurs que le séraphin trie,
Éclosent à l'orteil de leur candeur pourvu.

Marie est la Cypris de notre foi chrétienne,
Soit dit sans nul blasphème abhorré par mon cœur !
Une pure Cypris qui transforme en antienne
Les chants voluptueux de l'ancienne langueur.

Une sainte Cypris, catholique et divine,
Qui veille au sage hymen, garde les bons époux ;
En qui le Ciel voulut que l'influence fine
De la femme eut le droit de nous mettre à genoux.

Et, comme se pâlit, en s'épurant, la grâce
De l'Astarté qu'avant la Vierge l'on pria,
Les roses roses de jadis, sur cette trace
Nouvelle, sont d'argent aux pieds de Maria.

à la Comtesse POTOCKA,
née Pignatelli.

LXXIX

EFFEUILLAIION

Le pétale de rose est en forme de cœur.
Aux Fêtes-Dieu, le geste de l'enfant de chœur
Le disperse au devant des processions lentes,
Sous l'encens floconneux, près des cires croulantes,
Sur le chemin ouaté d'une moite langueur.

Procession ! mot d'or, qui brûla notre enfance
Au feu retentissant des encensoirs sacrés ;
L'officiant, en chape, au seuil du dais s'avance,
Et sous l'écharpe blanche aux plissements nacrés.

L'écharpe interposée entre la main du prêtre,
Pourtant bénie, et le métal de l'ostensoir...
Procession ! ton nom seul fait réapparaître
L'image du cortège allant au reposoir.

Les seuils se sont voilés de draps en bise toile
Où mainte fleur s'épingle avec un air penché ;
Le feu de chaque cierge au loin semble une étoile
Près du Saint-Sacrement, soleil demi-caché.

Qu'importe un bruit de bugle, un son d'ophicléide ?
 La transposition angélique fut là
 Pour les porter à Dieu dans un accord fluide,
 Tels qu'aujourd'hui le souvenir me les mêla

Dans la mémoire lente et processionnelle
 D'un cérémonial où mon âme à genoux,
 Sur les pas du lointain défilé qui s'annelle,
 Veut effeuiller les cœurs de femmes les plus doux.

∴

O cœur de Sainte Flore et cœur de Sainte Agathe !
 — Le pétale de rose est en forme de cœur...
 Fleur de virginité, martyre délicate
 Dont le sang qui s'effeuille est fleur, flamme et liqueur.

La vertu du martyr a l'odeur d'une rose ;
 La mère s'y défeuille au pétale des siens :
 Justin, Julien, Stactée, ô fils de Symphorose !
 Eugène, Primitif, Nemesius, Crescens,

O cœur de Sainte Ursule aux virginaux refuges !
 Sur le panneau votif, sous le toit émaillé,
 Memling a décoré ta chasse d'or dans Bruges,
 Cœur onze mille fois pour la Vierge effeuillé !

Cœur de Sainte Marie et de Sainte Monique,
La Mère de Jésus, la Mère d'Augustin.
O cœur de Madeleine et cœur de Véronique,
Calvaire aux pleurs de sang, pleurs de nard, au festin !

Cœur de Sainte Cécile et cœur de Sainte Hélène,
— Le pétale de rose est un cœur respiré...
Le bois vrai de la Croix garde encor une haleine
Du Seigneur — et le bois de l'orgue a soupiré.

Cœur de Sainte Colette et Sainte Geneviève,
— La rose éclore aux champs a plus suave odeur...
Cœur de Sainte Macrine et Sainte Godeliève,
— Le pétale de rose a rougeur et candeur.

Cœur de Sainte Bathilde et de Sainte Mathilde,
— La rose près du trône a des parfums royaux...
Cœur de Sainte Isabelle et de Sainte Clotilde,
Le pétale de rose est fait de vos joyaux ;

De ces bijoux que vous avez donnés aux hères
Faméliques, lépreux, hideux et pustuleux,
Vous dont la charité, sous le sang de vos haïres,
Vous vaut, au ciel, rubis plus beaux, saphirs plus bleus.

Cœur de Sainte Maranne et cœur de Sainte Cÿre
Que dans leur ermitage aima Théodoret...
Le pétale de rose, en éclosant, désire,
Le cœur, en se fanant, comprend qu'il adorait.

Le pétale de rose et tournoie et rougeoie,
Envolé du manteau de Sainte Élisabeth
Où, quand elle eut caché le pain du pauvre, ô joie !
Ce fut, quand on l'ouvrit, une fleur qui tombait.

O cœurs, effeuillez-vous, et saignez, ô pétale !
La milice céleste est en forme de fleur.
Dante a vu la blancheur de la rose où s'étale
La douceur des élus qu'a faite leur douleur.

O pétales d'amour, passions des calices
Foulés aux pas du prêtre ayant l'hostie aux mains ;
Cœurs de Saintes, germez ! aimez, pétales lisses !
Pleuvez ! pleurez ! flocons fleuris, flocons humains !

Rouges de sang, rouges de feu, rouges de fraise ;
Jet de baumes, par des rythmes d'hymnes phrasé ;
Et quand, de l'encensoir, déperira la braise,
Tu la rallumeras, cœur de Sainte Thérèse,
Dans les élancements de ton zèle embrasé !

LXXX

ROSARIO

Je possède une tapisserie
Qui ne figure qu'un seul rosier,
Roseraie à tout jamais fleurie
Et qu'on dirait peinte par D'Hozier.

Végétal armorial de roses,
Arbre généalogique pur ;
Descendance, ascendance des poses
D'aromales branches, sur mon mur.

Beaucoup moins un rosier qu'un rosaire ;
Une broderie, et que je dis ;
Toile à qui l'on conte sa misère
Et qui déjà mène au paradis.

Doux tapis éclos au cœur d'un cloître
Beau *rosatinum* infinisé,
Et continué, le soir, à l'âtre,
Sous des doigts de nonne, éternisé.

Roses de revers, comme de face,
Roses de trois quarts et de profil;
Rose qui reluit, ou qui s'efface,
Au cours des pensers, au fur du fil.

Tout le clair printemps qui se résorbe
Dans un cœur de vierge offert à Dieu,
Qui sur une étoffe ouvre son orbe
Pour orner le parvis d'un saint lieu.

Toutes les roses que Dominique
Tint des doigts mêmes de Maria,
Cette immarcescible botanique,
Les appareilla, les maria.

Cher treillage à mettre sur la vie,
Clair espalier vers qui recourir,
Que mon âme, auprès, me soit ravie,
Sur ce fond si noble pour mourir !

LXXXI

VITA BREVIS

Hæc viret angusto foliorum tecta galero.
AUSONE.

Tous, ils ont agité ta carrière fragile :
Anacréon, Sapho, Théocrite et Bion ;
Catulle, Horace, Ovide et Properce et Virgile,
Et, sans doute, avant eux, Orphéus, Amphion.

Sanazar, Camoëns, Milton et Métastase,
L'Arioste, Le Tasse, Owen et Guarini ;
Addison et Thompson, Ducis, toute l'extase
D'un Parnasse vieillot, de Bernard à Parny.

Malherbe, qui s'est fait d'un pétale de rose
Le plus sûr de sa gloire ; et Lope de Vega
Que chérit mon aïeul, et dont la muse arrose
Les *sonetos a la rosa* qu'il nous légua.

Tous ils ont déploré le peu de ta durée
Te comparant la femme, *espace d'un matin*.
Plutôt pour exercer une lyre assurée
Que pour s'apitoyer vraiment sur ton destin.

Car chacun savait bien, spirituel poète,
Que la fleur artificielle a le brevet
D'immuabilité, qu'en vain le temps fouette,
Mais que l'ennui de la poussière la revêt.

Puisque le propre de la rose, tout son charme,
Sa grâce, sa raison d'être est de mesurer
Le peu de temps qu'on a d'y goûter une larme...
Et ce serait n'être plus rose que durer !

LXXXII

INFIRMIÈRE

Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore.

LA FONTAINE.

La rose de Noël a l'air religieuse ;
Son pétale est coquille, et cornette, à la fois.
Sur le bord du chemin, à genoux et pieuse,
Elle baisse la tête, elle retient sa voix.

La sœur de Saint Vincent de Paul des plates-bandes,
C'est elle, l'ellébore, au bonnet en fin lin ;
Elle garde les fleurs malades, met des bandes
Aux parterres gelés, au massif orphelin.

Elle penche son front sur l'hôpital de Flore,
Pleine de patenôtre et de moite julep ;
Près d'elle, vingt boutons de nonne vont éclore
Dont le linge est plus blanc qu'un poil de chat d'Alep.

Elle entend le dernier soupir du pétiole ;
A l'humanité même elle offre un rendez-vous,
Sous le ciel de décembre où le vert s'étiôle...
— Et, pour que rien n'y manque, elle purge les fous !

LXXXIII

Ce petit réseau gris de couleur d'amiante,
Rose de Jéricho,
Maillé comme un réseau fin d'Arachné géante,
De souvenir floral n'éveille aucun écho.

De rose, nulle odeur, ni de couleur aucune !
Vous moquez-vous de nous
Pour dénommer ainsi cette brouille brune
D'un nom de Reine-Fleur qui fait mettre à genoux ?

Oui, rose, et bien plus rose encore que la rose,
Pour un menu détail, cependant infini :
Mouillée, elle se rouvre, et de nouveau s'y pose
L'être, jamais terni !

Oui, l'arome lui manque à la fleur sempiternelle,
Son calice, à jamais, de nuance est quitté ;
Et c'est parce qu'elle est laide, insipide et terne
Qu'elle a l'éternité !

JEU FLORAL VI

JEU FLORAL VI

LXXXIV

PARADIS

J'aime encore un Breughel, de soie ou *de velours*,
Que Rubens a parfois gâté de corps balourds,
Mais où, tout autour, vibre une luxuriance
De végétations pleines d'expérience :
Des feuillages savants, diserts et variés,
Corymbes, tiges, jets, doctement mariés ;
Fleurs ayant toutes l'air d'arriver la première,
Iris, tulipe, œillet, rose, rose trémière,
Narcisses, cyclamens, capucines, pavots,
Primevères, tournés, avec des airs dévots,
Vers une Flore grasse, et pour laquelle émerge
La hampe de l'arum ou l'épi de la Vierge.
Anémone, pervenche, hyacinthe, cannas,
Amaryllis et lis, amaranthe, incarnats.
Pots, corbeilles, bouquets, toute une botanique
Dûment extravagante et prudemment cynique,
Débordante avec art, ruisselante avec goût,
Qu'on dirait de le Nôtre assisté par Bécout ;
Mince entre-croisement, lacs de maigres tigelles
Où des insectes vont grim pant comme aux échelles ;

Où de petits oiseaux miniaturisés
Mêlent leurs plumes aux pétales irisés
Près d'un livre entr'ouvert, qu'on peut lire et qui bâille
Non loin d'un singe, d'un lapin ou d'un cobaye.
Réseau de foliole et d'étoile, lacis
Pleins de susurrements enfermés sous glaci ;
Échevèlements fous et cependant malingres
Dus à l'Ingres des fleurs qui fut la fleur des Ingres.

VI

AUTEL DES PARFUMS

« Vous savez qu'en fait d'odeurs je suis fort difficile. Monsieur Mazarin m'a dit, l'autre jour, que ma punition en purgatoire serait d'en respirer de mauvaises et de coucher dans des draps de toile de Hollande. »

ANNE D'AUTRICHE *

* Cinq-Mars (Vigny).

LXXXV

HAMILCAR

Des Mercenaires tout lui redit les dégâts :
On lui fait tort de trois capsules de psagas ;
Il voudrait se venger, tordre, broyer ou battre !
L'électrum est intact et, pur, le malobathre ;
Les bésoars sont pleins , mais le baume est fraudé.
Une peau de lamat, dans l'odeur corrodé,
Traîne entre des parfums, fioles, cassolettes,
Myrobalon, safran, bdellium, violettes,
Poudre, racine et gomme, à cuve comble, au ras
Des jarres de senteurs débordantes de choses,
Brins de filipendule et pétales de roses,
Que tempère l'ardeur d'un trépied de styrax.
Le rouleau de métopion, les gestes graves
Avec lesquels le Chef de ses odeurs suaves
Le lui tend, rien ne plait au Suffète surpris,
Qu'en vain l'esclave baigne avec le baccaris.

LXXXVI

Orphée a dit les noms du parfum dont s'amuse
 Chaque dieu : l'*Encens* pour Diké, Mnémosyné,
 Héraklès, Ouranos, Hélios et la Muse,
 Zeus, la Mère des dieux et Dikaïosuné ;

Herméias, les Titans, Arès et les Kourètes,
 Et les Mers. — Le *Styrax* est pour Hippa, pour Zeus,
 Hermès et Déméter, les Kharites secrètes,
 Protyraia, Kronos, Dionysos, Proteus.

Les *Aromates* vont, de la Nature, aux Astres,
 Vers Séléne, Tykhé, la Néréïde, Héra,
 Okeanos, Eros, tous deux pleins de désastres ;
 Adonis et Bakkhos, Mélinoë, Rhéa,

L'Euménide, Hestia, les Nymphes et les Moires.
 — La *Manne* est pour Nikè, Linnitès, Artémis,
 Apollon, Silénos, Eôs aux roses moires,
 Asklépios, Hêphaistos, Hygieia, Thémis,

Zéphyros, Boréas. — Gaïa proscrit la fève,
Amphiétès, l'encens. — Poseidaôn, Nereus
Léthé, Protogonos, la Nue ont, pour leur rêve,
La *Myrrhe*; et le *Safran* charme l'Aither heureux.

Mais le Poète omit sous certaines figures
L'odeur de leur trépied. J'y pourvois sans remords :
A Nyx, on offrira l'encens des fleurs obscures :
Perséphonè, Ploutôn auront l'encens des morts.

Nomos aura l'encens de l'ennui des absences ;
Aphrodite, d'un rire où le pleur a coulé ;
Minerve, du laurier ; Némésis, des vengeances ;
Et Notos, d'une feuille où la pluie a roulé.

Mais du chant du Caÿstre, en votre honneur, émane
Hypnos et Thanastô, couple sombre et vermeil,
Le parfum du *Pavot*, le parfum de la *Manne*,
Aromes du sommeil et du dernier sommeil!

LXXXVII

OVIDE

Ovide, à la Beauté conseille la culture
Qui réussit à l'arbre, et plaft dans les jardins,
Le bel art sous lequel naît une architecture,
Et l'ornement qui lui vaut des charmes certains.
Les temps sont révolus des matrones rougeaudes
Qui rentrent au bercail ou sortent les troupeaux ;
Qui mènent, par les champs, des parures rustaudes
Et préparent les feux où vont bouillir leurs pots.
Les mères ont créé des filles délicates,
Qui veulent se vêtir de plumages et d'or ;
Qui font briller dans l'air des doigts chargés d'agates,
Et de leur chevelure arrangent le décor.
A leur col se suspend la perle orientale
Dont leur oreille a peine à supporter le poids ;
Mais comment, de l'excès que leur parure étale,
Les blâmer, lorsque l'homme obéit à ces lois ?
L'homme adopte aujourd'hui les modes de la femme
Qui l'emporte à grand'peine en matière d'atour ;
Nul ne néglige rien pour attiser les flammes ;
Qu'importe, s'il séduit, comment séduit l'amour ?

L'élégance n'abdique point à la campagne ;
Athis veut se parer ; serait-ce sur l'Athos,
Elle se montrerait parée à la montagne ;
Et, de la refléter, l'onde embellit ses eaux.

Quelle jeunesse n'est complaisante à son charme ?
Un beau paon fait la roue en s'entendant louer
De sa forme muette enorgueilli ; son arme
C'est d'être beau, de le savoir, et de rouer.
A quoi bon les secrets anciens de la Magie
Les philtres des sorciers, quand la beauté suffit
Pour tout ensorceler, quand, par elle, est fléchie,
Toute sévérité, dont plus rien ne survit ?

Gardez donc la beauté tant qu'elle veut sourire,
Aux roses de vos chairs, aux lis de votre front,
Un jour vous chercherez en vain qui vous admire
Et de vous, vos miroirs, en pleurant, souriront.

LXXXVIII

ALBERT

« Entrailles de pigeons et lait de vache noire,
Rouelle de veau, sang de dragon et fiel de bœuf
Que nous apprend à mélanger le vieux grimoire,
De sauge verte, de miel blanc, de glaire d'œuf ;

« De colle de poisson et de frai de grenouille,
De litharge d'argent et de sucre candi,
De quatre feuilles d'or qu'un peu de verjus mouille :
Le tout broyé, pilé, chauffé, tiédi, froidi,

« A grand renfort de bain-marie et cucurbite,
D'alambics pleins d'alun, d'aloès et de lis ;
De fioles, de pots que tour à tour habite
L'art des miels distillés et des bouquets bouillis.

« Vous obtiendrez ainsi des baumes de la Mecque ;
De quoi faire un *pomos* dont bonne odeur advint ;
Le secret qu'un Persan apprit à cette Grecque
De soixante-douze ans, qui n'en parut que vingt,

**« Vous aurez de quoi faire une belle charnure,
Un lustre pour la peau, guérir d'un mal souffert,
Dompter la patte d'oie, affaiblir la cernure,
Et teindre en bleu la barbe ou les cheveux en vert !**

**« Vous pourrez effacer hâle, rousseur et tache :
Et si vous y joignez, en des printemps meilleurs,
De distiller l'extrait de la bouse de vache,
Vous pourrez l'appeler *bouquet de mille fleurs* ! * »**

* Textuel, dans Albert, dont j'interprète ici le vieux comique fatras.

LXXXIX

PAYS DES AROMATES

POT-POURRI

Le *nyctenthès* répand son âme au crépuscule,
 Et l'abeille s'endort à son bourdonnement
 Dans l'arbre *nilica* ; si la brise y circule
 L'*hernandia sonore* exalte un son charmant.

Pour parfumer l'orgie, on imprégna d'essences
 Des colombes, avec des aromes divers ;
 L'air se rafraichissait de leurs seules présences.
 Et de baumes errants leurs vols étaient couverts.

Néron fit consumer, au bûcher de Poppée,
 Tout l'encens d'Arabie, en une année, extrait ;
 De Plancius Plancus la fuite fut coupée
 Par un trop fort parfum qui trahit son retrait.

Nicéros dénomma la *nicérotiane* ;
 Certaine Folia fit le *foliatum*
 Votre splendeur, jamais, sur Rome, ne se fane
 Roses de Phasélis, Campanie et Pœstum.

La reine Élisabeth, dont un portrait l'avère,
Des corsets, des sachets, des gants s'enticha fort,
Qu'apporta d'Italie un Édouard de Vère
Et qu'on nomma du nom de ce comte d'Oxford.

Mélusine et Merlin broyaient d'exquises choses :
Galsuinte, Brunehaut vécurent sur ce ton.
L'on vit un mannequin pisser de l'eau de roses
Dans un banquet offert par Philippe le Bon.

Ninon dut aux onguents une jeunesse antique ;
La Du Barry, de Cagliostro, tint son contour.
La maison Violet possède un cosmétique
Qui, par Manon Foissy, vint de la Pompadour.

La Tallien, sortant de son bain de framboises,
Se faisait doucement frictionner de lait ;
De vieux relents de musc cherchent de longues noises
Dans toute chambre où Joséphine se complait.

Catherine reçoit, sitôt qu'on la présente
A la Cour, un pot de rouge, pour son décor ;
L'Impératrice Eugénie, en l'hiver soixante,
Au Carnaval, porta ses cheveux sablés d'or.

La Champbarron vendit, par perversités noires,
Six francs, un flacon d'eau pure ! et l'on a failli
Suspecter Médéa, lorsque, dans ses baignoires,
On trouva Pélias, affreux vieillard bouilli !

XC

EFFUSIONS

C'est beau, ces fleurs, offrant leur baume au crépuscule
Le *nyctentès*, le *silène*, le *datura* ;
Ces fleurs dont le parfum s'attarde, et dont recule
L'aveu, que la nuit seule, en tombant, rassura.

Ces fleurs que le rayon des foyers intimide,
Mais que le soir exalte en pressant sur leur cœur
Refermé, refoulé, de larmes tout humide
Et dont le noir silencieux seul est vainqueur.

Confidence d'odeurs, appel de l'aromate
Dans l'obscurité bonne et l'éveil ténébreux,
Vous êtes cet amour dont rien ne s'acclimate
Qu'à la douceur tranquille, ombrageux et peureux ;

Mais qui s'ouvre tout grand, sous l'invite de l'ombre,
En essors plus flagrants, s'ils furent contenus,
Loin de l'après-midi bruyant, et qui s'encombre
De trop rudes éclats pour sourire à Vénus.

Car, vous, vous attendez, cœurs fermés, fleurs forcloses,
Le signal de Vesper pour vous épanouir,
Déliçats sentiments, mélancoliques roses
Embaumantes, jusques à vous évanouir,

Quand la Lune aux bords blancs, le grand vase d'albâtre
Qui fume de nuage, et brûle froidement,
Versant de sa paroi, votre ardeur violâtre,
Lui permet d'encenser, enfin, le firmament
Quand tout est solitaire, invisible et dormant !

JEU FLORAL VII

JEU FLORAL VII

XCI

INFIORATA

O décoration prodigue du Printemps,
Réparatrice, impartiale, tu t'étends
Aux lieux arides, aux places déshéritées,
Sous l'inondation splendide rachetées,
En baptêmes fragrant, solaires, musicaux ;
Et le petit bonnet de tes coquelicots
Dont le chaperon rouge, aux champs de blés, abdique,
Jusque parmi les rails, sous le périodique
Embrassement torride, implacable, souffleur,
Localise un tracé d'étincelles en fleur.

••

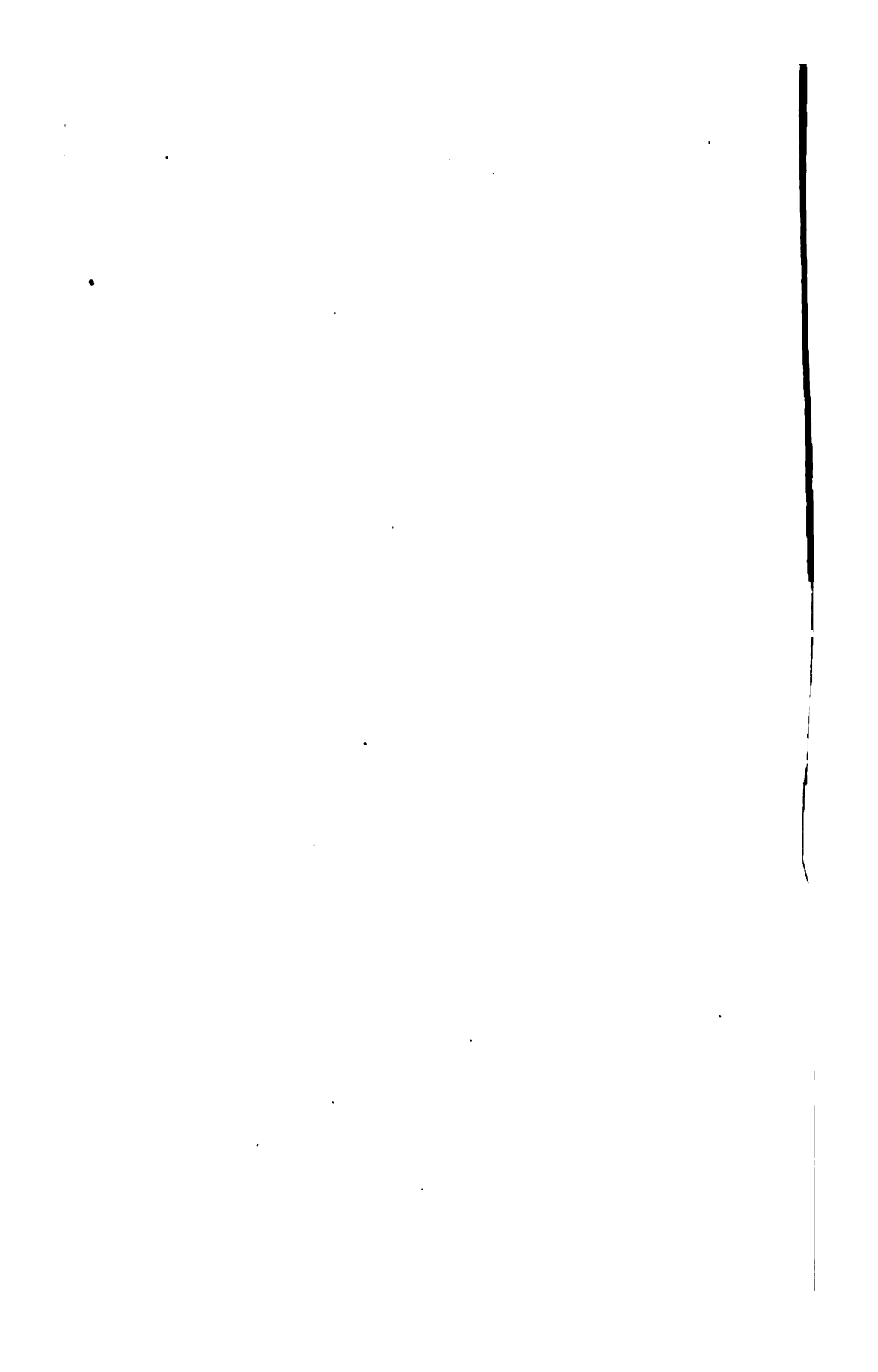
La campagne sent bon ; de grands bouquets de sauge
Font, dans les champs onvés que la lumière jauge,
Des taches d'encre bleue, à côté du zigzag
Jaune, dont le bouton d'or répète le sac
D'étoiles, répandu, dont Zeus a fait la voie
Lactée ; et, firmament minime, au ciel renvoie
Un mirage enfantin, d'azur, et de rayon.
Toute cette nature imite le crayon
Qui s'essaie, et des tons infinise la liste
Au sous-main diapré d'un vague pastelliste.

..

Sous les cent petits yeux d'un œillet de poète
Le sceptre intense et bleu du haut pied-d'alouette
Juxtapose cobalts, indigos, outremer,
Au châssis lilassé que tache, entre des verts,
La ride veloutée ou la fine grimace
En fleur, de la Pensée, une levée en masse
Dont le masque gamin aux rires violets
Coalise par ses rires minusculets,
Impitoyablement, et la Flore, et la Faune
Contre le front cornu d'un risible iris jaune.

VII

BOUQUET D'ARBRES



au Docteur Henri FAYRE.

XCH

LE FIGUIER

Donec in novos factus reviresceret.
TACITE.

Ce figuier était plus de deux fois centenaire ;
Sa branche se tordait comme un nombreux serpent ;
Sous sa voûte on errait, comme en un cloître, on erre,
Et cet arbre était fier d'ombrager un arpent.

C'était toujours la nuit sous ses rameaux en arches ;
Aussi, les amoureux s'y donnaient rendez-vous ;
Car les enfants, toujours, plaisent aux patriarches
Et les vieux sages sont amis des jeunes fous.

Vrai ! ses tiges vivaient, parasites, ou franches ;
Et leur fourmillement noir bruissait toujours ;
Mais le tronc reposait rassasié de branches,
Ainsi que Job était rassasié de jours.

Ses surgeons pullulaient sous le vert de sa robe ;
Mais la sève sans cesse émanait du vieux cœur ;
Ainsi Dieu, sur un doigt levé, maintient le globe
Et, rien qu'en y pensant, assure sa vigueur.

En vain des ans nouveaux s'épuisèrent les clepsydres ;
Plus vieux, l'arbre, au rebours de l'homme, était plus beau ;
Ses têtes renaissaient, comme celles des hydres,
Et sa racine allait réveiller le tombeau.

Or, il roula si bien ses anneaux de couleuvre,
Or il couvrit la plaine entière d'un tel poids
Que le Seigneur le vit, s'admira dans son œuvre
Et dit à l'arbre vert qui paraissait un bois :

« Arbre, je veux pour toi faire une chose encore,
Car tu mis à profit et ton temps, et ton suc ;
De quel honneur nouveau veux-tu qu'on te décore,
O Toi qui sus vieillir sans devenir caduc ?

« Veux-tu plus de rameaux, ou veux-tu plus de feuilles ;
Veux-tu que plus d'oiseaux t'emplissent de leur bruit ?
Je voudrai ce que tu voudras, quoique tu veuilles... »
— Et l'arbre murmura : « Produire encore un fruit ! »

à M. Ferdinand BAC.

XCIII

MASCA ERIS

*Namque et chamae platani vocantur coactæ brevitatis,
Quoniam arborum etiam abortivus inventus.
Hoc quoque ergo in genere pumillonum infelicitas dicta erit.
Fit autem et serendi genere et rescendi.*

PLINIUS.

Le Japonais porta l'ardeur du bibelot
Jusqu'à s'en composer de matière animée.
Ses exquis jardinets de nature grimée
Présentent un arbuste incroyable et falot.

Un feuillu Triboulet aux contours pleins de fautes ;
Un Touchstone rameux, fou du roi des enclos ;
D'un nouveau paradis terrestre, menus hôtes
Qui semblent obtenus à force de sanglots

Des tourments de la sève inversée et troublée,
Cèdres ratatinés, étirés, contournés,
Sur des lits de Procuste, aux arbres, destinés
Et qui composent une étonnante assemblée.

Myrmidons cultivés, Lilliputien vert,
Retinosporas nains, pins et thuyas pygmées,
Où se pourraient mouvoir de géantes armées
De cirons cuirassés combattant à couvert.

Gwynplaine arborescent disloqué par un rite
Très pareil à celui des vieux *comprachicos* ;
Homme qui rit, d'entre les arbres, il abrite
D'infiniment petits promeneurs, nos égaux.

Ce bouffon fait merveille entre notre étalage
De paravents rêveurs dont il semble sortir,
Très authentique, très antique, fier de l'âge
De ses mille ans, que le boudoir aime à sertir.

Sous l'ombrage étriqué de ses vertes ombelles,
Tom Pouce, nain fameux et, sur un verre, assis,
Semblerait un Titan ; et des beaux et des belles,
Galatéas d'un centimètre, et leurs Acis,

Dorment sous cette branche, au mieux appropriée
Aux ébats du nain Puck et de la Reine Mab
Dont la jupe est d'ombrage et de soleil striée
Par ton ombre infinie, enfantin baobab !

à M. Auguste BARBET.

XCIV

SCIENTIÆ BONI

De notre temps, un bel arbre de ce bois a été passionnément aimé par l'orateur Passienus Crispus, deux fois consul, qui l'embrassait, l'étreignait, s'étendait à son ombre, et l'arrosait avec du vin.

PLINE.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est claire,
M'accueille, aux jours que mon deuil est léger.
L'obscur lui nuit, le noir ne sait plus plaire,
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est claire,
On croit, en août, qu'il y vient de neiger.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est gaie,
Chasse du cœur le regret volatil ;
La lassitude en sort défatiguée,
Érable blanc, arbre dont l'ombre est gaie,
Sois-moi suave, et suprême, et subtil.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est molle,
Aux sens immisce une félicité ;
L'effroi s'éteint, la tristesse s'envole,
Érable blanc, arbre dont l'ombre est folle
Et sans ténèbre et sans opacité.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est douce,
Nous communique un rajeunissement ;
Ses plus vieux bras ont des fraîcheurs de pousse ;
Érable blanc, arbre dont l'ombre est douce,
Réjouis-nous de ton frémissement.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est faible,
A l'agrément d'une tasse de thé
Légère ; autour croissent l'ers et l'hièble ;
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est faible,
Fait, en son ombre, infuser la clarté.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est pâle,
Le clair de lune à jamais y posa
Comme un toucher de sa bouche d'opale ;
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est pâle,
Diane, au front, pour toujours le baisa.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre tremble,
Est plein d'allers et retours de follets ;
Puck y galope, Ariel y va l'amble ;
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre tremble,
L'elfe et le sylphe y dansent leurs ballets.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est blême,
Luit comme un spectre, entre les arbres verts ;
D'un arbre mort, vers l'arbuste qu'il aime,
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est blême,
Semble un fantôme échappé des hivers.

L'érable blanc, l'arbre à l'ombre livide,
Sur mon chemin dresse Lady Macbeth :
Et, d'un rosier, l'ardent pétale humide,
Érable blanc, arbre à l'ombre livide,
Comme la tache insoluble y tombait.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est fine,
A le duvet du vol des chérubins ;
La brise y traîne en hachure divine,
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est fine,
De jour laiteux l'insecte y prend des bains.

L'érable blanc, l'arbre à l'ombre lactée,
Est comme un jet de lumière et de lait :
Gerbe perlière et fusée absinthée,
L'érable blanc, l'arbre à l'ombre lactée,
De leur calme en mon cœur ruisselait.

L'érable blanc, l'arbre à l'ombre languide,
Semble un jet d'eau qui s'immobilisa ;
Source feuillue et frondaison liquide,
Érable blanc, arbre à l'ombre languide,
Comme un regard de la Mona Lisa.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est mièvre,
Semble un malade aux cheveux tôt pâlis ;
Vite alanguï d'insomnie et de fièvre,
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est mièvre,
De loin a l'air d'une gerbe de lis.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est d'ambre,
A le paon blanc pour hôte familial,
Et je distingue à peine, de ma chambre,
Érable blanc, arbre à l'ombrage d'ambre,
Feuillage, et plume, où le jour vient briller.

L'érable blanc, l'arbre aux teintes de jade,
Lisse au soleil ses jupes de satin ;
Le souci jaune y devient moins maussade,
L'érable blanc, l'arbre aux teintes de jade,
Garde à sa robe un reflet du matin.

L'érable blanc, l'arbre à l'ombre pallide,
Dans les cheveux, imite un clair laurier ;
Et, de mon parc, la muse Castalide,
L'érable blanc, l'arbre à l'ombre pallide,
L'alterne à l'autre, et l'aime marier.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est frêle,
A sa toilette ose tout rallier ;
La pluie est perle, et le grain de la grêle,
Érable blanc, arbre dont l'ombre est frêle,
Loin de te nuire, ajoute à ton collier.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est pure,
Semble une vierge en toilette de bal ;
Un chiné vert en orne la guipure ;
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est pure,
A le savoir du bien, mais non du mal.

L'érable blanc, l'arbre dont l'âme est femme,
Prêt pour le bal ou les communions,
Gonfle sa jupe et, jeune fille, ou dame,
L'érable blanc, l'arbre dont l'âme est femme,
Fait l'agrément de ces réunions.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est vague,
A des candeurs d'habits de fiancé ;
Le vent qui vole y faufile la bague,
Érable blanc, arbre dont l'ombre est vague,
Qu'Eros enroule au doigt rond de Psyché.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est nue,
A la pudeur de la virginité ;
Comme une enfant qui craint d'être connue,
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est nue
Surgit au seuil du sentier enchanté.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est vierge,
Rougit, sous l'œil de l'aurore du jour ;
Puis, à l'adieu du soleil sous la berge,
L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est vierge,
Quand, à son ombre, on se parle d'amour.

L'érable blanc, l'arbre aux feuilles striées,
Des tons du saule et des tons du jasmin,
A l'air d'avoir l'atour des mariées ;
L'érable blanc, l'arbre aux feuilles striées
Dont la ramure a des gestes de main.

L'érable blanc, l'arbre aux feuilles mortelles,
A l'air d'avoir l'atour des trépassés;
Comme un linceul contourné de dentelles
Se drape autour de ses formes, et d'elles
La brise obtient quelques derniers baisers.

L'érable blanc, l'arbre dont l'ombre est fée.
Chasse le spleen, expulse le souci;
O merle blanc des arbres, coryphée,
Érable blanc, arbre dont l'ombre est fée,
Sois exalté dans ce cantique-ci !

XCV

REDIVIVUM

Ce vent qui sur nos âmes passe,
Souffle à l'aurore, ou souffle tard.

LAMARTINE.

Parfois un marronnier de précieux prestige,
Sur la fin de l'été, reverdit tout soudain ;
Plus une feuille alors n'est solide à sa tige
La topaze empiétant sur le ton smaragdin.

Et c'est réjouissant de revoir l'émeraude
— Que dis-je ? péridot, chrysoprase, béryl ;
Un bout de renouveau réintégré par fraude ,
La restitution partielle d'avril.

Telle, l'illusion en notre âme renaisse !
Homme, sache fleurir, même lorsque tu meurs ;
Car ces bourgeons indus de l'arrière-jeunesse
Ont la saveur suprême interdite aux primeurs.

..

Les extrêmes se sont touchés : printemps, automne ;
Les beaux esprits se sont rencontrés ; le printemps,
L'automne ; ce qui naît rejoint ce qui détonne ;
Et, comme les zéphyr, ont œuvré les autans.

Un cytise, parfois, quand le printemps l'attise,
Semble un arbre d'octobre aux feuillages jaunis ;
Et l'arbuste automnal paraît être un cytise
En fleur, — faux ébénier d'un faux printemps, sans nids !

a Doña Genoveva de YTURRI.

· XCVI

ARBOS ET AVIS

« Mon arbre, sur mon front, et lorsqu'à vous je songe,
M'est ombrage, volière et consolation ;
Son ombre, sur mes yeux et dans mon cœur, prolonge
La nuit où me plongeait la séparation.

« Son oiseau chante en moi la chanson des absences,
Car son apaisement ne vient pas de l'oubli ;
Et, quand reflurira le soleil des présences,
Son pavillon, sur nous, élargira son pli.

« En rossignol se changera sa plainte ailée ;
En consolation, sa désolation ;
Double y redeviendra ma visite isolée,
A son ombre changée en insolation. »

∴

Cet oiseau *Kétupy* qui chante les nouvelles
Est plus rare qu'Asfir et que Simorg-Anka ;
Qu'Ababil et Huddud, et que les ribambelles
De ces chanteurs auxquels rien pourtant ne manqua.

Cet oiseau gazouillant lorsqu'arrive une lettre
N'est-il pas singulier mieux que rien qui m'ait lui ?
Et je refuserais sans doute de l'admettre
Si celui qui m'en parle était autre que lui ;

Lui dont la mère dit en écoutant le chantre
Qui regarde au lointain, dans les branches tapi :
« Quelque chose, vers nous, se dirige et je rentre,
Puisque j'entends la voix de l'oiseau *Kétupy*. »

XCVII

DEUX PETITES FLEURS
DE SAINT FRANÇOIS

« Le gentil Saint François prêchait aux hirondelles,
Aux bouvreuils. Il disait : « Petits frères, oiseaux,
Bénissez le Seigneur qui vous ouvra vos ailes,
Les ouvrit, et depuis, les sauve des réseaux.

« C'est Lui qui vous nourrit, sans que vous sachiez moudre ;
Lui qui, pour votre soif, argenta les ruisseaux ;
Lui qui vous habilla, sans que vous sachiez coudre,
Lui qui, pour votre nid, verdit l'arbuste, oiseaux !

« Pour vous choyer ainsi, le Créateur vous aime ;
Gardez-vous d'être ingrats, petits frères charmants !
Mais que votre gosier, à sa louange, sème
Le merveilleux tribut de vos gazouillements ! »

Quand le Saint eut parlé, les oiseaux s'inclinèrent,
Entr'ouvrirent leur bec, allongèrent leur col
Et, vers l'azur des cieux, en chantant, retournèrent,
Sous un signe de croix que répéta leur vol.

*
**

Un jeune homme avait pris, un jour, des tourterelles.
« Jeune homme, dit François, que ces êtres si doux,
Emblèmes de cœurs purs, d'âmes surnaturelles
Ne tombent point aux mains des méchants en courroux ! »

Le jeune homme touché lui donna ses oiselles,
Et le Saint leur parla : « Tourterelles, mes sœurs,
Pourquoi donc avez-vous laissé prendre vos ailes ?
— Mais je les veux sauver et vous rendre aux douceurs. »

Il disposa des nids ; les oiseaux s'y mêlèrent,
Et se multipliaient chez ces prêtres amis ;
Mais, dans l'azur du ciel, nuls d'eux ne s'envolèrent
Sans que, les bénissant, le Saint ne l'eût permis.

XCVIII

FIN DE BAIL

Pour l'œil qui sait voir les larmes des choses.
GAUTIER.

L'arbre qui, dans le vent, se tordit vers la voûte,
Quand nous fûmes le seuil
Où notre ancienne vie, encore, tenait toute
A notre dernier deuil ;

L'arbre qui mieux aima mourir que de prétendre
Verdir sous d'autres yeux ;
L'arbre, d'un craquement si tragique et si tendre,
Renonçant l'air des cieux,

Refusant de fleurir un prochain printemps morne,
Sans que là nous fussions !
L'arbre suicidaire au bleu d'azur sans borne,
Plein de séductions ;

Se refermant aux nids des mille oiseaux à naître,
Aux futurs rossignols,
Pour l'effroi de ne plus voir poindre à la fenêtre
L'enfant aux gestes mols,

Était-ce votre amour et votre âme, Pauline,
Et celles de nos morts
Dont le tronc qui se fend, le rameau qui s'incline
Pleurent dans nos remords ?

Les voix de la nature ont bien des résonnances
Sous nos fronts soupçonneux...
L'arbre, qui se tua pour nos ressouvenances,
Noue, en nos cœurs, ses nœuds !

JEU FLORAL VIII



JEU FLORAL VIII

XCIX

GAGES

Une science perdue en Europe où les
fleurs de l'écrivoire remplacent les pages
écrites en Orient avec des couleurs
embaumées.

BALZAC.

J'aime assez s'ils font dire à l'absinthe, l'absence ;
Au géranium rouge, une stupidité ;
Aux roses, la pudeur ; au lilas, l'innocence ;
Jalousie, à la ronce ; au lis, limpidité ;

Une tristesse, à l'if, comme, au saule, une larme ;
Une souplesse, aux joncs ; la musique, aux roseaux ;
Au tremble, un tremblement, comme aux charmes, un charme ;
Et, la flamme fleurie, aux bleus iris des eaux ;

Les soucis, aux soucis ; les pensers, aux pensées ;
Au narcisse, amour-propre ; au saxifrage, amour ;
Au colchique lilas, belles saisons lassées ;
Repos : belles-de-nuit ; acte : belles-de-jour.

Convolvulus, c'est l'espérance révolue ;
Propreté, c'est l'hysope, et lunaire, l'oubli ;
Blé, richesse, gazon, humidité voulue ;
Et, sensibilité, sensitive sans pli.

Cuisante volupté, c'est piquant de châtaigne ;
Légèreté, pied-d'alouette ; chêne, abri ;
Veuvage, scabieuse ; ardeur, rose qui saigne ;
Abandon vrai, faux ébénier cher au cabri.

Une victoire est palme, et, pomme, ce qui tente ;
Aux bruyères, la solitude ; audace, aux guis ;
Une unanimité dans le phlox est latente :
Son corymbe est touffu ; d'azur, il est exquis.

Sycomore (sans doute à cause de Zachée)
C'est curiosité ; la tulipe est l'orgueil ;
La modestie est la violette cachée ;
Le pavot est sommeil, et le cyprès, cercueil ;

Le pin, hauteur ; l'aigreur, c'est l'épine-vinette ;
Bourgeon vert est désir ; feuille morte est chagrin...
— Ainsi poursuit son cours la gente devinette,
Myosotis faisant souvenir romarin.

∴

Ce langage des fleurs et des similitudes,
Trop peu mystérieux et rarement subtil.
Vieux fatras démodé, n'a pas fait ses études,
Et se trompe souvent de symbole à pistil.

**De plus graves pensers, de plus suaves choses,
Par les équivalents et les équipollents,
Restent à faire dire à la pensée, aux roses,
Aux anthères, aux étamines, aux pollens.**

**Toutes les profondeurs de la mélancolie,
Ce dont le cœur floralement s'oblitéra,
Nichent sous ton bonnet, ténébreuse ancolie,
Et logent dans tes cœurs, rouge diélytra.**

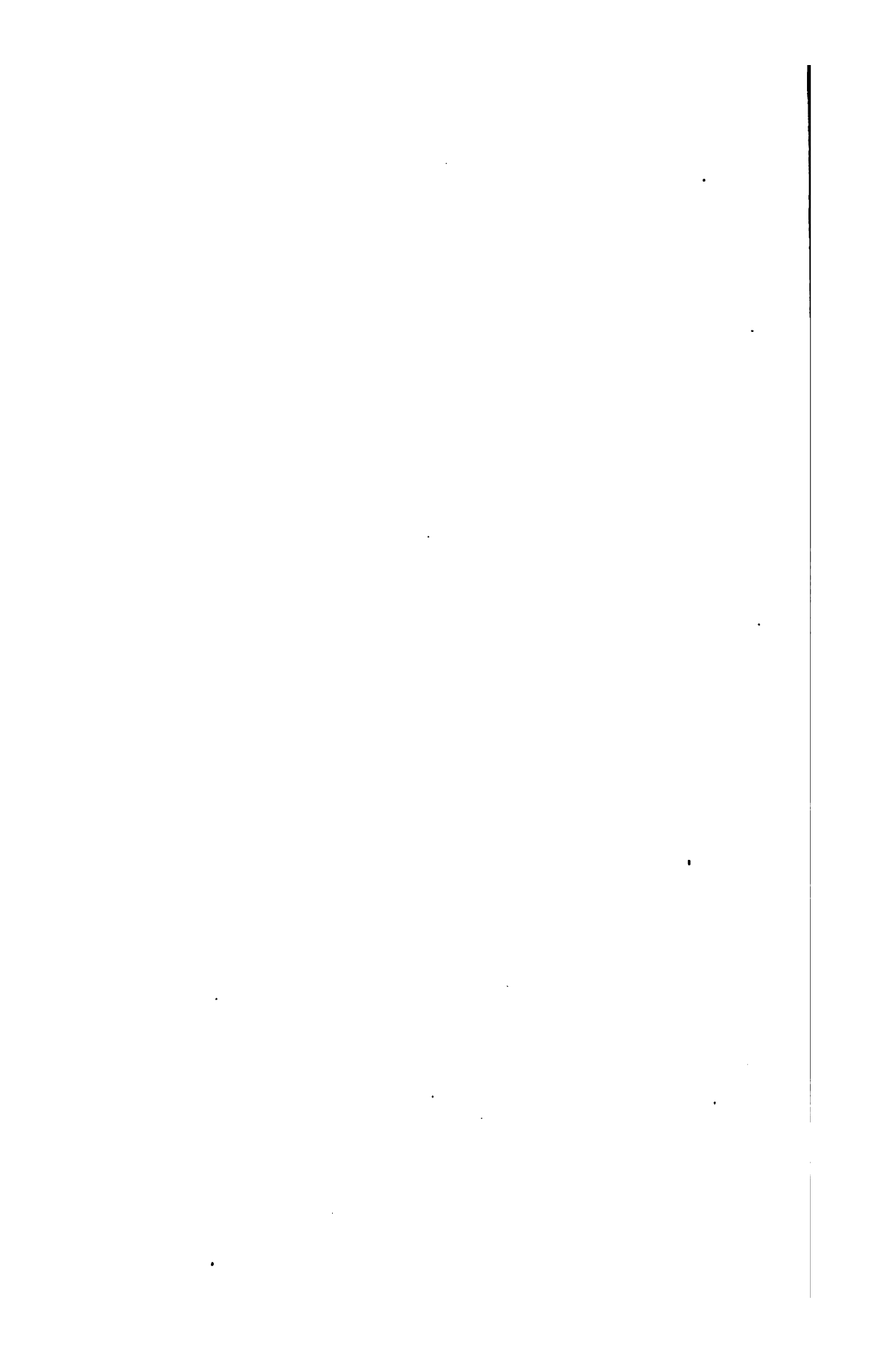
**Et la nigelle de Damas, étoile en cage,
Fleur bleue au cloître vert, végétale Arachné,
De quelle amour mystique aura-t-elle le gage,
De quel enfermement d'amour inexpugné ?**

**Continuons d'user pourtant du menu livre,
Tout incomplet qu'il soit, doux à tous les quinze ans ;
Et d'envoyer la rose, à l'âme de joie ivre :
La scabieuse, au deuil, et l'absinthe, aux absents !**

Vertical line on the right side of the page.

VIII

FLEURETTE



C

HÉLIOTROPE

Ta vue a, dans mon cœur isolé, consolé,
Fait éclore une fleur fragile et diaphane
Que le moindre écart froisse, et qu'un seul oubli fane,
Laisant le front plus morne, et l'œil plus désolé.

O soleil réchauffant dont mon espoir caresse
Le calice incliné du côté du retour ;
Gage de floraison pour un long autre jour,
Rosée où boit ma coupe, attentive tendresse !

Sois donc bonne pour elle, et douce : la douceur,
A sa corolle ouverte, infuse le dictame ;
Afin que, pour jamais, monte à toi, de cette âme
Le baiser de l'arome et de l'amour, ô Sœur !

CI

OCCHI FIOCCHI

Nos yeux sont beaucoup plus amis
que le reste de nous-mêmes.

STENDHAL.

On m'a donné ce bouquet de pensées :
Elles sont d'or ambré comme ta chair,
Et les voilà bien vite dépensées
A t'appeler, t'attendre, te chercher.

Puisse le vol de leurs pétales d'ambre,
T'allant trouver, à travers d'autres cieux,
Se reposer aux vitres de ta chambre
Et rapporter le pardon de tes yeux !

∴

Le velours des pensées,
C'est le fond de vos yeux
Sombres, chauds, doux, soyeux,
Aux plis silencieux,
Aux caresses foncées.

Des choses insensées
Montent à flots pressés,
Sous les fronts caressés
Du velours des pensées.

Cent âmes dépensées
A sans cesse y penser,
C'est peu récompenser
Le velours des pensées

Dans mon cœur sont passés
En douceurs condensées,
Les charmes nuancés
Du velours des pensées.

Sombres, chauds, doux, soyeux,
Aux plis silencieux,
Aux caresses foncées,
C'est le fond de vos yeux
Le velours des pensées !

..

J'aimais tes deux noirs yeux comme deux roses noires,
Dont le regard, comme un parfum, m'intoxiquait ;
Et, de leurs cils soyeux, pour fins rubans de moires,
J'en liais dans mon cœur le céleste bouquet.



Tes yeux, dans l'ombre,
Mettent un sombre
Rayonnement
De fleurs fatales
Aux longs pétales
D'effleurement.

Ta bouche rouge,
Dans la nuit, bouge
Comme un œillet
Dont l'odeur grise
L'air de la brise
Qui l'effeuillait.

Ton teint nocturne
Est comme l'urne
D'un noble lis
Qui, goutte à goutte,
S'épanche toute
A flots pâlis.

CII

CARNATIONS

Aux lèvres d'œillets rouges.
HEINE.

Lorsque je vous aimais, sans vous avoir conquise,
 Dans le parterre, je cueillais,
Chaque matin nouveau, sanguinolence exquise,
 L'arome invitant des œillets.

Tout le jour j'absorbais, transfusion constante,
 Le sang des pétales vivants ;
Et la fleur, sous ma lèvre, avait, chair insistante,
 Des airs de pulpe décevants.

Toute la nuit, de par le songe qui seul touche
 Mon âme, en sa fleur, s'effeuillait
Ta fleur et, sur ma bouche, à défaut de ta bouche,
 Le baiser sanglant de l'œillet.

CIII

RYTHMES

Semihante labello.
CATULLE.

D'un hamac lointain qui te berce
 Dans les rameaux supérieurs,
 Sur mon ode pleuvent à verse,
 Du haut de tes charmes rieurs,

(Comme ces aimables ondées
 Dont les cieux ne sont point émus,
 Et qui, dans l'âme et le *nemus*
 Courbent les fleurs et les spondées,)

Les sèves qui donnent aux vers
 Une allure, plus vive et preste,
 Chassant l'iambe et l'anapeste,
 Ce dactyle tête-à-l'envers.

A travers la multiple maille,
 Vers mon cœur, je sens darder, sûr,
 Ton œil sagittaire qu'émaille
 Un bleu qui n'a rien de l'azur.

Mais le réseau, fou de ta forme,
Se colle à toi, trop familier ;
Aux bras de ce mancenillier,
Envieux de ce qu'il t'endorme,

Alors, je voudrais te saisir,
Ainsi que Catulle, Ipsithylle,
Et ni tribraque, ni dactyle
N'est assez bref pour mon désir.

Mais la lueur incendiaire
Dont il se teinte, est moins de sang
Que le pétale qui descend
De cette rose grenadière

Que tu jettes, pour apaiser
Mon ode toute de trochée,
Et qui fait ta bouche, approchée,
Me descendre un vivant baiser.

CIV

VENENA

« Pourquoi chercher du poison dans les plantes
Du fond des prés et du bord des chemins ?
Voici la fleur de mes caresses lentes,
La *belladone* éclore dans mes mains.

« Pourquoi vouloir le poison du calice ?
Rien n'est suave et rien délicieux
Comme la fleur de mon mortel délice,
La *jusquiame* éclore dans mes yeux.

« Pourquoi rêver le poison des pétales ?
Rien ne distille une exquise langueur
Comme la fleur des tendresses fatales,
La *gentiane* enclose dans mon cœur.

« Rien, à l'égal de ma douce personne,
N'a distillé de venin bien subtil ;
C'est mon amour qui le mieux empoisonne...
Enivrez-vous, mes chers ! — Ainsi soit-il. »

CV

FLEURONS

Ne te souvient-il plus d'un myosotis rose
Que, pour moi, tu cueillis, un jour, si gentiment ?
Ce jeu signifiait quelque sinistre chose :
Que tu ne m'oublieras que trop rapidement.

Hélas ! il a dit vrai ; me voici seul et triste ;
Et, là-bas, te voilà, dans la joie et l'amour...
C'est ce que prédisait cette fleur trop artiste,
Le ne-m'oubliez-pas rose, de l'autre jour.

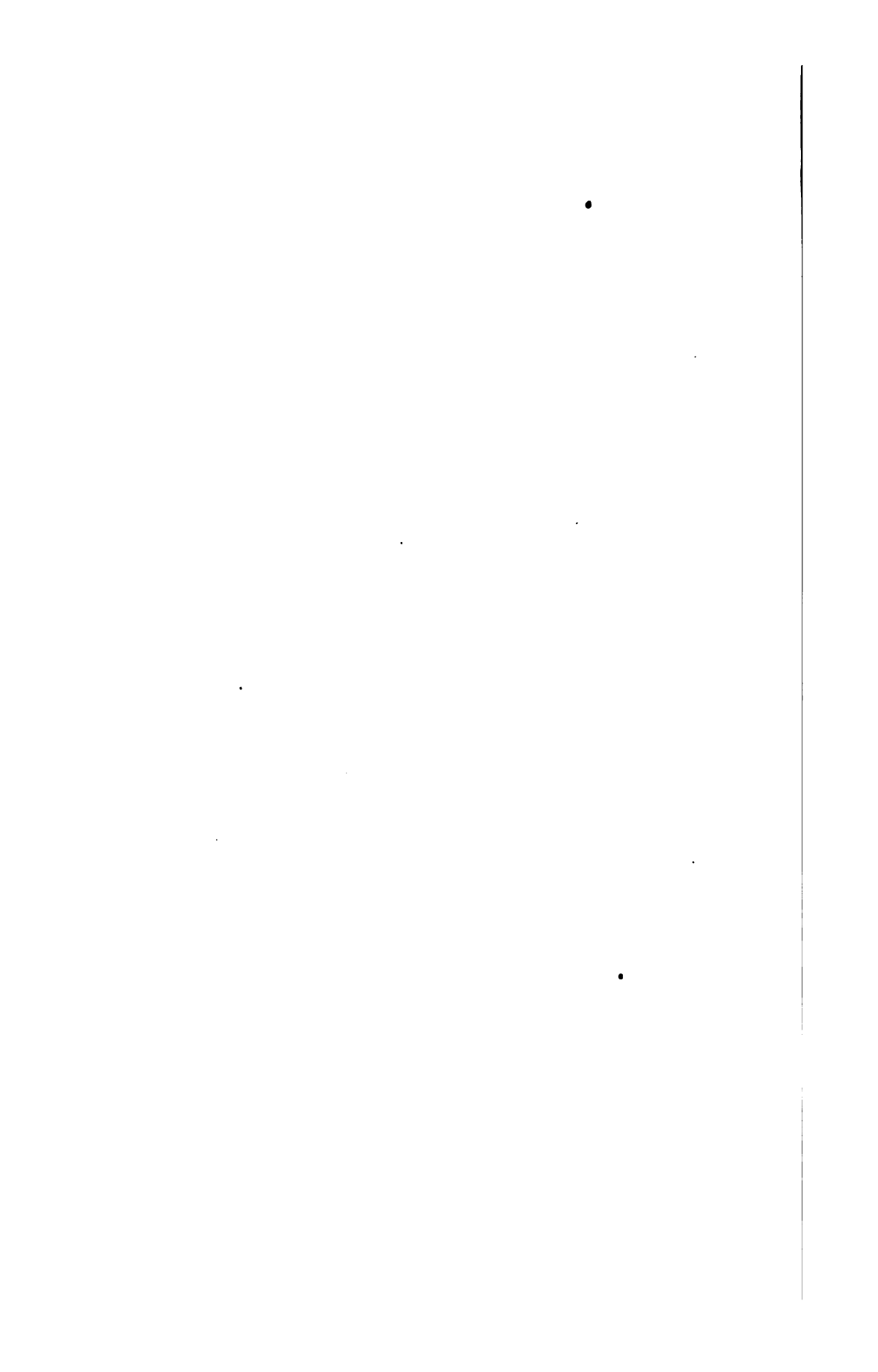
∴

Comme des papillons pillés,
Dans ces vers je pique mes rêves
Et la fleur des poussières brèves
Dont leurs vols étaient habillés.

Sous la vitrine de mes strophes,
J'assiste à leur fragile mort
Et je ne lis point de remords
Dans leurs ailes de philosophes.

Longtemps après qu'ils sont défunts
Sans avoir confessé leurs crimes,
Je respire encor dans mes rimes
Ce qu'ils ont volé de parfums.

JEU FLORAL IX



JEU FLORAL IX

CVI

PASTOURELLE

Il pleut, il pleut, bergère !

Valmore, tu survis et, seul, ton nom persiste
De maint nom bruissant :
Ségalas et Tastu, Gay dont plus rien n'existe,
Staël presque, et même Sand !

Où sont Indiana, Lelia, Valentine...
Noms même démarqués,
Lorsque rajeunira sans fin, ton *Albertine*,
Sous tes vers bien arqués ?

Oui, ton Livre est un vase, en forme du cœur même,
Où des fleurs vont poussant ;
Des fleurs à s'effeuiller pour savoir si l'on aime,
Qui trempent dans du sang !

Le sommet est fleuri, mais la base éplorée ;
Le dessus est fleuri,
Mais d'une floraison qui, de leurre effleurée,
Pour mourir a souri.

Des fleurs en forme d'yeux, tige de fibre et veine,
Bouquet qui pleure et voit ;
Gerbe qui pense et souffre, et dont l'âcre verveine
A même le flanc, boit.

Bouche en forme de fleur, tige de veine et fibre,
Gerbe qui parle et sent ;
Bouquet qui crie et rit, passiflore qui vibre,
Et pousse, dans le sang !

Faisceaux juxtaposés d'angoisses et de charmes,
Bouquets endoloris
Et dont le *rorate* d'une rosée en larmes
Lisse le coloris.

Bouquet que l'on respire, et bouquet qui respire ;
Tout calme et tout combat ;
Bouquet d'une Ophélie effeuillant sur Shakspeare
Des fleurs dont le cœur bat.

Bouquet, du pleur des doigts ensanglantant la rose :
Diamantant le lis,
Avec le pleur des cils dont ton amour l'arrose,
Amère Amaryllis !

IX

FLORILÈGE

Et d'étranges fleurs sur des étagères.

BAUDELAIRE.

1

CVII

MOS FLORIS

La fleur donne le miel ; elle est la fille
du matin, le charme du printemps, la
source des parfums, la grâce des vierges,
l'amour des poètes ; elle passe vite comme
l'homme, mais elle rend doucement ses
feuilles à la terre.

CHATEAUBRIAND.

La Fleur est, au matin, superbe et triomphante :
Elle dresse sa tige et polit son émail ;
En son calice elle est fière comme une infante
Et s'enveloppe dans sa feuille, vert camail.

Elle tend vers le ciel son élégance droite,
Et porte haut la tête, et prend un air vainqueur ;
Et, sous le fin corset de l'enveloppe étroite,
Loge l'odeur divine enclose dans son cœur.

Sa corolle parfois se colorant, charnelle,
Comme une lèvre invite au baiser : encensoir
Divin, haleine pure ! elle semble éternelle...
Et pourtant elle doit mourir avant le soir.

Le soleil, dans son sein tamisé de dentelle,
En puisant la rosée exalte les odeurs ;
Ainsi luit la première illusion et, telle,
L'amour dans l'homme boit les premières candeurs.

Avec le jour, décroît sa grâce initiale ;
Sa tête semble lourde à son frêle soutien ;
Des taches ont souillé sa robe nuptiale ...
Terre, tu l'as créé, ce mystère, il est tien.

Tandis que, dans les cieux, l'arome, onde par onde,
Fuit, les fleurs, sur le sol, à force de pencher,
Tombent, et leur dépouille, en s'y mêlant, féconde
D'autres fleurs, qu'un soleil autre doit étancher.

CVIII

RUCHE

Tantus amor florum et generandi gloria mellis
VIRGILE.

O miel, ô merveilleuse opération d'âme
Aimante, composant, des baumes les plus doux,
Un sucre de lumière, un aliment de flamme
En lequel les bouquets se mixtionnent tous !

Où le tilleul doré baise la violette
Et le lupin mielleux mêlé d'acacia,
Lorsque, de l'autre à l'un, roulait la gouttelette
Où l'abeille, ce jour-là, se rassasia.

O miel miraculeux ! manducation d'ambre
Et d'ambroisie ! aurore aux trésors sans chertés !
Or en cellule, lait de feu, gentille chambre
Où le soleil s'égoutte en liquides clartés !

Mets des dieux, mets des rois et mets des pastorales !
Trop grand pour qu'on l'égale, aussi simple à chacun.
Mot d'une trinité d'égalités morales
Où tous ont droit à l'être, au bonheur, au parfum !

Miel qui n'es point meilleur, aux princes, qu'aux esclaves;
O miel mystérieux, confiture de jour !
Afin que nul n'échappe à trois choses suaves :
Tel est le miel, tel est le ciel, tel est l'amour !

Aussi, du même nom, l'on nomme tes dictames,
O miel, et les splendeurs qu'aux azurs nous voyons :
Tous deux, vous nourrissez, et les corps, et les âmes,
Flambeaux du miel, douceurs du ciel : *rayons ! rayons !*

CIX

Après la perte de ses ruches, Aristée,
Privé de ses essaims, s'enfuit, l'âme attristée ;
Et, songeant à sa mère, habitante des flots,
Vint au bord du Pénée, et pleura des sanglots.
Cyrène l'entendit sous l'épaisseur du fleuve.
Autour d'elle filaient la laine verte et neuve
Drymo, Xantho, Ligée et Phyllodoce, aux mols
Cheveux étincelants répandus sur leurs cols ;
Cydicpe et Lycoris, l'une vierge et voisine
De l'autre, hier, en proie aux douleurs de Lucine ;
Clio, puis Beroé, sa sœur, des océans,
Douce filles, sous leurs hermines. Et, céans,
Encore Ephyre, Opis, Asia, Deïopée
Et l'agile Aréthuse, à Diane échappée.

CX

FORTUNA JUVAT

J'ai lu que, dans le fond de la Californie,
Gît une mine d'or ; mais d'un or plus exquis :
L'or du miel ! On entend de loin une harmonie
Révélant qu'un trésor y peut être conquis.

Douce mine d'un or qui murmure et bourdonne !
Les hardis amoureux s'en vont le conquérir ;
Mais la ruche inouïe, et sans fond, n'abandonne
Que juste ce qu'il faut à l'amour pour guérir.

Car nulle bien-aimée, au retour, ne murmure
Lorsque le fiancé, pour elle, sous le ciel,
Ose franchir l'enclos de cire dont se mure
Cette mine d'un or qui bourdonne et susurre
Pour doter à jamais les beaux chasseurs de miel.

CXI

Les fleurs ont l'odorat, le goût est pour les fruits ;
Les yeux ont les regards au long des paysages ;
Le toucher a les baisers fous, sur les visages ;
Et, l'oreille, les beaux parlers et les doux bruits.

Doña Sol réjouit la caresse des Ruys ;
Une musique apporte un air plein de présages :
Goûts, odeurs et couleurs nous font fols, ou bien sages,
Et tout ce quant-à-soi respecte ces autrui.

Mais vous qui me donnez ce divin miel de roses,
Vous savez tout ce qui s'y mélange de choses :
Les sens y sont fondus, et les cinq n'en font qu'un

Pour mieux sentir, humer, goûter, toucher la flamme
Faites fleur, dont s'embaume et se nourrit notre âme,
Jusqu'à croire une voix qui parle en son parfum.

CXII

APICULTURE

Vous m'adressiez hier un miel du Mont Hymette;
Vous m'enverrez demain un miel du Mont Hybla.
L'abeille que, d'amour, votre beauté combla
Ferait un miel plus doux, baisant votre pommette.

Il n'est aucun besoin d'avoisiner Admète
Pour composer ce miel que jamais n'égala
Tout celui de l'Attique; errons seulement là
Que, de vous voir de près, la ruche se promette,

Sur votre robe en fleurs, aux remontants dessins,
Laissez éperdument voltiger les essaims
Jusqu'au vivant rosier de vos lèvres vermeilles.

Et nous aurons alors à goûter, sous le ciel,
Un suc dont Aristée eût vanté ses abeilles:
Un rayon de vos yeux dans un rayon de miel.

CXIII

L'EMBARQUEMENT POUR FLEURIR

Quand votre cœur bat son plein,
prêt à déborder, pareil au fleuve, béni
et redouté des riverains, c'est là qu'est
la source de votre vertu.

NIETZSCHE.

Lorsque le jardinier-poète fuit les Damps,
Pour s'en aller gagner l'oasis de Carrières,
Il plaça ses rosiers, ses glaïeuls, ses bruyères
A bord d'une péniche. Ou eût dit, au dedans,

Un massif qui navigue, un parterre qui vogue,
Ile errante et joyeuse aromatisant l'air,
Et le flot, et la rive où glisse la pirogue,
Ainsi qu'un balsamique et florissant éclair.

Navire digne d'écouter la litanie
Qu'en une des *Orientales*. rythme Hugo ;
Convoi de plantes, où manque la zizanie,
Plus précieux que les galions de Vigo.

Lougre d'odeurs et caravelle de calices,
Yole pleine d'encens, jonque au passage pur,
Galère de clartés, birème de délices,
Trirème au triple rang de corail et d'azur.

Douce arche de Noé des germes et des gerbes
Où se mêlaient, et pullulaient, poudre et pollens,
Par couples de bourgeons et par ménages d'herbes
Sans compter les adultères mirobolants !

De Carrières aux Damps, elle enchanta la Seine,
La péniche d'azur, de pourpre, d'indigo,
Plus glorieuse qu'un galion de Vigo
D'offrir aux riverains sa radieuse scène ;

Ses groupes d'anthémis et de delphiniums,
Ses apartés de lis ou de rose trémière ;
Ses colloques d'œillets et de géraniums,
Toute une comédie entre flore et lumière,

Se jouant sous la voile étrange d'un jardin
En marche, d'églantines et de pâquerettes ;
Armada parfumée et floréal Eden,
L'escadre exquise et la flottille des fleurettes.

Comme une illumination du flot semé
De pétales sans cesse et de parfums sans pauses,
Ainsi que par un Petit Poucet embaumé
Qui, pour se retrouver, sur l'eau, jette des roses.

Le papillon y vole, un merle y fait son nid
Le scarabée y dort au cœur d'une pensée ;
Une ruche y commence un miel, et le finit.
Un rossignol achève une amour commencée.

Le jardin suspendu sur l'onde, et qu'eût aimé
Quelque Sémiramis plus rare et délicate,
S'en vint mouiller au port, et fut vite arrimé,
Quelque suave nuit que diamante Hécate.

Et le poète-jardinier, paisible, au bord
Du fleuve, l'œil fixé sur la cargaison pure,
Reconnut tous ses plants, dont pas un n'était mort,
Et dont s'étaient accrus l'ombrage et la ramure.

Il compta les boutons qui semblaient bien éclos,
La fleur changée en fruit, les nouvelles couvées,
Et, devant toutes ses chevances retrouvées,
Tranquille et satisfait, complimenta son clos.

Il rentra ses moissons et ses essaims, et toute
La richesse de son fluvatile massif,
Appelant chaque fleur par son nom, et, pensif,
Il récolta le miel qui s'était fait en route.

CXIV

DÉDICACE A ALFRED STEVENS

J'aurais désiré dire un admirable Peintre,
Un Prince incontesté des tons et des contours,
Dont l'œuvre est, à jamais, digne du plus clair cintre...
Je suis épouvanté de n'avoir que des jours !

J'eusse bien voulu dire un merveilleux Artiste
Peuplant de détails fins ses subtils univers,
Sachant, du ravissant, faire émaner le triste...
Je suis épouvanté de n'avoir que des vers !

J'aurais voulu fêter un prestigieux Maître,
Un broyeur délicat des plus douces couleurs,
Un mortel assuré de ne pas disparaître...
Je suis épouvanté de n'avoir que des fleurs !

J'eusse voulu bien dire un Sage aux pensers calmes.
Plein de parlers fougueux — je hais dire à demi...
Je suis épouvanté de n'avoir que des palmes !
J'aurais désiré dire un admirable Ami !

à *Lady Archibald CAMPBELL.*

CXV

« La fleurette Pensée éclot de par sa foi. »
 Vous le disiez, un jour.
« Moi, dit Myosotis, par souvenir. » — « Et moi,
 Dit Rose, par amour. »

La Violette croit par modestie et l'autre,
 Le Soleil, par orgueil.
Le Lis croit par vertu. Chacune à la loi vôtre,
Plantes, obéissez, et Scabieuse, au deuil.

Réséda, par douceur et Souci, par tristesse
Et par mélancolie, Ancolie, ô fleur, toute,
 Entr'ouvre ton repli,
 Érige ta sveltesse !
Le Myosotis croit par mémoire, sans doute,
Et l'Immortelle seule aura crû par oubli !

CXVI

OPHÉLIA

LAERTÈS

Ces riens en disent plus que des choses sensées...

OPHÉLIE

Voici du romarin, c'est pour le souvenir.
Je vous en prie, amour, ne le laissez ternir !
Pour la réflexion, j'ai des fleurs de pensées.

LAERTÈS

A leurs emblèmes vrais, mémoires et pensées,
Et logique folie, elle a su les unir.

OPHÉLIE

Pour vous, j'ai du fenouil avec des colombines ;
Pour vous, la rue, et la pâquerette, pour vous.
Je vous eusse offert des violettes divines,
Mais leurs plants, quand mon père est mort, moururent tous.



LA REINE

Près de l'onde, où se mire un feuillage de saule,
Elle s'en vint, avec sa guirlande à l'épaule,
Ortie et renoncule, et marguerite, et fleurs
De pourpre, dont le pâtre insulte les couleurs,
D'un nom grossier, mais que la chaste vierge appelle :
Doigts de mort. — Cependant qu'à cet arbre la Belle
Accroche ses bouquets, un rameau qui se rompt
Dans ses ondes attire, et la fleur, et le front.
Sur le miroir des eaux, son vêtement qui traîne
La soutient un instant, ainsi qu'une sirène ;
Comme un être natif du liquide élément,
De quelques airs vieillis elle chante un fragment,
Jusqu'à ce que sa robe alourdie, en la vase
Emporte l'infortunée avec son extase...

CXVII

Je remémorerai cette étrange journée
 Dans les jardins de Kew,
Vers lesquels vous serez, sans doute, retournée,
 Seule, et sans Montesquiou.

Vous étiez triste, amie, et, moi, j'étais plus triste
 De ce deuil qui venait
Sur moi de fondre, ainsi qu'un aigle, à l'improviste,
 Qui vous crève un œil, net !

Et nous nous étonnions de rencontrer la terre,
 Sous nos pieds, ferme encor ;
Et, malgré le veto de tel affreux mystère,
 Sous nos yeux, un décor.

Puis, nous nous promenions à travers les allées
 Où nous étions surpris
De sentir, sur le vif des choses en allées,
 S'exercer ce pourpris.

Des serres où des gens en costume de ville,
Et discret, et propre
Époussettent sans bruit d'une façon civile
Des plantes à l'air prêt.

Un lotus en bouton, qui traverse sa feuille,
Mais sans la déchirer ;
Puis, là-haut, se fait fleur, attendant qu'on la cueille,
Mais sans le désirer.

Les nénuphars lilas et les nymphæas roses,
Regia victoria,
Où des enfants couchés seraient comme des roses
Qu'un plateau charria.

Folle *inflorata* que ce beau parc nous verse,
De son sud à son nord,
Sans oublier la flore ingénue et perverse
Des pinceaux de miss North !

Couronnes que de loin nous placions sur les planches
De ce cercueil fané
Déjà ! sans avoir su toutes les roses blanches
Dont le pleur s'est donné.

Mais ce qu'il faudrait dire encore, c'est l'alarme
Que ce regret prêtait
A toute la nature entourante, et le charme
Dont elle le vêtait.

**Vous étiez grave, en moi ; par vous, j'avais moins cure
De toutes ces douleurs
Qui fondaient en douceurs, dans cette chambre obscure
De toutes les couleurs !**

CXVIII

Miss North a dessiné toutes les fleurs du monde,
Son exposition se visite dans Kew ;
Sa botanique est-elle anodine ou profonde ?
Son art est ennuyeux comme un air de biniou.

Ses plantes ne sont rien que de stériles planches
A démontrer, en classe, et par un professeur.
J'en vis que j'ignorais, de roses et de blanches,
Et, pour cela, j'aimai miss North comme une sœur.

*A beau mentir qui vient de loin — tel vieux proverbe,
Mieux vaut croire que d'aller voir, m'est revenu ;
J'enregistrai le nom du corymbe ou de l'herbe,
Quiconque a beaucoup ou peut avoir retenu.*

Mais un détail me reste, et cela, je le conte :
La peintresse nomade, enchaînée à ses yachts,
Au pourchas d'une fleur que la peinture dompte,
Court des mers aux forêts, va des glaciers aux lacs.

Une fleur qui fleurit, tous les cent ans, est prête :
La voyageuse hèle un navire, et s'enfuit...
Les moments sont comptés ; une toile s'arrête,
La couleur se prépare, et la palette luit.

Mais des retards ont lieu, la mer n'est point étale ;
Et quand, trois mois après, on faillit de trois jours,
La fleur se défeuillait d'un suprême pétale
Et les cent ans prochains recommençaient leur cours !

CXIX

Linné fit, dans Upsal, une *horloge de Flore* :
Pendule sensitive, adorable cadran
Où, chacune à son tour, une fleur vient éclore,
Nous indiquer son heure embaumée, à son rang.

Quatre heures du matin, *le liseron des haies* ;
Cinq heures, *le pavot* ; les *lampsanes*, à six ;
Sept heures, *népuphar*, *le mouron*, huit passées ;
Dix heures, *glaciale*, et neuf heures, *soucis*.

Onze heures, *le pourpier* et la *dame d'onze heures* ;
Ficoïde, midi ; deux heures, *le scilla* ;
De cinq heures à six, *silènes noctifleurs* ;
Le *cierge*, à huit ; à dix, *convolvulus* — voilà !

Et je rêve une femme artiste, et revenue
Des monstres de rubis, du style d'un cartel,
Qui se fait dire l'heure, et de se mettre nue
Et d'aller au moustier, par tel calice, ou tel.

Car la *belle-de-nuit* lui conseille des choses
Exactes, que ne sait point la *belle-de-jour* ;
Puisqu'en le noir se font les choses les plus roses...
— Et Candolle et Linné sont horlogers d'amour,

Qui remontent l'anthère, ou règlent les aiguilles
Des feuillages aigus d'émeraude ou d'or vert ;
Boitiers tout en saphirs, des bleuets ; et coquilles
D'améthystes de violette au cœur offert ;

Et qui font parfumer, en même temps que dire,
Une minute, par la fleur, et son décor,
Tintant d'une clochette, une ardeur, un délyre,
Ou teignant nos soucis, avec les soucis d'or.

CXX

FLEUR SPIRITE

Je me rendis un jour chez Covindasamy,
Le fakir merveilleux qui fait pousser les plantes,
Et le pria d'agir, avec des passes lentes,
Sur le grain nébuleux dans le sol endormi.

En un vase il cacha, sous une mousseline,
Dans la terre ravie au nid du caria,
Un grain de papayer, sur lequel il pria,
Marmottant les versets d'une oraison câline.

Alors il s'endormit du sommeil des esprits...
Et, quand il s'éveilla, tout juste après deux heures,
L'arbuste verdissait sans contrainte et sans leurres,
Offrant déjà des fleurs et promettant des fruits !

CXXI

PAPAVERA

Le pavot somnolent, au bord du lit Empire,
Met sa fleur de sommeil ;
Magicienne, endormie et lourde, on y respire
Bien des songes anciens sur l'acajou vermeil.

Léthifère, soporifique on y devine,
Et par la mort vaincus,
Tallien, Récamier, Borghèse, Joséphine,
Vos vieux rêves que les nôtres ont revécus.

Cependant que, là-bas, le pavot noir vous verse,
Sous le bois des cercueils,
Un peu de notre rêve échangé, qui vous berce,
De notre jeune amour redorant vos orgueils.

Nous qui vous adorons, sur la foi des images,
Des récits, des ana,
Et qui vous prodiguons de remontants hommages
Volés, pour vous, aux sœurs que ce temps vous donna.

**Nous qui les rachetons, vos lits, pour le revivre,
Sans jamais l'achever,
Votre vieux songe dont le pavot d'or s'enivre,
Et pour vous y revoir, et pour vous y rêver !**

CXXII

GAMMES

Sous la tiède clarté discrète qu'autorise
L'abat-jour japonais au rare floral
Où circule, parmi maint reflet boréal,
Une procession dont le geste herborise,

Gemmes qu'un intérêt commun associa,
Améthyste, rubis, ivoire, corail, ambre,
Iris, tulipe, arum, pivoine, hortensia,
Quintette, font un peu de musique de chambre.

La flamme est adoucie, et l'angle trop rieur
Des meubles d'or, s'émousse, en un blond crépuscule,
Dont la magicienne influence recule
L'horizon du mystérieux intérieur.

Améthyste, rubis, ivoire, corail, ambre,
Gemmes qu'un intérêt commun associa,
Quintette, font un peu de musique de chambre,
Iris, tulipe, arum, pivoine, hortensia.

**Et la romance molle où toujours un Léandre
Nage vers son Héro, porte aux cœurs attendris
L'arome dont s'imboit son rythmique méandre
Aux promiscuités exquises des iris.**

**Quintette, font un peu de musique de chambre,
Iris, tulipe, arum, pivoine, hortensia,
Améthyste, rubis, ivoire, corail, ambre,
Gemmes qu'un intérêt commun associa.**

CXXIII

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor.
V. H.

J'ai vu d'affreux bouquets, dans mainte pauvre église,
Lis de papier doré, dahlias pleins de coton ;
Toute une botanique au rit qui scandalise,
Envahissant la Vierge, et des pieds au menton ;

Stupéfiant Linné rendant Jussieu perplexe,
Se trompant de pétale et brouillant le pistil ;
Vouant de force au bleu, la rose qui se vexe,
Et la forçant, en mai, de dire : ainsi soit-il !

Objets plus effrayants que ces globes d'auberges
Protégeant une grappe au grain morne et crevé,
Près d'un épi de blé qui ressemble à des verges,
Que Vertumne ou Cérès, est loin d'avoir rêvé ;

Plus laids que le rosier d'un gâteau de Savoie,
Mais dont Sainte Marie accepte le pur don ;
Car le parfum d'un *oremus* trouve sa voie,
Même des fleurs de lis en plumes de dindon !

CXXIV

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé.
BAUDELAIRE

Les fleurs en perles
Encor me charment :
Baudelaire les eût aimées...

Comme elles s'arment
Et se gendarment !
Nulle main ne les a calmées...

Sur elles, merle,
Mon chant déferle
Sa voix blanche aux notes blâmées...

Elles sont droites,
Et sont étroites ;
Comme elles paraissent gourmées !

Elles sont roides,
Elles sont froides,
Elles ne sont point embaumées...

Elles sont rudes,
Elles sont prudés,
Nulle amour ne les a charmées...

Elles sont rêches
Et sont revêches.
Aucun pleur ne les a lamées...

Elles sont riches,
Elles sont chiches,
Elles ont des airs d'enrhumées...

Comment formées,
Comment germées,
Comment fermées?..
— Baudelaire les eût aimées.

CXXV

Les fleurs de givre
Sont les dentelles
Dont tu constelles
Hiver, ton livre.

Que les vitres sont ouvragées !
Que de flores y sont rangées !

Les fleurs de glace
Sont fleurs de plume
Dont c'est la place
En mon volume.

Que les vitres sont ouvragées !
Que d'étoffes y sont frangées !

Leur fleur de neige
Que rien ne tache,
Décembre, cache
Ton froid cortège.

Que les vitres sont ouvragées,
Que de larmes y sont figées !

Fleurs de gelée
Sont fleurs d'étoile
Masquant d'un voile
La triste allée.

Que les vitres sont ouvragées,
Que les roses y sont changées !

Leur flore exquise
Que fond la flamme
Se cristallise
Jusque dans l'âme !

CXXVI

FLEURS COMPLÉMENTAIRES

Les glycines sont des chutes
D'éclosions lilassées,
Et cascades et volutes,
Grappes de larmes lassées ,

En sorte que ces glycines,
Dont les prestiges nous leurrent,
Font des parterres-piscines
Qui fleurissent et qui pleurent.



Les iris sont veloutés
De leurs lèvres violettes
Dont les aveux écoutés
Ont les brumes pour voilettes ;

En sorte que ces iris
Dont les couleurs se marient
Sont des visages fleuris
Qui s'irisent et sourient.

*
**

Les œillets sont de purs yeux
Dont le parfum est l'œillade :
Clins d'odeurs délicieux,
Clair de fleurs qui se taillade ;

En sorte que ces œillets
Qui par des regards s'achèvent,
Et qu'en songeant je cueillais,
Dans l'eau revivent et rêvent.

*
**

Les lis aux feux inouïs
Sont des étoiles d'extases,
Aussitôt évanouis
Qu'épanouis, dans les vases ;

En sorte que ces rayons
Dont les pétales s'éplorent
Blanches constellations,
Éclairent et se déflorent.



Lis, glycine, iris, œillet,
L'âme est une fleur blessée,
Dont la feuille est un feuillet,
Bientôt lu, vite passée ;

En sorte que les humains
Ont des brièvetés telles
Qu'ils sentent trembler leurs mains
En portant des immortelles !

CXXVII

FINE FLEUR

La fleur des tapis foisonne en les laines
Et, des kaolins, luit aux porcelaines.

La fleur des émaux cloisonne les vases,
Fleur des airs sans hâle, et des eaux sans vases.

Les fleurs des écrans éclosent en masses
Sur les manches, les revers et les faces.

La fleur des tissus charmarre les châles,
Fleur des eaux sans houle, et des airs sans hâles.

La fleur des pâleurs se lacte en l'ivoire
Que l'abeille d'art de l'ambre vient boire.

La fleur des métaux a poli les laques
D'or éclaboussés par places, par plaques.

La fleur des reflets irise la nacre,
Fleur de l'apparence et du simulacre.

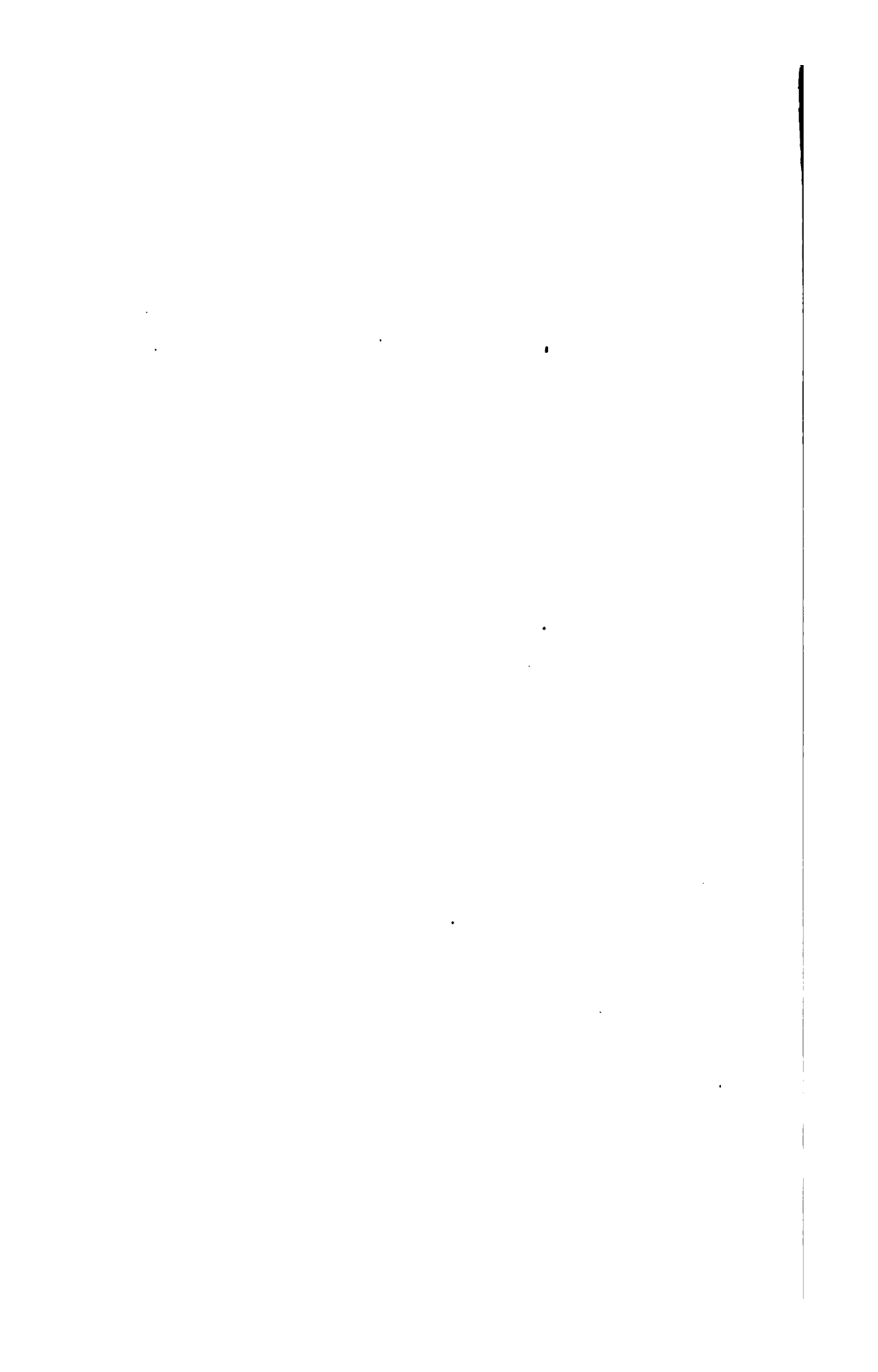
La fleur des objets se moissonne en foule,
Fleur des airs sans hâle et des flots sans houle.

La fleur des souris rosit sur les lèvres
Fleur des jours sans ombre et des nuits sans fièvres.

La fleur des soucis jaunit dans les âmes
Fleur des fronts sans fruit, des cœurs sans dictames.

1-

JEU FLORAL X



JEU FLORAL X

à Madame Judith GAUTIER

CXXVIII

HAUTES CLASSES

Un détail Japonais que le récit rapporte,
Que plus d'un voyageur, en passant, a noté,
Mais que nul n'a traduit, et qui m'ouvre la porte
Pour un futur travail délicat et coté,

C'est l'art de composer les bouquets. Aux fillettes
On l'enseigne ; puis la demoiselle, plus tard,
Le varie à l'envi, sous ses riches toilettes,
Et le conduit enfin au comble de cet art.

Outamaro la peint, Okousai, de même,
Dans le pitong d'émail disposant les iris,
Répétés sur sa manche, et défeuillant l'*Il m'aime*
D'une fleur de là-bas, à nos fleurettes pris.

Cela s'apprend par livre et s'exerce en cueillette,
Se récite en chapitre et, par gerbe, prouvé ;
Catéchisme idéal qu'une élève feuillette
Et par qui maint secret de nature est trouvé.

Oh ! les doux examens aux brevets véritables
Que de clairs professeurs livrent à ces enfants
Dont les devoirs fleuris vont couronnant des tables,
Copie heureuse, page où les soleils levants

Ont pleuré leur rosée en un rose ineffable,
Ce *rose bleu* cité par Edmond de Goncourt
Et dont nous réjouit la merveilleuse fable
Devant laquelle tout pinceau demeure court.

Cahiers charmants, dictée aromale et vivante
Où les magnolias, les cryptomérias
Énoncent leur juxtaposition savante
En des ensembles, des soli, des arias.

Et cela vaudra mieux que ce diplôme triste,
Certificat d'étude et de capacité
De nos vierges sachant conjuguer l'aoriste,
Mais devant qui l'amour a souvent hésité.

Qu'on vous aimera mieux, ô vierges conjugales,
Vous qui conjuguez le futur du jasmin,
Le passé des soucis et des hémérocailles,
Des conditionnels d'azur et de carmin !

Participes fleuris où collabore l'aube
Aux parfums déliés d'infinififs d'odeurs,
Où nul docteur de nuit n'ergote ni ne daube
Des bachelières aux peaux d'ânes de hideurs.

**Impératifs d'amour aux commandements d'âmes,
Subjonctif qui subjugué et présent qui ravit,
Indicatifs de rêve aux verbes de dictames
Dont le tome est un vase où la syntaxe vit,**

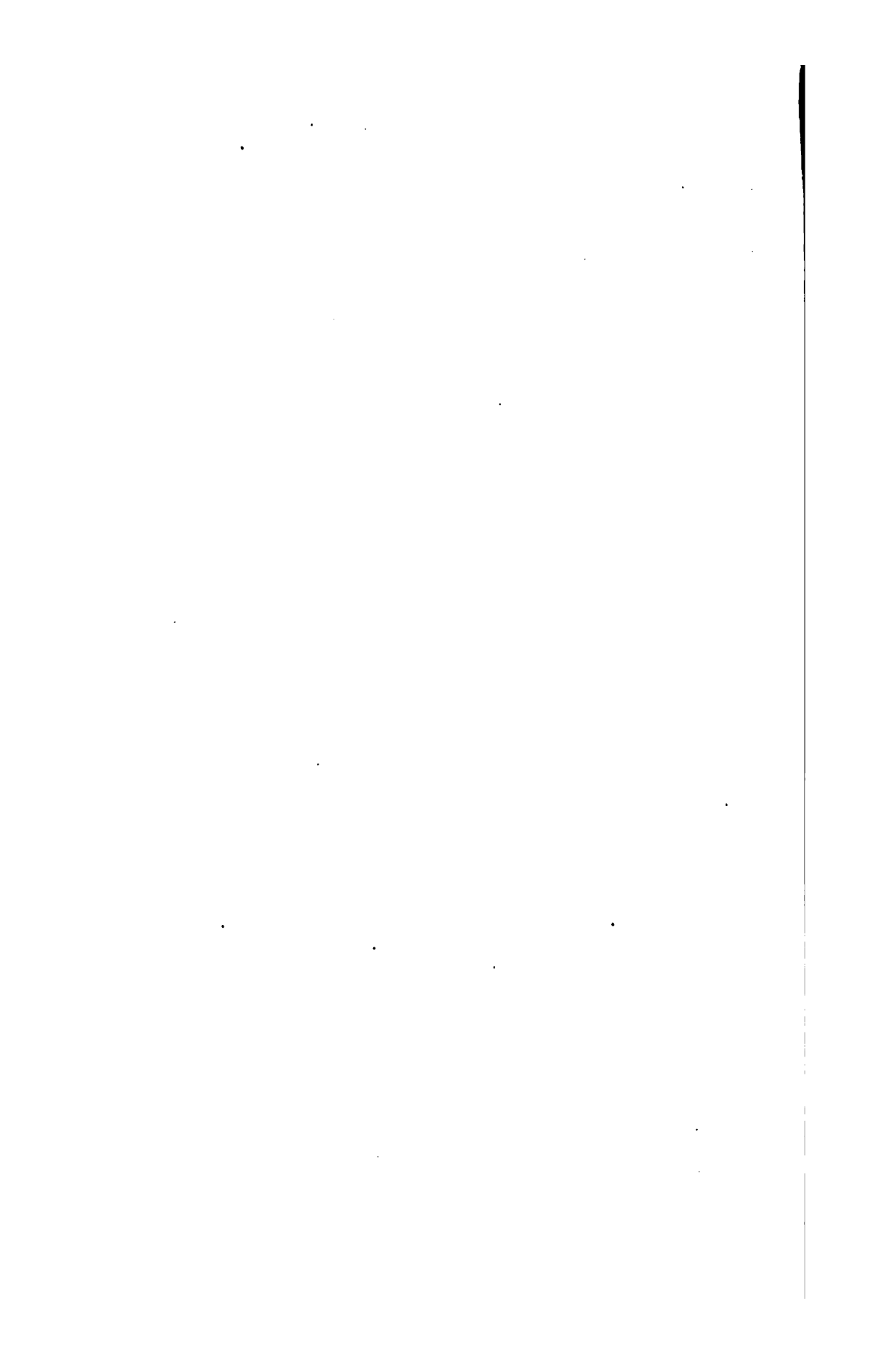
**Eclôt, s'épanouit, se teinte, se nuance,
Embaume, s'évapore, imprègne, pénètre...
— Vierges à qui déjà notre cœur se fiance,
Mariez l'ancolie et le dielytra.**



X

ZOHOUR*

**Les Fleurs, en Arabe.*



CXXIX

MOUMESSEK *

La chanteuse Zohour dont le nom dit : *les fleurs*,
En pantalon bouffant, du haut de son estrade,
En parure de fête, en habits de parade,
Et certain air aussi d'avoir versé des pleurs.

Obliquement rayé d'un bandeau d'escarboucle,
Son front bariolé d'aromatiques fards,
A droite, est sillonné d'une virgule en boucle,
Et son col est orné de jaserons bavards.

Le coude, a son tambour, en forme de bouteille,
Et, la joue, en sa main, d'un nonchaloir pensif,
Le pied sur son genou : ce pied tel qu'une abeille
Lui battant la mesure, et, seul, en elle, actif.

Sans rien de la Fatma des baraques nomades,
Fatma, la Juive, en proie aux regards de Paris,
Sous le luisant des gras, et l'azur des pommades,
Tournant à la musique un buste plein de ris.

* Musquée.

Arabe délicate et fine musulmane,
Droite, et ne remuant que son pied et son œil,
Un toxique entêtant de Zohour-fleurs émane,
Qu'on dit avoir été l'objet de plus d'un deuil.

Chacun la certifie et causeuse, et maligne ;
Mais un charme fatal, en elle, attire et nuit ;
A son approche, sa compagne se résigne
A disparaître, comme une clarté qui fuit.

Zohour chante, ou plutôt nasille : sa voix aigre
Traîne et hache le flot des aspirations.
Sa voix semble glisser sur du sable, et le maigre
Violon se marie à ses vibrations.

Ainsi chanta Zohour dont le nom dit l'amour
Des couleurs, des parfums... ainsi chanta Zohour :

*« Ils étaient avec nous, leur haleine était fleur...
Hélas ! ils sont partis sans nous faire d'adieux.
Ils sont partis, et je les ai suivis des yeux...
Je vis de leur mémoire, et meurs de ma douleur.
Si je vis, je les reverrai ;
S'ils s'éternisent, je mourrai. »*

Or, elle pluralise ainsi l'unique amant,
Pour nous donner le change, et l'aimer doublement.

*« Leur haleine était fleur, ils étaient avec nous ;
Sans nous faire d'adieux, hélas ! ils sont partis.
Et je les ai suivis des yeux et des genoux.
Nos souvenirs, de leurs mémoires sont sortis,
Je les reverrai, si je meurs,
Nous nous retrouverons ailleurs ! »*

**Ainsi chanta Zohour dont le nom dit l'amour
Des douleurs, des regrets... ainsi chanta Zohour.**

CXXX

COMPAGNIE FLORALE

Et les fleurs lui rendaient son amour en parfums.
F. COPPÉE.

Elle n'oubliera pas « le jeune homme des fleurs »,
La vieille Mahonnaise
Qui riait en voyant reluire leurs couleurs,
Sur ma table, à leur aise.

Le réséda sauvage à l'odeur d'abricot
Et la douce asphodèle,
Et tout ce dont Alger me paya son écot,
Flore de tout modèle.

La feuille qui fleurit, du Bougainvilléa
D'un magenta maussade ;
Les daturas en cloche, au blanc vert, qui plia
Son éteignoir de jade.

••

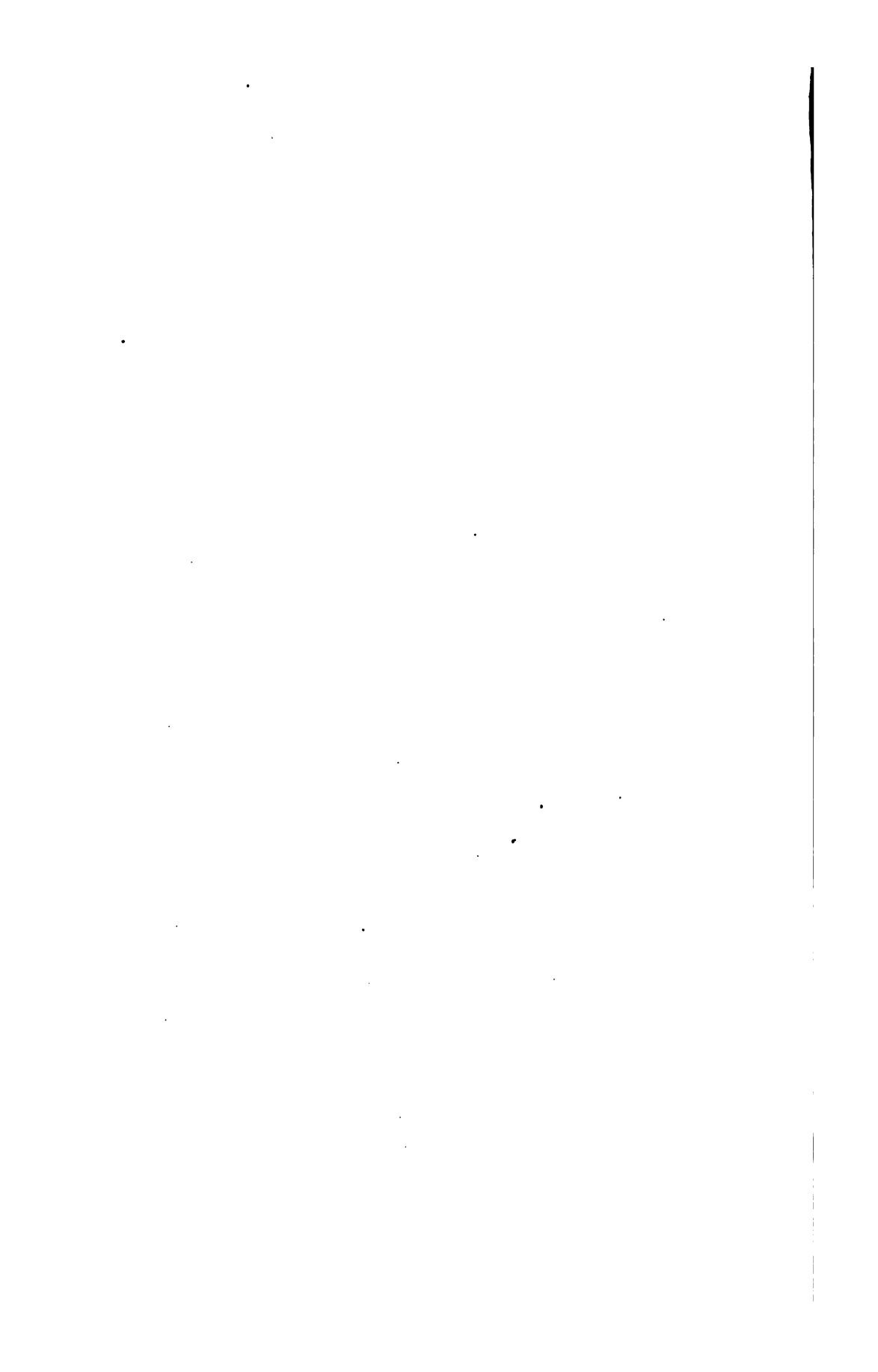
Ce marabout des jardins,
Le cyprès encor me charme,
Dardant le vert de son arme
Dans les cieux incarnadins.

Perçant, du noir de sa lame,
La robe du ciel de feu,
Il en fait couler la flamme
Par des blessures de bleu.

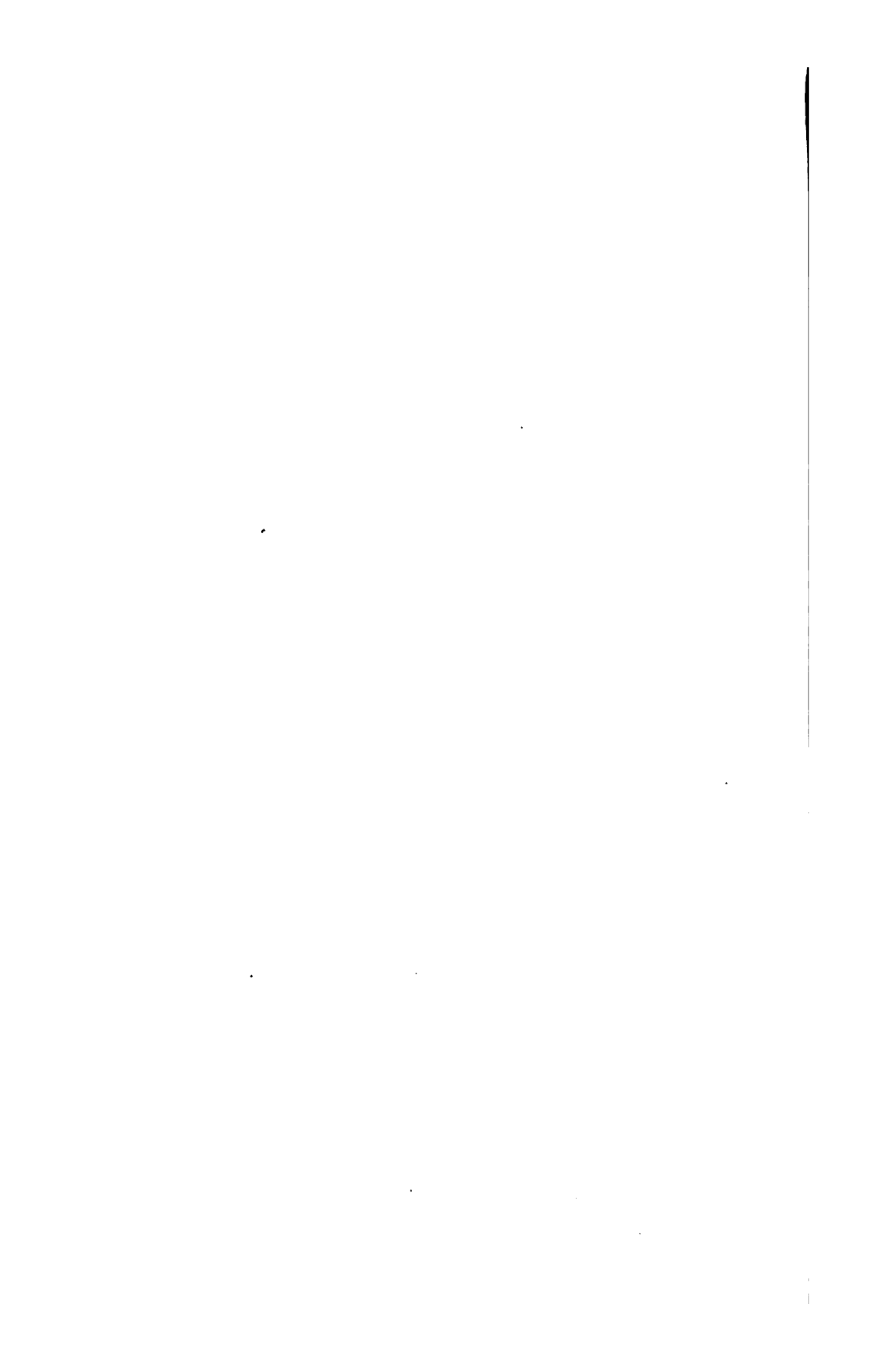


J'ai fait, au cimetière, un bouquet symbolique,
D'un fort goût de terroir :
Un iris blanc, un calice mélancolique,
Un pois de senteur noir.

Un réséda bizarre et d'une odeur mielleuse,
La bourrache aux bleus rais ;
Flore macabre et douce, expectante et frileuse,
Très délicate, très.



JEU FLORAL XI



JEU FLORAL XI

CXXXI

Un bruit de sécateur dans le verger morose
Est comme une espérance
Qui dit : « demain est rose,
Oublions la souffrance ! »

Le jardinier, jaloux, contempera ses arbres
Quand ils s'effeuilleront,
Car il aura déjà la tristesse des marbres
Quand ils refleuriront.

Un bruit de sécateur, quand le jardin s'endeuille
Est comme une souffrance
Qui dit : « l'homme s'effeuille,
Mais il a l'espérance ! »

Le jardinier joyeux, contempera ses arbres
Quand ils reverdiront
Car il entreverra, sous les tombeaux de marbres,
Les jours qui renaîtront !



Quand le jardin a fait sa toilette d'hiver,
Alors qu'a tout sarclé, biné, la serfouette,
Et qu'au long de l'allée on entend la brouette
Pousser, à chaque tour de roue, un cri de fer
Qui semble comme un grincement de girouette;

De sa sévérité Décembre se relâche,
L'autan mollit ; la bise abdique et se défâche ;
Rien ne peut plus désobéir, les terreaux nus
Ne gardent pas un germe, et le bulbe, sous bêche,
Poursuit le cours de ses printemps discontinus.

Alors, de quelque touffe omise, une humble pousse,
Que l'outil en passant négligea de férir,
Du quart d'heure de grâce use encor pour fleurir
Et projeter l'adieu que nous lègue à voix douce
La fleur qui, par mégarde, oubliait de mourir !

XI

RUE DES FLEURS OBSCURES

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer.
V. H.



Au Professeur POZZI.

CXXXII

COMPOSÉES *

Un souci promené sur un miroir
Par des mains hésitantes de malade :
Pâles doigts d'une cire où l'on croit voir
S'effeuiller le souci d'un jour maussade.

Un miroir où du bleu s'est reflété
Sans qu'on sache, après tout, ce qui l'azure ;
Doux tableau, moins fini que complété
Par un front où s'endort une blessure.

Une tête aux cheveux d'ambre roussi,
Au bleuté du linon mêlé par vagues
Comme un autre abandon d'humain souci
Sur l'azur du miroir des rêves vagues.

* D'après un pastel d'Hellen.

CXXXIII

IRRISOR IRIS

C'est un iris plein de mystère
Aux pétales en entonnoir ;
Ocellé comme une panthère
Et tigré comme un tigre noir.

Ocellé d'yeux froids et lugubres
Et de magnétiques regards
Aux envoulements insalubres
Comme la robe des jaguars.

Un iris formidable et triste
Sans arômes et sans souris,
Iris étrange, iris artiste
Entre tous les autres iris.

Un iris que rien ne déride
Et rien n'attendrit ; un iris
Inexorable et plus aride
Qu'une aile de chauve-souris.

Un iris qu'on croit une bête
Et dont les calices velus
Semblent éclos dans la tempête,
Et sous la grêle révolus.

Iris dont la sève charrie,
Par les veines, un sang épais ;
Et, qui, de ma chambre marrie,
Trouble l'ombre et détruit la paix.

Un iris pétri de ténèbres,
Et dont le sinistre giron
S'entre-bâille aux pompes funèbres
Du scarabée et du ciron.

Un iris empli de colère
Comme un végétal animal ;
Et, dans l'herbier de Baudelaire,
Catalogué : l'iris du mal !

Métempsychose où l'âme émigre
De quelque fauve de douleur :
Comme un iris qui fut un tigre
Et qui s'en veut d'être une fleur !

ENVOI

Puisque vous voulez bien étendre
Sur cet iris mystérieux
Pour qu'il soit moins triste, et plus tendre,
L'absolution de vos yeux ;

Puisque sa coupe taciturne,
Sous le pardon de vos regards,
Sent sa floraison moins nocturne,
Et ses feuillages moins hagards ;

Afin qu'il semble moins coupable,
Puisque, sur lui, vous voulez bien
Répandre l'absoute impalpable
De votre geste olympien ;

Puisque son vase funéraire
Que vers vous il osa pencher,
S'est embaumé du vulnéraire
Qu'un tel charme sait épancher ;

De sa quarantaine florale
Puisque ce bulbe châtié
Par votre indulgence idéale
Se sent peut-être amnistié ;

Puisque sa laideur hypocrite,
Sitôt que vous l'avez voulu,
Affreusement par moi décrite,
Fut belle quand vous avez lu ;

Puisque sa folie, assez sage
Pour un instant s'y reposer,
Au velours de votre corsage
Sentit sa noirceur se roser ;

Puisque sa funèbre corolle,
Parmi les malines, y prit
Des malignités de parole
Et des bienveillances d'esprit ;

Puisqu'enfin vous daignez sourire
A cet iris si peu rieur,
Madame, laissez-moi l'écrire
Sur son pétale intérieur.

Ce suffrage qui transfigure
De son deuil triomphant enfin,
Fera son âme moins obscure,
Moins mélancolique sa fin.

CXXXIV

INSECTIVOROUS PLANTS

La Dionée et la Drosère
Aiguisent leur griffe et leur serre
Sur l'insecte épris de couleurs ;
La Drosère et la Dionée
Ont laissé mon âme étonnée
Devant ce nouveau droit aux pleurs.

N'était-ce point, contre les mouches,
Assez de pièges, forts ou louches,
Sans compter le fil d'Arachné ;
Voici l'insectivore plante
Dont la traîtrise encor plus lente
Éclôt pour relayer Procné.

La drosère, elle, est la pieuvre
En qui maint tentacule à l'œuvre
Opère ainsi qu'à Gilliat.
O miraculeuse fleur-poulpe
Dont, sur le moucheron sans coulpe,
Dieu voulut qu'elle se pliât.

Swinburne a chanté la drosère
Dans le mystérieux rosaire
De ses ballades et ses chants.
Rousseau prévoit la dionée,
Darwin qui la vit inclinée,
Lui voulut des goûts moins méchants.

Intersection des deux règnes,
Triste charnière, en qui tu saignes,
Nature, encore une douleur.
Végétal où le mal s'entête ;
Où la plante redevient bête
Où la bête redevient fleur.

CXXXV

ROSE QUI VIENT, BLEU QUI SE SAUVE...

La violette, lui mandoit-elle, produit
 une petite fleur d'un violet foncé...
 La scabiense, ajoutoit-elle, donne une
 jolie fleur d'un bleu mourant...

PAUL ET VIRGINIE.

Les fleurs violettes
 Sont les fleurs des chambres du sommeil,
 Brochez leurs toilettes
 Sur les rideaux voisins du réveil.

Violette, pensée, anémone, ancolie,
 Glycine, héliotrope, ageratum, iris ;
 Violets tiens de joie et de mélancolie,
 Lilas de lassitude et mauves déflouris.

La nuit est bleue
 Le matin, rose ;
 L'aube en compose
 Le violet de ses robes à queue.

Campanule, verveine, orchidée et pervenche,
 Muscaris et lupins ; pavot, passiflora,
 Violets où le deuil des veuves se penche,
 Lilas où le chagrin amoureux s'éplora.

Le jour est joie,
Et l'ombre est peine,
Le soir y broie
Le violet de ses robes à traîne.

Jacinthes, althæas, asters et scabieuse,
Polownias, daphnés, colchiques et lilas,
Violets où la nuit veut bien sembler rieuse,
Mauves où la clarté modère ses éclats.

Les fleurs violettes
Sont les fleurs des chambres du réveil ;
Brodez leurs voilettes
Sur les rideaux voisins du sommeil !

CXXXVI

Confond l'éternité des astres
Avec la saison des lilas.
V. H.

Léonard de Vinci fit une violette
Qu'à Venise je vois ;
Qu'il dessine de face ou de revers, seulette,
Deux, trois ou quatre fois,

La disproportion de cette renommée
Énorme, à l'humble fleur,
Me ravit; j'y découvre une force charmée
Par la grâce, et qui sait que rien n'est sans valeur.

Le Maître n'aura pas préféré la Joconde
A cette herbe des champs ;
Son crayon va de la première à la seconde
En traits aussi touchants.

Je respire la fleur de violette noire
De la *Mona Lisa*,
Et je dis mon amour aux fleurettes de gloire,
Qu'un dieu réalisa.

CXXXVII

BOUDOIR

**Un velours ciselé de plumes de paon blanches ;
Des tons passés, des plis froissés, et, sur des planches
Faisant glisser par les cassures des satins,
En souffles si mourants qu'on les dirait éteints
Les caresses de leur arôme qui me charme,
La suavité des violettes de Parme.**

CXXXVIII

CROCUS

Fleur irisée en verre lilas pâle,
C'est toi, colchique aux si pâles couleurs ;
Car, des joyaux, le colchique est l'opale,
Si le colchique est l'opale des fleurs.

Un sûr poison loge dans ton calice...
S'il est ainsi, je veux bien, je suis las ;
Et c'est mourir d'un délicat délice,
Que d'expirer sur ta coupe lilas.

CXXXIX

L'ancolie est la fleur de la mélancolie,
Et la mélancolie est le mot de nos ans.
Bernardino Luini qui la fit si jolie,
L'a-t-il ainsi jugé dans ses panneaux pensants ?

La vierge et le Jésus, sont sur un fond de rose,
De rose blanche et rouge aux réseaux épineux ;
Mais ce n'est pas sur eux que le geste se pose
De l'Enfant magnifique au toucher lumineux.

Ce n'est ni l'innocence en fleur des roses blanches,
Ni la rose passionnée au cœur saignant ;
Ni l'épine où nos chairs s'éplorent dans les branches,
Qui valent les pitiés du *Bambino* régnaient.

Mais la plante fragile en un vase poussée,
Vase de nos chagrins ! mélancolique sœur,
Cette seule ancolie où la main courroucée
Du Père a, pour nos maux, l'enfantine douceur !

CXL

DAPHNIS

La dernière fleur de l'hiver
Ou la première fleur de Ver,

C'est le Daphné, lilas étrange
A l'arome de fleur d'orange.

Lilas aux calices de peau
Comme taillés dans le chapeau

D'une Peau-d'Ane lilassée
Aux robes couleur de pensée.

Lilas aux feuilles d'orangers,
Aux corymbes fins et rangés

Comme d'humbles boules de neige
Violettes, sur un tronc beige.

**Mi-citronnier et mi-lilas,
Fleur des *Elfilaoulilas*,**

**Ou des mille et une nuits blanches,
Mi-violettes, mi-pervenches ;**

**Et la première fleur de Ver,
Ou la dernière de l'hiver !**

CXLI

OFFRANDES

SUA QUAMQUE

J'ai fait, en papier rose, une rose pour Rose ;
Puis, en papier d'argent, j'ai fait, pour Blanche, un lis ;
J'ai, pour des cheveux bruns, monté des fleurs moroses,
Et, pour des cheveux blonds, des calices jolis.

Mais, pour Vous que je vois à la fois sombre et pure,
Et dont la claire chair, sous la blanche guipure,
Tamise une âme triste au morne promenoir,
Je vous ai dédié l'anémone au cœur noir.

∴

Je vous offre les étoiles,
— Vous en avez les replis...
Des lis qui sont sur ces voiles,
Des feux qui sont dans ces lis.

Je vous offre les sourires
— Vous en avez les douceurs...
Des lis qui sont sur ces lyres.
Des tubéreuses, leurs sœurs.

Je vous offre les mystères,
— Vous en avez les secrets...
Des lis qui sont sur ces terres,
Et qui sont pleins de regrets...

Je vous offre les délires,
— Vous en avez les regrets...
Des pleurs qui sont dans ces rires,
Et qui sont pleins de secrets.

Je vous offre les délices,
— Vous en avez les vertus...
De l'encens de ces calices,
De l'ardeur de ces cactus.

Je vous offre les toilettes,
— Vous en avez le contour...
Des roses, des violettes,
Des belles de nuit et jour.

Je vous offre les extases,
Vous en avez les pâleurs...
Des fleurs qui sont dans ces vases,
Des pleurs qui sont dans ces fleurs !

CXLII

Lauriers-roses et noirs cyprès,
A la villa Serbelloni,
Fraternisent ;
Le laurier est parfois jauni ;
Mais les mornes arbres, auprès,
S'éternisent.

Ses lauriers-roses sont coupés ;
Nous ne verrons plus leurs appas ;
Mais, sans doute,
Les noirs cyprès sont occupés
A porter le deuil de nos pas
Sur leur route.

..

Les jours nous ont déçus, les cœurs nous ont trompés ;
Les uns, nous ont faits las et, les autres, moroses...
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés,
Les lauriers-roses !

Les uns, d'illusions ; de brumes, estompés,
Les autres — tels nos cœurs, nos jours, croyaient aux choses...
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,
Les lauriers-roses !

C'en est donc fait du temps, ô cœurs, ô jours dupés !
Où les jours et les cœurs vous semblaient lettres closes...
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,
Les lauriers-roses !

Amours, et Floréals, sont vite dissipés ;
O cœurs, ô jours, voici les dédains, les nivôses...
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,
Les lauriers-roses !

Dans un dernier espoir, ô cœurs, vous vous drapez :
Dans un dernier rayon, ô jours ! ... apothéoses !
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,
Les lauriers-roses !

O mes jours ! ô mon cœur ! à présent, détrompés,
Vous vous éteignez, vous ; et, toi, tu te reposes...
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,
Les lauriers-roses !

A travers le tombeau, jours flétris, cœurs outrés,
Vous vous acheminez vers les métamorphoses...
Peut-être, en des lauriers, là-bas, vous renaîtrez,
Des lauriers-roses !

A *André RICHARD*.

CXLIII

VŒ VICTO

Laurier-rose, laurier puni
Pour avoir trop chéri l'Hellade ;
Laurier perclus, laurier malade,
Laurier jadis plein d'infini,
Laurier perdu, laurier fini.

Toi qui fus pareil aux rameaux
De Notre Seigneur, à ses palmes,
Et qu'agita dans ses jours calmes
Une terre exempte de maux.

Faut-il croire aux migrations
Des esprits, aussi, dans les plantes ?
Alors, combien d'épreuves lentes
Pleurent dans tes punitions !

Laurier jeune qui découpais,
Jadis ta noble étoile rose,
Sur l'azur grec, dont te repose
Le passé de gloire et de paix.

Laurier-rose qui décorais
Les fronts des chanteurs et des femmes,
A quels métiers les plus infâmes
Te condamnent tes longs regrets ?

Laurier-rose qui couronnais
Le seuil du palais et du temple,
A cette heure, je te contemple
Au bord des parvis les moins nets.

Laurier-rose, laurier païen,
La chrétienté te répudie ;
Ton arborescent incendie
Rien ne lui plus est, plus n'est rien.

Les Vénus t'ont bien trop aimé
Pour que Maria de toi venille ;
Rien n'est assez pur dans ta feuille,
Ton soupir est trop parfumé.

Tu caressas bien trop de seins
Près desquels ta flore éternelle
Prit cette apparence charnelle
Avec ces langoureux dessins.

Ce n'est plus au seuil des palais,
Ce n'est plus au parvis des temples
Que prêchent tes mauvais exemples,
Qu'errent tes conseils, trop peu laids.

Seul, le pas des marchands de vins
Accueille tes fleurs réprouvées
Dont les ramures éprouvées
Vont expiant des faits divins.

Expirant des baumes maudits,
Soupirant d'odeurs rejetées,
De mille mémoires hantées,
Et de souvenirs interdits.

Des souffles de danseurs lointains
Et de lointaines tibicines
Qui susurraient près des piscines,
Vivent en toi leurs jours éteints.

O doux végétal châtié
Pour avoir enivré l'Hellade,
Laurier dont le nom dit Cyclade,
Laurier jadis cher à Pylade,
De tes maux je veux la moitié.

Laurier-rose, laurier jauni,
Laurier qui sans honneur se fane,
Laurier païen, laurier profane,
Jadis recéleur d'infini,
Laurier honni, jadis béni,
Laurier-rose, laurier puni!

CXLIV

DATE

*Ils s'appellent le dix mille fois saupoudré d'or,
la brume de montagne, le nuage automnal.*

Lott.

J'aime qu'on ait fêté l'élégant centenaire
De l'importation du chrysanthème, ici ;
Que le canon n'ait pas réservé son tonnerre
A nous commémorer du dol et du souci ;

Aux mémoires des maux, aux souvenirs des guerres,
A tout ce qu'il y va, de sang, d'être vainqueur ;
A ce noir composé d'orgueils et de colères
Dont les mères des fils tués, ont fait leur cœur.

J'aime qu'on ait trouvé que la fleur qui conseille
Et qui rend moins farouche un fougueux Mirabeau,
Pour être célébrée, aux batailles pareille,
Possède, en sa faiblesse, un prestige assez beau.

Sonnez donc, digitale aux tintantes clochettes,
Carillonnez, muguets, et tintinnabulez...
Grillons violoneux, jouez sur vos pochettes,
Fols maîtres à danser des baladins ailés.

**Cent ans passés, chez nous, vint l'étoile frisée.
Parut l'astre fleuri du mage des jardins,
La sidérale touffe, aujourd'hui mieux prisée,
Sous l'échevèlement de ses vertugadins.**

**Sa coiffure en hélice, en boucles, en spirale,
Son délice frisé, godronné, tuyauté ;
Ses couleurs de verrière en une cathédrale,
Et sa déchiquetée et folle royauté.**

**J'aime qu'on ait corné, du cor du chèvrefeuille,
Notre centennal goût pour la fleur de rousseur ;
Comme ce qui nous fauche, aimé ce qui se cueille,
Et, comme une douleur, fêté cette douceur !**



**Le chrysanthème est la pâquerette d'automne ;
Son pétale s'exprime au rebours de l'aster ;
Son *passionnement* se renverse et détonne,
Et son effeuillaison ne sait que détester.**

**Elle, ou bien Lui, ne m'aime pas ! toujours le même !
Les amantes et les amis, évaporés !
La saison de l'hiver n'est pas celle où l'on aime
Un peu, c'est trop ; les adorés, tous abhorrés !**

**Pas du tout, plus du tout, rythme de chrysanthème,
Gardien des jardins où le printemps fut doux ;
O floral annonceur d'hivernal anathème
Universel ! Plus rien de moi, plus rien de vous !**

à Gabriel de YTURRI.

CXLV

Ne portez pas de fleurs aux malades aigris,
De ceux qui savent bien qu'ils ne seront guéris
 Que par le noir Mystère ;
Parce que les dessous ne leur sont plus cachés,
Qu'ils savent que demain leurs os seront cherchés
Par la racine onglée et qui fouille la terre.

Ne portez pas de fleurs à ceux qui vont mourir,
A ceux qui savent bien que leurs chairs vont nourrir
 Le bulbe de la plante ;
Ne portez pas de fleurs à ceux qui vont passer,
Parce qu'ils savent bien que ces fleurs vont pousser
Sur leur destruction si rapide et si lente.

N'apportez pas de fleurs : les fleurs sont pour demain ;
Soyez là seulement pour tendre votre main
 Que vos regards secondent ;
Mais quand viendra la mort, alors, faites entrer
Les plus frais coloris que puisse concentrer
Le terrain douloureux que d'autres morts fécondent !

CXLVI

LIEU ÉLU

L'ombre est de Pieter de Hooghe,
La lumière est de Chardin
Et rien n'empeste la vogue
En ce mystique jardin.

Les fleurs sont des ancolies
Et des cheveux de Vénus ;
Rêves et mélancolies
Y sont les premiers venus.

Et je revois les morsures
Qu'en mon cœur l'amour entra,
Aux brochettes de blessures
Des fleurs du dielytra.

CXLVII

Il est des modes pour les morts
Comme pour le vivant lui-même ;
Des fleurs on en met jusqu'aux mors
Des chevaux ... j'aime mieux qu'on m'aime.

Il est des modes pour nos corps
Quand ils n'ont plus de souffle, même :
On leur invente des décors
Funèbres ... j'aime mieux qu'on m'aime.

Pour les vivants, ce sont les ors ;
Pour les morts, c'est l'argent, de même :
On y dépense nos trésors
Escomptés ... j'aime mieux qu'on m'aime.

A nos cercueils on fait des sorts :
Caveaux, et concessions, même ...
Ils ne prendront pas leurs essors,
N'ayez peur ... j'aime mieux qu'on m'aime.

Enlevez c'est pesé ! Gisors
 Ou Montargis, c'est tout de même :
 Ainsi Borniol et consorts
 L'ont réglé ... J'aime mieux qu'on m'aime !

. . .

On est prié de n'apporter fleurs ni couronne
 Si j'ai passé ma vie à décevoir autrui,
 Me décevant moi-même, en mon jour d'aujourd'hui,
 Et dont déjà la feuille morte m'environne.

Si le désir d'amour dont mon cœur s'éperonne
 De voir rendre justice au mérite inconnu
 Ne m'a pas fait vibrer d'un plaidoyer ému
 En faveur de Celui que le monde abandonne ;

Si j'ai mal employé l'Iambe Archiloquien
 A démasquer le front dont la laideur étonne,
 Et si j'ai fait le mal croyant faire le bien,
 On est prié de n'apporter fleurs ni couronne.

Si le désir d'orgueil où mon âme s'adonne
 D'avoir vu nettement et d'avoir parlé haut
 En conclut à l'erreur, aboutit au défaut,
 On est prié de n'envoyer fleurs ni couronne.

Au contraire, si l'Injustice fut sur Moi,
Ce qui me revenait pour mon rythmique émoi
Si l'on en a frustré mon printemps, son automne ;
Et si, comblant d'honneurs des vivants sans vertu,
Mon Temps s'avise tard de ce qui m'était dû...
On est prié de m'apporter fleurs et couronne!

CXLVIII

EMBLÈMES

Pignora cara sui.
VINEUX.

Ces affreuses couronnes,
Ces atroces bouquets,
Guirlandes laideronnes
Effroyables floquets ;

Ces fleurs de porcelaine,
De zinc peinturluré,
Dont la Flore vilaine,
A tout dénaturé ;

Ces jaunes immortelles
Au sec bruit de papier,
Qui sont, natives, telles
Qu'on peut les copier ;

Ces agrégats de perles
Et ces amas de jais
D'un noir luisant de merle,
Détestables objets.

Ces horribles sous-verres,
Ces tristes médaillons,
Passe-partout sévères
Et sinistres maillons ;

Ces désolés losanges
Prenant, dans leurs circuits,
Le kaolin des Angés
Et le saint des biscuits ;

Ces boudins circulaires
Estampés de regrets
Courant, oraculaires,
Sur le marbre et le grès ;

Formes agenouillées,
En guise d'oraison,
Dont les grilles rouillées
Ont bien vite eu raison ;

Ces bottes de pensées
De toutes les couleurs,
Où se sont dépensées
Des hottes de douleurs ;

Tous ces hideux symboles,
Ces bêtes d'attributs
Dont les tas d'hyperboles
Aiguisent leurs rébus ;

Ces nigauds témoignages,
Ces protestations
Niaises, ces lignages,
Ces attestations ;

Tous ces déclamatoires :
A ma mère ! à mon fils !
Tous ces lacrymatoires
Pleins de petits profits :

Ces attends-moi ! sans forme,
Ces vains je te rejoins !
Attendez-moi-sous-l'orme
Dont on n'a nuls besoins,

Ne sont pas pour distraire
D'aller dormir dessous...
— O ma sœur et mon frère,
Employez mieux mes sous !

CXLIX

TARISHEUTE

Je n'aime pas la tombe
Au jardinet fleuri
Dont la flore surplombe
Le cadavre flétri.

De la seule mémoire
Je garde le tombeau
Où du linceul de moire
Le mort se lève beau ;

Où ceux que vous aimâtes
Attendent l'avenir
Parmi des aromates
D'embaumant souvenir.

CL

O toison moutonnant jusque sur l'encolure
BAUDELAIRE.

Un art encor qui m'attire
Et m'effraie, et que je veux
Méditer, sombre Tityre,
C'est cet objet en cheveux

Qui, sous un mince volume,
Et tresse, et natte, et fleurit
En forme de fleur ou plume,
Un peu des morts qu'on chérit.

Est-il pieux ou coupable
Que l'on frustre le tombeau
Pour ce souvenir palpable
Plus ridicule que beau ;

Que toute la chevelure
Qui roulait ou s'envolait
Dans l'air ou sur l'encolure,
Devienne un mince filet

Qui se prête à des nuées
De mille combinaisons
Toutes les plus dénuées
De rimes et de raisons ?

La toison, qui peut encore
Croître au delà du trépas,
Faire un bijou qui décore
Les plus survivants appâts :

Est-ce comique, est-ce triste ?
J'y rêve aux bords des écrins
De ce capillaire artiste
Qui m'excite, et que je crains.

L'art du coiffeur mortuaire,
Du macabre bijoutier,
Varie, au seuil du suaire,
Un rudiment tout entier

Pour la noire pacotille
De ce mortel bibelot
Gonflé comme une flottille
Et vernissé comme un lot.

C'est une incroyable broche
Qui représente un raisin
Où la colombe s'accroche
Dans les cheveux d'un cousin.

Chaines de montre tissées
Et bracelets treillissés ;
O boucles rapetissées
Et frisottements clissés.

Tous les bijoux les plus vagues,
Boucles d'oreilles d'ennuis,
Colliers, médaillons et bagues,
Boutons d'ombre, croix de nuits.

Des familles tout entières
S'unissent, en des réseaux
Où les tons et les matières
Tranchent, des fleurs, aux oiseaux.

O parures peu folâtres,
Pandémoniums pileux,
Qui vont des bruns aux grisâtres,
Sans jamais tourner aux bleus.

Nécropoles pour toilettes,
Amusettes du grand deuil
Gardant un goût de squelettes
Comme une odeur de cercueil.

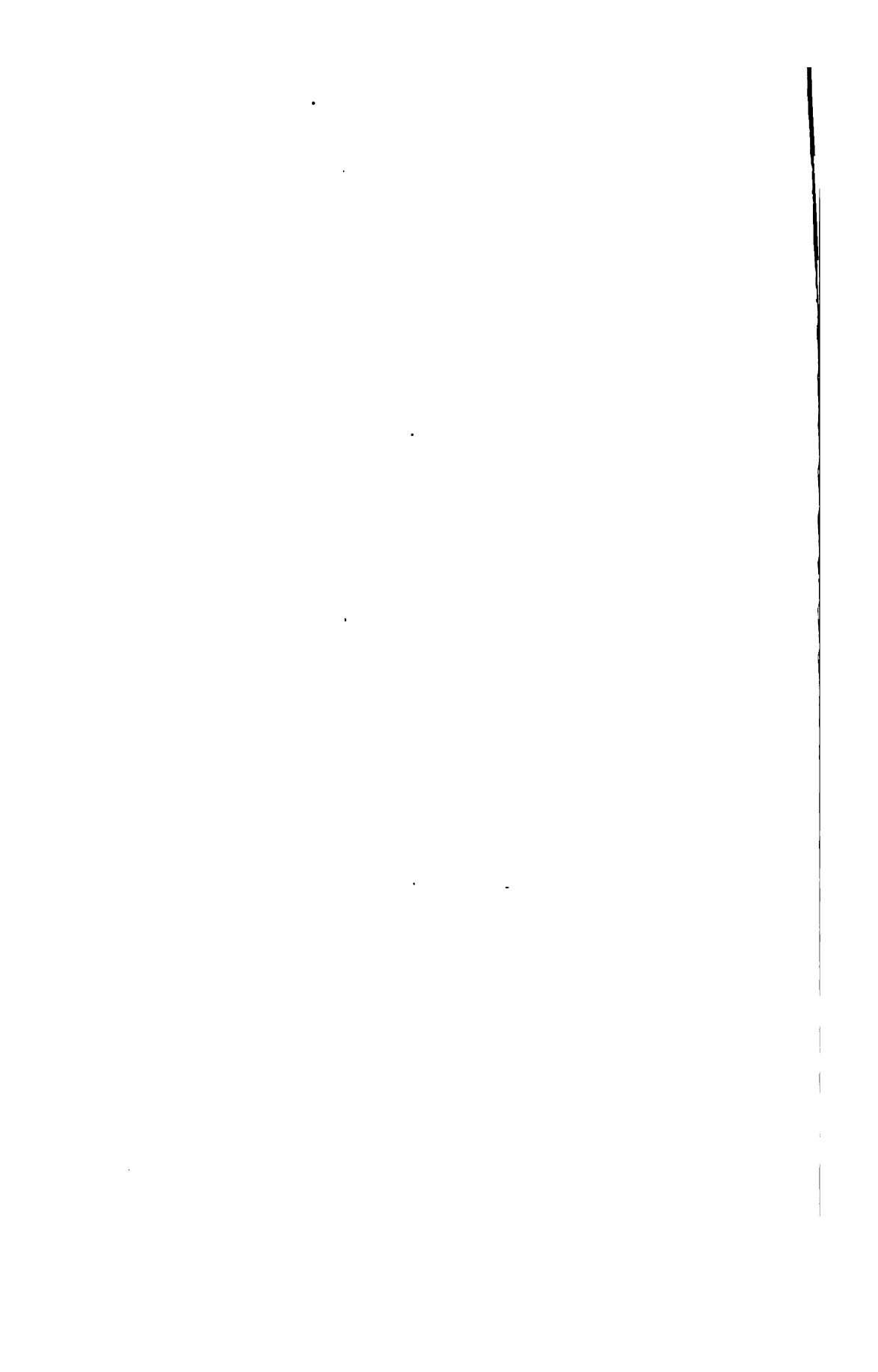
Redoutables garnitures
Que, seules, on vole au ver
Qui recherche leurs pâtures
Jusque sous le vétiver !

CLI

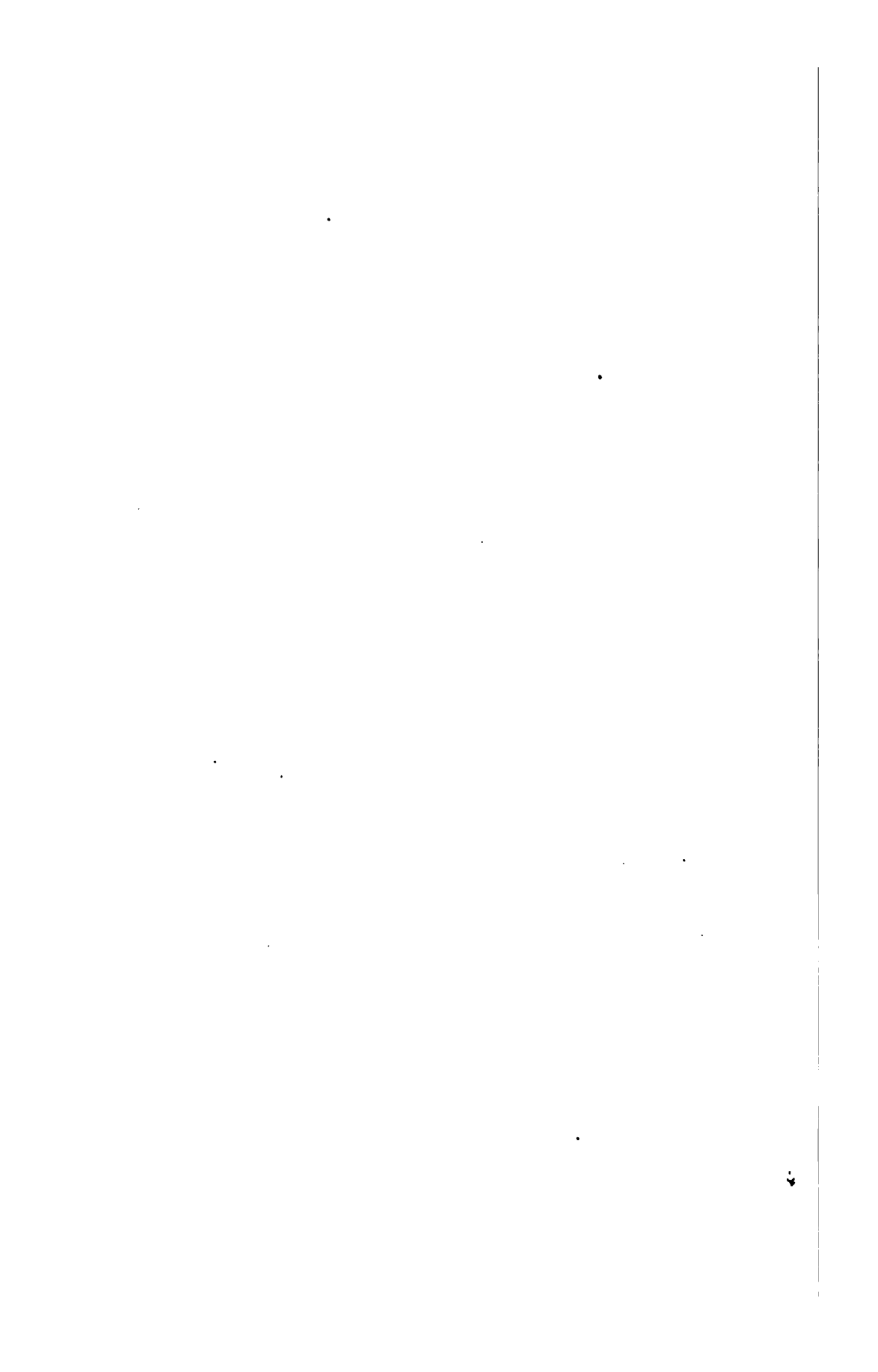
Cueillie à la moitié de son éclosion,
L'Immortelle, sans fin, reste belle et vivante ;
Le temps lui devient nul, l'éternité l'évente
Et de durer un jour lui fait l'illusion.

Mais, si vous la laissez s'épanouir entière,
Comme une rose, si vous la laissez fleurir,
Comme une rose, elle ose à son tour se flétrir,
Sortir de sa nature, entrer en la matière,
Et c'est le seul moyen de la voir se mourir.

Elle est ainsi pareille à la grave mémoire
D'une douce beauté ravie en ses beaux ans,
Avant d'avoir connu les âges méprisants,
Ni les espoirs déçus, ni les regrets cuisants,
Et dont, à tout jamais, le souvenir se moire
De ce qu'elle eût été dans les âges présents.



JEU FLORAL XII



JEU FLORAL XII

CLII

RITÛS VITÆ

Parmi des maux — autant qu'en bénit un évêque,
Cheminer, impassible, et respirer avec

Délices,
Des lis.

Au sublime rachat de quelque Maguelonne
Échevelée, et que l'on méprise, et que l'on

Révère,
Réver.

Sous le coup de la vie inflexible qui presse,
Sitôt après marcher, courir, sitôt après

Sourire,
Mourir !



Toi que j'aime mieux que les Lydés potelées,
Et que Cynthie, et que Lesbie,*et toutes les
Catins
Latines,

A travers l'univers nous ferons mainte lieue ;
Nous verrons les bois noirs, les prés verts, le ciel bleu,
La mer
Amère ;

O toi qui sur ma vie ensorcelée empiètes !
Et partout nous irons effeuiller aux blancs pieds
D'Eros,
Des roses !

*
.

En une foudroyante, et poudroyante course,
Passent les jours
Et leurs
Leurres.

L'âme, triste corbeau, ne trouve que misère
Où se poser.
Hélas !
Lasse.

Puisqu'il faut vous quitter sitôt qu'on vous épouse,
Envolez-vous
O brefs
Rêves !

Tout manque, tout déçoit, tout trompe, tout étonne...
Mais ne peut-on
Croire aux
Roses ?

CLIII

PARADIS CÉLESTE

Illa existimans quia hortulanus esset.
S^t JEAN.

« Ne veuille me toucher, Madeleine-Marie,
Ne veuille me toucher !
Le jardinier divin que ta voix pleure et prie
Est celui que dans l'ombre on vint ici coucher.

« *Noli me tangere*, je suis encor sur terre.
Noli me tangere!
Il me faut à présent rentrer dans le mystère ;
Je reprends, lumineux, mon corps tout déchiré. »

C'est ainsi qu'il parlait sous le nimbe de paille
De son chapeau jauni ;
Et Celle qui l'écoute, à mesure, tressaille,
Et lui crie à la fin : « Mon Maître ! *Rabboni!* »

O Jardinier Divin du Seigneur, et des âmes,
Vous savez le secret
De tous les *Epphetas*, et de tous les *Sésames*,
Et de la greffe, entant l'espoir sur le regret.

**De la bouture, aussi, qui reproduit les plantes,
Des groupements perdus
Dans les vases des cœurs, des couleurs violentes
De l'amour, près des tons paisibles des vertus.**

**Et vous les ordonnez, par saintes symétries,
En célestes faisceaux
Dont les éclosions ne sont jamais flétries
Et sur qui vont chanter de mystiques oiseaux !**

**Et la Passiflora contournant la fenêtre
Contient vos instruments...
O Jardinier Divin, jardinez dans mon être :
Éponge, épine, croix, clous, tenailles, tourments !**

CLIV

ROSE DES ÂMES

... de quelle sempiternelle rose
Volgeansi cerca noi le due ghirlande
E si l'estrema a l'intima risponde.
DANTE.

Sous l'aspect pur d'une candide rose,
Sainte Milice, ainsi tu m'apparus,
En la lueur divine qui t'arrose.

L'essaim qui vole, essaim blanc des Élus
Du Seigneur Dieu dont la gloire l'enflamme,
Et que jamais ils ne quitteront plus.

Comme un essaim d'abeilles qu'un dictame,
Un instant fixe et qui, vite, s'enfuit
Devers la ruche où son miel le réclame :

L'essaim céleste, en la fleur qui reluit
De tant de feux, joyeusement s'active,
Et d'allégresse immortelle, bruit !

Tous ils avaient un front de clarté vive,
Des ailes d'or, une telle blancheur
Que nulle neige à cet éclat n'arrive.

De rang en rang, s'immisçant en la fleur,
Ils répandaient en secouant leurs ailes
Puisée en Dieu, la paix, avec l'ardeur.

Interposée entre la fleur et elles
La multitude innombrable, en son vol,
N'effaçait rien des splendeurs éternelles ;

Car la clarté sans tristesse et sans dol
S'offre à chacun, selon qu'il en est digne,
Rien ne lui peut faire obstacle, jamais.

Cette sereine et radieuse ligne
De bienheureux dont plusieurs me font signe,
J'y reverrai, demain, ceux que j'aimais !

CLV

Les Esprits ne sont pas si distants que l'on pense ;
Délivrés des corps lourds — tels seront nos esprits !
Ils sont allés goûter peines ou récompense,
Des Enfers, ou des Cieux, pareillement surpris.

Être mort, ce n'est point être sans vie ou forme ;
Mais seulement vêtu d'incorporité ;
L'immatérialité d'une armée énorme,
Distincte pour les Saints et la Divinité,

Imperceptible au sens épais qui nous étrique,
Se balance, se meut, s'abaisse jusqu'à nous,
Et nous compose une ambiance atmosphérique
D'êtres ailés, aimés, familiaux et doux.

Souvenirs effleurants, mémoires qu'on respire,
Baiser qui se rappelle et ranime l'amour ;
Zélation heureuse, affectueux zéphyre,
Récurrence, réminiscence, jour à jour.

Selon la pureté présente de notre âme,
Un beau concept, un chagrin noble, un fort désir,
Ces anges près de nous vont renforçant leur trame
Impalpable et réelle, et qu'on ne peut saisir ;

Mais que sait deviner une entente sensible,
A des souffles pensifs, à des touchers bénis,
Qui révèlent au cœur la présence invisible,
Et l'infiltration des tendres infinis !

CLVI

IN PARADISO

Il est, aux Cieux, une Cité fleurie
Où les esprits
Vont reposer leur fatigue guérie
De tous nos cris.

Les jardiniers en sont tous les poètes,
Passés, futurs,
Qui vont enfin goûter aux belles fêtes
Des grands azurs.

Tous les présents poètes de la terre
Doivent aussi
Savoir mêler au céleste mystère,
Les pleurs d'ici.

D'en haut, sur nous, les fleurettes sereines
Versent leur miel ;
D'en bas, l'encens des œuvres souveraines
S'élance au Ciel.

C'est un échange, une alternance sainte,
Vie et trépas,
Qui porte aux Cieux tout ce que notre enceinte
Ne sèche pas.

Tandis qu'elle offre à nos tristes pensées
Pleines de nuit
Tout l'arc-en-ciel des choses nuancées
Qui, là-haut, luit.

Donc, je serai jardinier des extases,
Près des soleils,
Pour disposer des fleurs d'or dans les vases
D'astres vermeils.

Oui, je serai fleuriste des délices
De l'éther bleu,
Et je saurai verser dans les calices
Une eau de feu !

∴

Ainsi promu jardinier des jacinthes
De l'Irréel,
Je bêcherai, les tempes de lis ceintes.
Au cœur de miel.

Je renaitrai, fleuriste des tulipes
Des infinis,
Où les vols d'or d'insectes-archétypes
Se font des nids.

Dans le calice élu des anémones,
Pour le Seigneur
Je verserai la vertu des aumônes,
En son honneur.

Je laisserai fructifier les glèbes
De l'Idéal
Et j'y ferai multiplier les plèbes
De floréal.

Je deviendrai l'ouvrier des journées,
Sans fin, ni nuits ;
Où les douleurs seront toutes mort-nées...
Tels, les ennuis.

Je grefferai dans les tiges gourmandes
Des passions
Les plus doux fruits, les plus tendres amandes
Des actions.

Je tenterai la greffe et la bouture,
Et d'asservir
Tous les défauts d'espèce et de nature
Au saint zéphyr.

Et l'on verra mes molles ancolies,
Plants désolés,
Repris aux pleurs de leurs mélancolies
Et consolés !

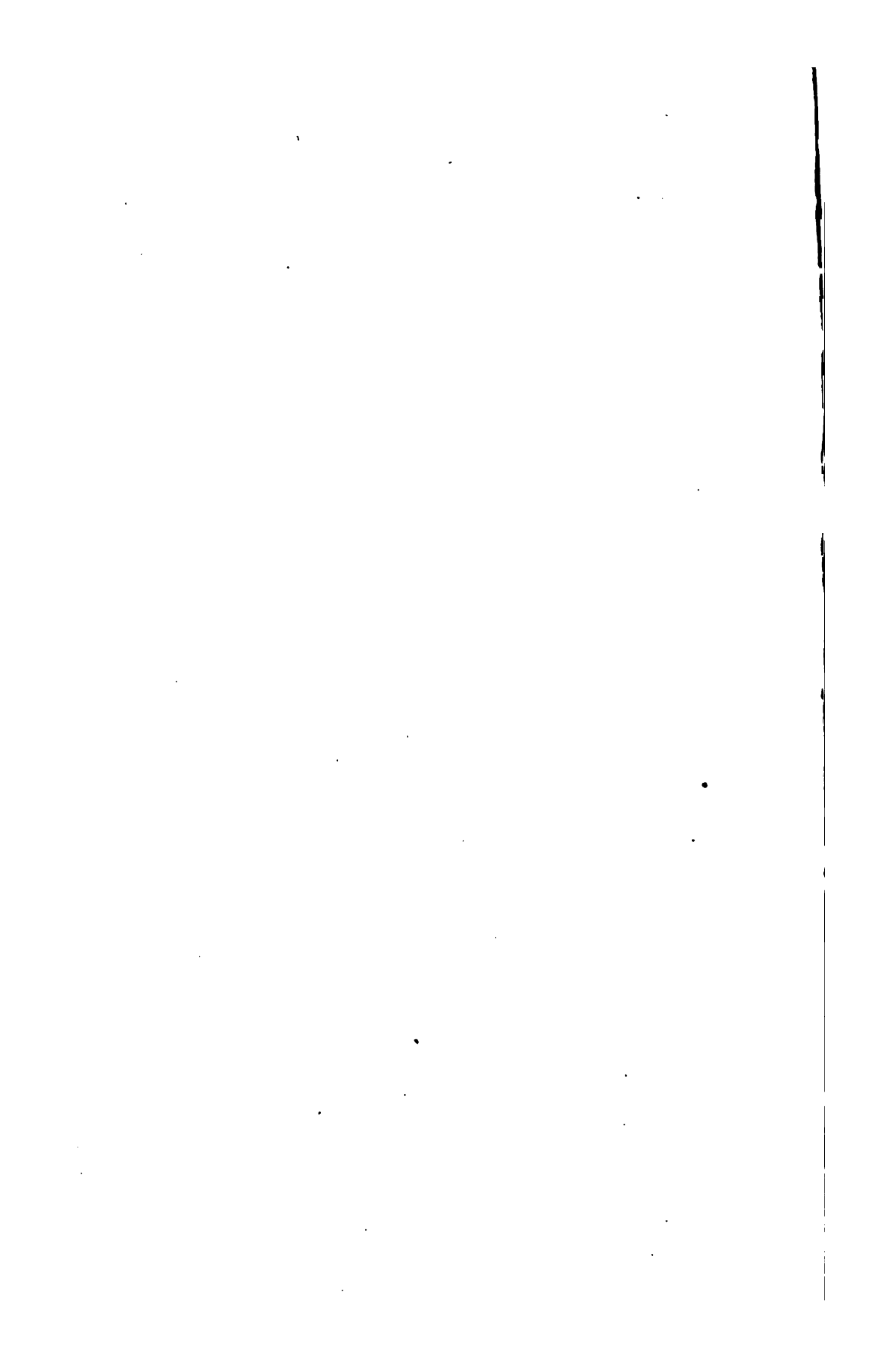
Les cœurs percés de nos amours humaines
Où l'ombre entra,
Refleuriront dans tes grappes amènes
Dielytra !

J'agencerais des bouquets pour les anges,
Les angelets,
Et les nouerai du ruban de louanges
Des chapelets.

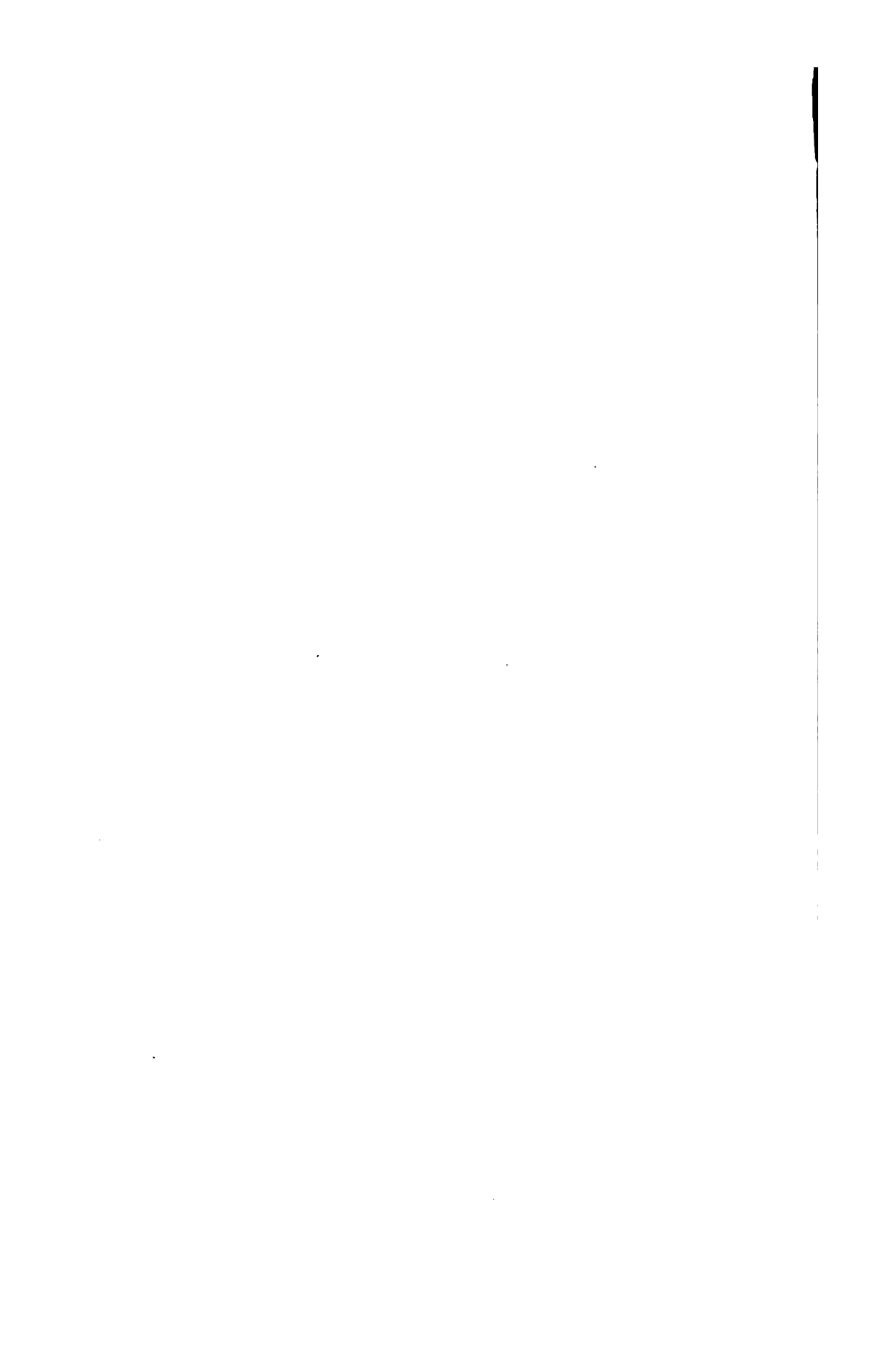
La Chérubine avec la Séraphine
Viendra piller,
Au bout de ma plate-bande divine,
Mon espalier.

Mon treillis bleu de prière grimpante.
Mon oraison,
Dont la ramure angélique serpente
Sur l'horizon.

J'aurai, pour Dieu, mon cactus comme un cierge.
Passiflora,
Pour mon Jésus ; et le fil de la Vierge
Tout reliera !



FLEUR VOTIVE



FLEUR VOTIVE

CLVII

LIS VISUEL

Et qu'à vos yeux, si beaux ! l'humble présent soit doux.

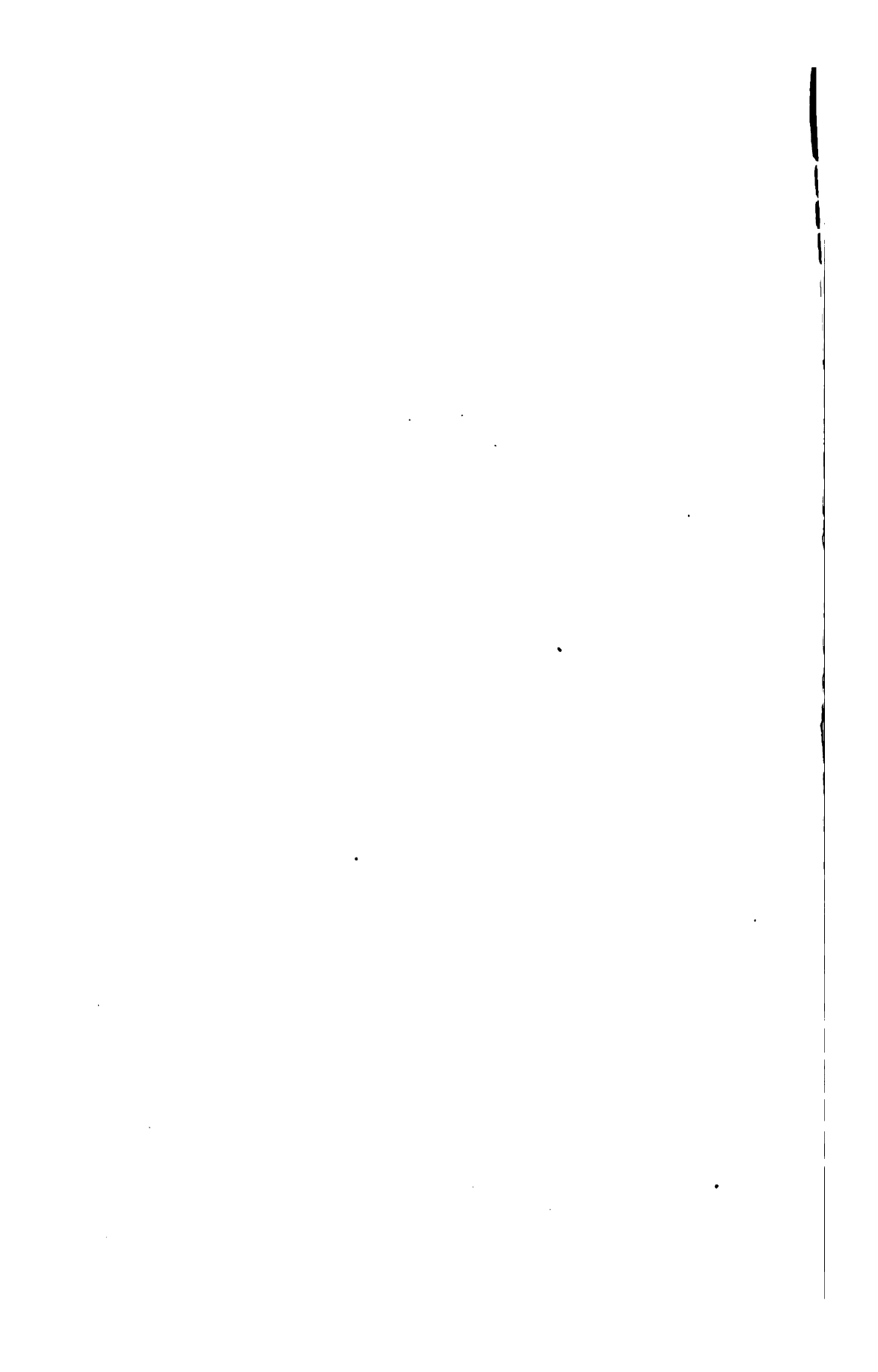
VERLAINE.

Comme un beau Lis d'argent aux yeux de pistils noirs
Ainsi vous fleurissez profonde et liliale,
Et, tout autour de vous, la troupe filiale
Des fleurettes s'incline avec des encensoirs.

Dans votre belle forme, une pensée égale
Mêle à l'éclat du jour la tristesse des soirs,
Et vous ne vous penchez avec des nonchaloirs,
Que pour vous redresser, plus fière, et plus royale.

Votre arôme est votre âme, et votre amour est fort :
Ils vont au Bien, au Beau, fixant jusqu'à la Mort,
— Car le parfum sait bien qu'il se volatilise...

Et, montant jusqu'au Dieu qui les idéalise,
Vont le prier pour ceux qui n'ont point vos pouvoirs,
Beau Lis qui regardez avec vos pistils noirs !



TABLE

	Pages.
Le Chef des Odeurs Suaves.	V
<i>Dédicace.</i>	XV

FLEUR DÉVOTE

I <i>Ecce Rosa Mystica</i>	
--------------------------------------	--

JEU FLORAL PREMIER

II Invite	7
---------------------	---

I

FLORAMYES

III Enfleurage.	11
IV <i>Benesuæes Benesuadæ.</i>	13
V Simples.	14
VI Filles-Fleurs	15
VII Chiffes	18
VIII Peau d'Ane.	23
IX Monsieur Chevreul dont on fête le centenaire...	25

JEU FLORAL II

X Adaptation.	29
-----------------------	----

II

RUE DES FLEURS CLAIRES

	Pages.
XI Printemps...	33
XII Oh! que de fois j'en veux aux fleurs!...	36
XIII Candides	37
XIV <i>Pavones</i>	38
XV Paon, l'oiseau Paon est mort...	40
XVI <i>Missa est.</i>	41
XVII Miséreux	42
XVIII Vigile	46
XIX <i>Stella Mystica</i>	48
XX Lucifers	50
XXI Réplique	51
XXII Bouquet	53
XXIII Fleurs d'Artifice.	56
XXIV Exhortation	62
XXV Certes, il est si peu de fleurs bleues!..	63
XXVI <i>Loggia</i>	64
XXVII <i>Honeysuckle.</i>	65
XXVIII Les Cyclamens qui simulent....	66
XXIX Où réside du Réséda....	67
XXX Florennemyes	69
XXXI Bottes Bêtes.	71
XXXII Ce que dit la bouche d'Ambre	75
XXXIII Coelentéré.	79
XXXIV Nymphe	81
XXXV <i>Date Dahlia</i>	82

JEU FLORAL III

XXXVI Horticulture.	89
XXXVII Prière contre Monsieur Doumic.	90

III

CALICES

	Pages.
XXXVIII Pur Don	93
XXXIX Bulbes	94
XL Arcenciélés.	100
XLI <i>Et in Pulverem</i>	103
XLII Santés.	104
XLIII Murrhins.	106
XLIV Galerie	110

JEU FLORAL IV

XLV <i>Prima Donna</i>	115
----------------------------------	-----

IV

ALPEN FLORA

XLVI <i>Montis Stella</i>	119
XLVII Œillets et Yeux.	124
XLVIII <i>Tintinnabula</i>	126
XLIX <i>Flos Aliger</i>	128
L Phénix	131
LI Asyle.	134
LII <i>Orbi et Herbæ</i>	135
LIII Hiver inverse	137
LIV <i>Vivus divæ</i>	138
LV <i>Intus</i>	140
LVI Maintiens.	141
LVII Regards perdus.	143
LVIII Volitation angélique	147
LIX Fleur suprême.	148

JEU FLORAL V

	Pages.
LX <i>Mirabilia</i>	151
LXI Tapisserie	153
LXII Les Élisabeth	156

V

ROSATINUM

LXIII Hongrie	159
LXIV <i>Utile dulci</i>	161
LXV <i>Sub Rosâ</i>	163
LXVI Moghol	166
LXVII O Robespierre, lauréat des <i>Rosati</i>	167
LXVIII Rhodante.	168
LXIX Berceuse Rose	171
LXX Piraterie.	173
LXXI <i>Verbera Verbi</i>	176
LXXII Septième Baiser de second	177
LXXIII Papier de Riz	179
LXXIV Oh ! les viviers, au clair de lune...	180
LXXV Une petite fleur de Saint François.	184
LXXVI Collaboration	186
LXXVII <i>Spinæ</i>	187
LXXVIII Les roses sont aux pieds de la Vierge Marie...	194
LXXIX Effeuilaison.	195
LXXX <i>Rosario</i>	199
LXXXI <i>Vita Brevis</i>	201
LXXXII Infirmière	203
LXXXIII Ce petit réseau gris de couleur d'amiante...	204

JEU FLORAL VI

LXXXIV Paradis	207
--------------------------	-----

VI

AUTEL DES PARFUMS

	Pages.
LXXXV Hamilcar	211
LXXXVI Orphée a dit les noms du parfum...	212
LXXXVII Ovide	214
LXXXVIII Albert	216
LXXXIX Pays des Aromates	218
XC Effusions	220

JEU FLORAL VII

XCI <i>Infiolata</i>	225
--------------------------------	-----

VII

BOUQUET D'ARBRES

XCII Le Figuier	229
XCIII <i>Masca eris</i>	231
XCIV <i>Scientiæ Boni</i>	233
XCV <i>Redivivum</i>	239
XCVI <i>Arbos et Avis</i>	241
XCVII Deux petites fleurs de Saint François	243
XCVIII Fin de Bail.	245

JEU FLORAL VIII

XCIX Gages	249
----------------------	-----

VIII

FLEURETTE

	Pages.
C Hélotrope	255
CI <i>Occhi Flocchi</i>	256
CII Carnations	259
CIII Rythmes	260
CIV <i>Venena</i>	262
CV Fleurons	263

JEU FLORAL IX

CVI Pastourelle	267
---------------------------	-----

IX

FLORILÈGE

CVII <i>Mos Floris</i>	271
CVIII Ruche	273
CIX Après la perte de ses ruches, Aristée...	275
CX <i>Fortuna Juvat</i>	276
CXI Les fleurs ont l'odorat, le goût est pour les fruits...	277
CXII Apiculture	278
CXIII L'embarquement pour fleurir	279
CXIV Dédicace à Alfred Stevens	282
CXV La fleurette Pensée éclot de par sa fol...	283
CXVI Ophélie	284
CXVII Je remémorerai cette étrange journée...	286
CXVIII Miss North a dessiné toutes les fleurs du monde...	289
CXIX Linné fit, dans Upsal, une horloge de Flore...	291
CXX Fleur spirite	293
CXXI <i>Papavera</i>	294
CXXII Gammes	296
CXXIII J'ai vu d'affreux bouquets...	298
CXXIV Les fleurs en perles...	299
CXXV Les fleurs de givre...	301
CXXVI Fleurs complémentaires	303
CXXVII Fine Fleur	306

JEU FLORAL X

	Pages.
CXXXVIII Hautes classes	312

X

ZOHOUR

CXXXIX <i>Moumessek</i>	317
CXXX Compagnie Florale	320

JEU FLORAL XI

CXXXI Un bruit de sécateur dans le verger morose... . . .	325
---	-----

XI

RUE DES FLEURS OBSCURES

CXXXII Composées.	329
CXXXIII <i>Irrisor iris</i>	330
CXXXIV <i>Insectivorous Plants</i>	334
CXXXV Rose qui vient, bleu qui se sauve...	336
CXXXVI Léonard de Vinci fit une violette...	338
CXXXVII Boudoir.	339
CXXXVIII Crocus	340
CXXXIX L'ancolie est la fleur de la mélancolie...	341
CXL Daphnis.	342
CXLI Offrandes	344
CXLII Lauriers-roses et noirs cyprès...	346
CXLIII <i>Væ Victo</i>	349
CXLIV Date.	352
CXLV Ne portez pas de fleurs aux malades algris... . . .	355
CXLVI Lieu élu.	356
CXLVII Il est des modes pour les morts...	357
CXLVIII Emblèmes.	360
CXLIX Tarishente.	363
CL Un art encor qui m'attire...	364
CLI Cueilie à la moitié de son éclosion...	367

JEU FLORAL XII

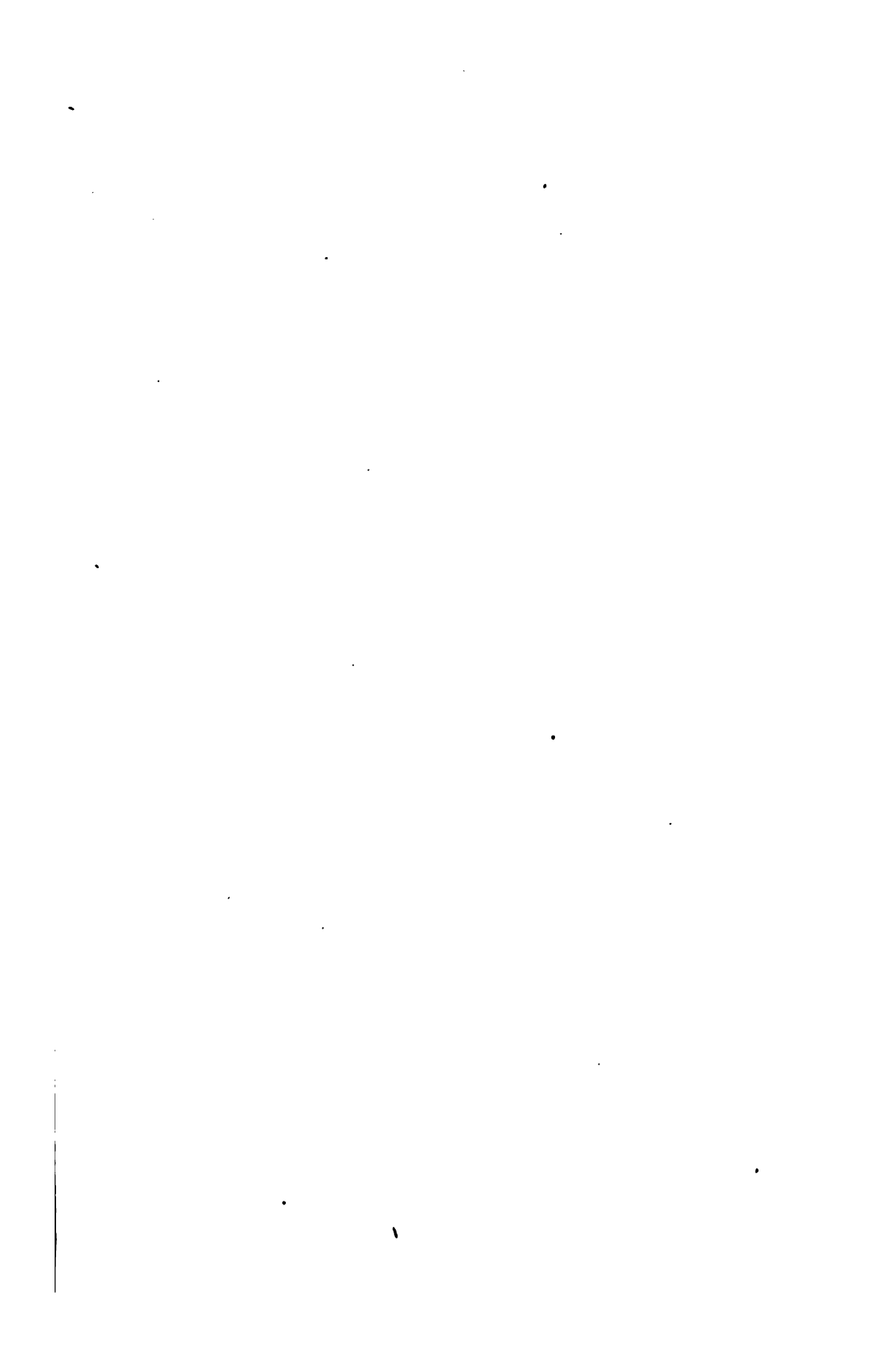
	Pages.
CLII <i>Ritās Vitæ</i>	371
CLIII Paradis Céleste.	374
CLIV Rose des Ames.	376
CLV <i>Les Esprits ne sont pas si distants que l'on pense...</i> . . .	378
CLVI <i>In Paradiso.</i>	380

FLEUR VOTIVE

CLVII Lis Visuel	387
----------------------------	-----



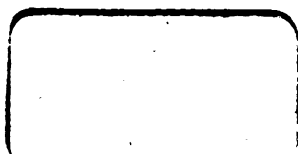
GEORGES RICHARD
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE CADET
PARIS







NOV 19 1947



...the first of these is the fact that the ...

...the second of these is the fact that the ...

...the third of these is the fact that the ...

...the fourth of these is the fact that the ...

...the fifth of these is the fact that the ...

...the sixth of these is the fact that the ...

...the seventh of these is the fact that the ...

...the eighth of these is the fact that the ...

...the ninth of these is the fact that the ...

...the tenth of these is the fact that the ...

...the eleventh of these is the fact that the ...

...the twelfth of these is the fact that the ...